

François Brunet

Articles critiques de Théophile Gautier sur le théâtre de Labiche

Sommaire

- Présentation
- Etablissement du texte
- *M. de Coyllin ou l'Homme infiniment poli*
- *Le Roi des Frontins*
- *L'Enfant de la maison*
- *Mademoiselle ma femme*
- *Frisette*
- *L'Art de ne pas donner d'étrennes*
- *Le Club Champenois*
- *A bas la famille ou les Banquets*
- *Madame veuve Larifla*
- *Les Manchettes d'un vilain*
- *Exposition des produits de la République*
- *Rue de l'Homme Armé, numéro 8 bis*
- *Embrassons-nous Folleville*
- *Un Garçon de chez Véry*
- *Le Sopha*
- *Une Clarinette qui passe*
- *La Femme qui perd ses jarretières*
- *Mam'zelle fait ses dents*
- *En manches de chemise*
- *Maman Sabouleux*
- *Un Monsieur qui prend la mouche*
- *Un Ami acharné*
- *On dira des bêtises*
- *Un Notaire à marier*
- *Un Mari qui prend du ventre*
- *Espagnolas et Boyardinos*
- *Monsieur votre fille*
- *Les Précieux*
- *Les Cheveux de ma femme*
- *En pension chez son groom*
- *Monsieur de Saint Cadenas*
- *La Fiancée du bon coin*
- *Si jamais je te pince !...*
- *Mesdames de Montenfriche*
- *L'Affaire de la rue de Lourcine*
- *Les Noces de Bouchencoeur*
- *Un Gendre en surveillance*
- *Je croque ma tante*
- *Le Clou aux maris*

- *L'Avare en gants jaunes*
- *L'Ecole des Arthur*
- *Le Baron de Fourchevif*
- *Les Petites Mains*
- *Voyage autour de ma marmite*
- *J'invite le colonel !*
- *La Sensitive*
- *Les Deux Timides*
- *Le Voyage de M. Perrichon*
- *La Famille de l'horloger*
- *Un Gros Mot*
- *J'ai compromis ma femme*
- *Les Vivacités du capitaine Tic*
- *La Station Champbaudet*
- *Moi*
- *Un Mari qui lance sa femme*
- *Le Point de mire*
- *Le Voyage en Chine*
- *Le Fils du brigadier*
- *La Main leste*
- *Le Corricolo*
- *Le Petit Voyage*
- *Le Dossier de Rosafol*
- *Le Choix d'un gendre*
- *Le plus heureux des trois*
- *Le Cachemire X.B.T.*

Présentation

Pendant les quelque trente-cinq années durant lesquelles Théophile Gautier exerça le métier absorbant et mal rétribué de critique dramatique, les pièces de théâtre dont il eut à rendre compte étaient pour la plupart des mélodrames et des vaudevilles, genres qu'il tenait en médiocre estime. Les vaudevilles, surtout, excitaient sa verve moqueuse ou son indifférence railleuse, bien que lui-même se soit hasardé à écrire un spectacle de ce genre, d'ailleurs assez peu réussi¹. Gautier avait en fait une prévention essentielle contre ce genre amusant et léger : le manque de style ; reproche qu'il faisait également aux pièces « bien faites » de sa « bête noire », Eugène Scribe.

Parmi les 65 comptes rendus que Gautier a consacrés aux pièces de Labiche et de ses collaborateurs, certains concernent des petites pièces considérées comme insignifiantes alors que des chefs d'oeuvre comme *Un Chapeau de paille d'Italie* ou *La Poudre aux yeux* n'ont pas été commentés : c'est là le fruit du hasard. Il faut tenir compte en effet des périodes où Gautier était absent de Paris, parfois pour plusieurs mois (voyage en Italie d'août à novembre 1851 par exemple). D'autres fois, l'abondance des premières dans une même période fait que le critique court au plus pressé – et, dans une première époque, le plus pressé ne semble pas avoir été de voir parmi les vaudevilles joués au Palais-Royal ceux dont Labiche et ses collaborateurs sont les auteurs. Remarquons aussi que parfois le nom de Labiche a été absent des affiches².

Son mépris pour les formes théâtrales de son époque suffit à expliquer que Gautier n'ait accordé, en ses débuts, qu'une attention un peu distraite aux productions de Labiche même s'il note, dès son compte rendu du drame *M. de Coyllin ou l'Homme infiniment poli*, des qualités littéraires inusitées. Pendant les douze années suivantes, Gautier ne donne pas l'impression de s'être particulièrement intéressé à cet auteur plus qu'à aucun autre : entre 1838 et 1851, année où est joué *Un Chapeau de paille d'Italie*, – dont Gautier, absent de Paris, ne rend pas compte –, on recense 19 comptes rendus seulement alors que Labiche et ses collaborateurs ont fait jouer 58 pièces. Malgré tout, dans ce petit nombre de feuilletons, notre critique avait déjà décelé certaines qualités propres à Labiche.

Lorsque sont écrits les feuilletons correspondant à cette « première période », Labiche n'est pas encore très célèbre. Cependant, les comptes rendus dans lesquels Gautier se montre vraiment sévère sont peu nombreux, alors qu'il ne se prive pas, d'habitude, de dire franchement si un spectacle lui a déplu. Ses réserves concernent :

L'Enfant de la maison (1845), *Mademoiselle ma femme* (1846), pièces jugées peu originales. *Madame veuve Larifla* (1849), « un peu faible de contexture ». *Exposition des produits de la République* (1849), revue attribué au seul Clairville, jugée apparemment insipide mais que Gautier se retient d'éreinter, la censure ayant mutilé l'ouvrage.

Certains comptes rendus, comme *Un Garçon de chez Véry* sont si neutres qu'il est difficile de savoir ce qu'en a vraiment pensé Gautier. N'oublions pas que, comme tous les critiques de son temps, il n'assistait parfois qu'à quelques scènes avant de se rendre dans un autre théâtre et même qu'il se faisait parfois remplacer par ceux qu'il appelait ses « critiques blonds ».

En revanche, il prend la défense de *Rue de l'Homme Armé, numéro 8 bis*, mais plutôt par principe que par admiration esthétique.

Ses éloges concernent le plus souvent la verve des acteurs comme Alcide Tousez, Grassot, Sainville, Hyacinthe ou Achard. Même si les pièces ne sont qu'une blquette³, une suite de bons mots⁴, bien jouées, elles passent la rampe et prêtent à rire. L'ennui étant rédhibitoire au théâtre, l'amusement du public est un signe positif que Gautier ne conteste pas (alors que souvent sa critique va à l'encontre des réactions du public dont il blâme le mauvais goût).

Au début de la seconde République, alors que Labiche fait jouer chaque année de 8 à 10 pièces, les commentaires de Gautier portent moins sur la forme que sur le fond. Le contexte politique n'est pas sans jouer un rôle. Alors que les deux écrivains finiront par se rallier au second Empire, l'évolution de Labiche est beaucoup plus rapide que celle de Gautier. Avant même les Journées de Juin, Labiche s'est rangé du côté de la réaction, et cela est visible dans son théâtre qu'il utilise comme une tribune. Gautier éprouve une certaine répugnance à un désaveu aussi rapide des idéaux romantiques de la révolution de Quarante-huit et il marque assez nettement son désaccord dans plusieurs comptes rendus et particulièrement

dans celui qu'il consacre à *A bas la famille !* Sa critique ne vise pas particulièrement Labiche (aucun nom d'auteur n'est cité), mais il exprime sa désapprobation pour les idées qui commencent à avoir cours et qui s'expriment ouvertement sur les théâtres – sans d'ailleurs avoir pour elles beaucoup de force comique : la pièce est même jugée « lugubre » plutôt que satirique, comme elle aurait dû l'être puisqu'il s'agissait de ridiculiser les idées des socialistes.

Dans une seconde période, à partir de 1852, Gautier suit avec beaucoup plus d'attention l'oeuvre de Labiche au point qu'on peut presque penser à un revirement dans son attitude à l'égard du vaudeville⁵. Le rapport est alors, en effet, de 46 comptes rendus⁶ pour 75 pièces jouées de 1852 à 1870. C'est là que nous trouvons les critiques les plus détaillées et surtout les plus élogieuses. Les pièces sont le plus souvent présentées comme bien agencées, toujours pleines de rebondissements et nourries d'une veine comique particulière qui appartient bien à Labiche. Il arrive même que Gautier se place du côté de l'auteur et blâme un public insuffisamment chaleureux⁷. En outre, pendant ces dix-huit années, la production de Labiche se diversifie. Maintenant qu'il a conquis de façon durable le public du Palais-Royal, il essaye de remporter des succès dans d'autres salles et pour cela il tente de nouvelles formules dramatiques. Gautier a bien pris conscience de ces diverses tentatives. Ses comptes rendus deviennent de plus en plus longs, au point d'occuper parfois plus de la moitié d'un feuilleton (composé ordinairement d'une douzaine de colonnes au rez-de-chaussée des deux premières pages du journal où il écrit). Evidemment, l'essentiel de ces textes est occupé par « l'analyse » de l'argument : c'est là une constante de la technique critique de l'époque et, en ce qui concerne Gautier, c'est un aspect très révélateur de son talent que nous résumerons en une formule, car la développer nous entraînerait loin de Labiche : l'art et le plaisir de raconter. Gautier aime transformer un livret en récit, quitte à y ajouter de son cru – de longues descriptions par exemple, qui tiennent le milieu entre un inventaire de décorateur et une pure ivresse verbale⁸. Une bonne partie de ce talent de conteur est encore enseveli dans les journaux de l'époque⁹.

Dans son désir de conquérir un plus large public, Labiche s'est essayé à l'écriture de livrets d'opéras-comiques. Gautier a rendu compte de trois ouvrages de ce type : *Le Voyage en Chine*, musique de F. Bazin, *Le Fils du brigadier*, musique de V. Massé, *Le Corricolo*, musique de F. Poise. Malgré la sympathie bienveillante qu'il a désormais pour les ouvrages de Labiche, ces tentatives ne lui paraissent pas parfaitement réussies. D'abord, Gautier est plein de préventions à l'égard de l'opéra-comique : pour lui, le texte parlé et la musique se nuisent au lieu de se mettre en valeur. Et puis, les livrets de Labiche, chargés d'événements et pleins de rebondissements, sont-ils favorables à l'expression lyrique ? Il semble que le dosage n'ait pas eu la perfection souhaitable :

toute la partition abonde en détails exquis, dont quelques-uns se perdent un peu dans la rapidité d'un livret burlesque, qui distrait de la musique et ne lui laisse pas assez de place. Il faut du temps et un certain repos dans l'action pour qu'une idée musicale puisse se développer.

Il doit reconnaître pourtant que le public s'est bien divertì :

Du reste le succès a été étourdissant, on n'a fait que rire et applaudir d'un bout à l'autre.

Dans ses efforts en direction de l'Opéra-Comique, Labiche exploitait surtout son succès de vaudevilliste et visait un public bourgeois ou petit-bourgeois mais, par ailleurs, ses ambitions secrètes étaient d'atteindre la haute comédie et de s'imposer sur les scènes les plus prestigieuses et notamment la plus redoutable de toutes, celle du Théâtre-Français. Gautier perçoit parfaitement les enjeux d'une telle entreprise, il en devine les périls mais doit en constater, avec regret, les effets néfastes, dans son compte rendu de *Moi* :

Par malheur, M. Labiche s'est troublé à l'idée de travailler pour cette scène majestueuse ; il ne s'est pas senti à l'aise avec la Thalie de l'endroit, qui est une muse un peu collet-monté, et qui tient son masque fardé de rose tendre d'une main gantée de blanc. Cette grande dame lui a fait de l'effet, comme on dit, et au lieu de l'aborder hardiment, il lui a fait trois saluts cérémonieux. Préoccupé du bon ton, il n'a pas été au Théâtre-Français le Labiche du Palais-Royal ; il aurait fallu pour qu'il gardât sa libre originalité lui cacher la destination de sa pièce, sauf à éteindre plus tard quelques détails trop crus, quelques touches trop heurtées. Ce que nous disons là n'empêche pas que *Moi* ne soit encore une charmante comédie. On n'a pas tout son esprit la première fois qu'on va dans une maison, surtout quand cette maison est celle de Molière .

En guise de consolation à ces observations réticentes, Gautier a donné une excellente définition du talent de Labiche. Et ces compliments ne sont pas de peu de poids venant d'un critique qui n'a jamais caché son aversion pour les vaudevilles :

Il y a chez M. Labiche cette qualité rare qu'on regrette de ne pas trouver à beaucoup d'ouvrages estimables sous beaucoup de rapports : la force comique, *vis comica*. Il a l'invention dans le rire et sait faire ressortir le côté ridicule des choses avec une jovialité qui n'a rien de cruel. Ses personnages caricatures, plus ressemblants souvent que des portraits sérieux, se démènent éperdument à travers des situations burlesques de la plus amusante bizarrerie, et vous font en passant des grimaces si bouffonnes qu'elles dérideraient le visage pleureur d'Héraclite . Aussi M. Labiche a-t-il obtenu sur les scènes de vaudeville des succès qui vont jusqu'au délire. La bonté franche n'abonde pas en ce temps morose, et le Théâtre-Français, où l'on ne rit que du bout des dents, excepté les jours de Molière , a dû se tourner vers cet auteur si vif, si pétulant, si hilare, dont les farces contiennent tant de vraie comédie.

Ce constat est en fait l'aboutissement de ce que Gautier déclare depuis de longues années : il dit et répète que les critiques cherchent la comédie où elle n'est pas et qu'ils se font d'ailleurs une fausse idée de la comédie : d'abord, il existe plusieurs sortes de comédies, et Molière lui-même en a donné de plusieurs types. Il suffit donc, selon lui, d'admettre que la comédie est là où on la trouve, et notamment dans les bons vaudevilles, puisqu'il doit convenir qu'il y en a d'excellents. C'est reconnaître explicitement le talent, voire le génie, ainsi que l'originalité de Labiche.

Cette idée, exprimée à plusieurs reprises entre 1852 et 1860 apparaît pour la première fois à propos de *Maman Saboulex* :

nous aimons ces farces énormes, d'une jovialité formidable et d'un comique absurde, songes pantagruéliques du tréteau, déviations difformes de types ridicules charbonnés à gros traits par des caricaturistes à la plume qui quelquefois valent Daumier. La comédie de notre siècle, si souvent demandée par les critiques qui ne veulent pas l'y voir s'est réfugiée là. Ces pochades méprisées constituent un art original, primesautier et profondément français. Les atellanes jouées par les bouffons osques, et malheureusement perdues, devaient avoir cette licence folle et cette vérité extravagante.¹⁰

La référence antique est élogieuse sous sa plume, cependant, elle n'est pas donnée à l'étourdie, car la grande référence antique pour la comédie, selon Gautier, c'est Aristophane . Le rapprochement avec les atellanes (genre d'ailleurs mal connu), est moins laudatif, mais il laisse libre cours à l'invention à l'intérieur d'une forme moins définie.

Ainsi, vers la fin de sa carrière, Gautier aurait été converti au vaudeville, et cela grâce à Labiche ? Cela n'a rien d'impossible. Il est indéniable qu'il a su apprécier ce théâtre, même, et surtout, sous ses formes les moins ambitieuses, ces petites pièces en un acte qu'il nomme « pochades » et qui partent toujours d'une idée ingénieuse, alors qu'il est resté complètement hostile à certaines autres formes joyeuses et superficielles inventées à son époque, comme l'opérette. La gaieté déclenchée de manière infaillible par la verve de Labiche lui semble de bon aloi et il ne cesse de varier les expressions pour en rendre compte, par exemple :

On a ri tout le long de l'acte d'un fou-rire ; on a trépigné des pieds, des mains et des cannes. (*Un Monsieur qui prend la mouche*).

Ou bien :

Les Cheveux de ma femme sont une de ces folies qui font rire et dont il est aussi impossible qu'inutile d'essayer de rendre compte [...]

Ou encore :

Cette farce, si froide à raconter, a obtenu un succès de fou rire. (*La Station Champbaudet*).

Et aussi :

Cette comédie, toute pétillante de mots vifs, de surprises bouffonnes, d'effets inattendus, est enlevée avec une prestesse et une gaieté tourbillonnantes par l'excellente troupe du Gymnase. (*Un Mari qui lance sa femme*).

Cependant, ce théâtre ne serait pas si comique s'il se limitait à un comique de situations et de bons mots. Gautier a fort bien décelé la présence d'un comique de caractères plein de finesse. Ainsi, on ne s'étonnera pas qu'il soit particulièrement

élogieux pour *Le Voyage de M. Perrichon*, dont la donnée lui semble excellente :

Le Voyage de Monsieur Perrichon repose sur une donnée neuve, originale, et de la plus fine observation.

Que demander de plus à une bonne comédie ? – justesse psychologique, habileté de l'intrigue, mots d'esprit, fantaisie, gaieté désopilante, tout ceci servi par des acteurs excellents, Gautier ne songe plus à rompre des lances contre un genre suranné et conventionnel. Les mêmes éloges reviennent constamment sous sa plume. Il est charmé des qualités d'invention du vaudevilliste qui propose, de pièces en pièces, toute une galerie de grotesques vraiment réjouissante, mais en même temps, quelques types dignes de La Bruyère . Gautier ignorera pourtant, effet du hasard peut-être, les satires amères de *La Poudre aux yeux* ou de *La Cagnotte*. Dans son ensemble, sa critique se présente ainsi comme une longue suite aux débuts incertains qu'anime progressivement de l'approbation, puis du plaisir, de l'admiration et pour finir presque de l'enthousiasme, en un long crescendo : il faut dire qu'il fut un observateur admirablement bien placé puisque, jeune critique, il put rendre compte des tout débuts de l'auteur dramatique et qu'il put le suivre ensuite jusqu'à son apogée.

Présentation du texte :

Nous pensons n'avoir omis aucun des comptes rendus faits par Gautier : ils proviennent soit de *La Presse*, jusqu'en 1855, du *Moniteur universel* ensuite et à partir de 1869, du *Journal officiel*. Nous avons modernisé l'orthographe, accentué les majuscules, mais conservé et signalé quelques bizarreries ou inexactitudes dans les noms propres ou les titres. Parmi les caractéristiques orthographiques de Gautier que nous n'avons pas cru devoir conserver, nous avons corrigé drôlatique en « *drolatique* » et drôlatiquement (adverbe qui n'appartient qu'à lui) en « *drolatiquement* ». Adverbe et adjectif reviennent constamment pour qualifier les agencements, les situations ou le mots d'esprit du théâtre de Labiche.

Année 1838

Théâtres.

*M. Coislin ou l'Homme poli*¹¹ indique des habitudes plus littéraires que celles des fabricants-vaudevillistes. On sent que cela est fait par des gens qui savent l'orthographe ; mérite rare parmi les dramaturges.

M. de Coislin , dont on peut voir l'histoire tout au long dans les mémoires du duc de Saint-Simon, passait pour l'homme le plus poli de France et de Navarre, il se serait fait hacher en pièces plutôt que de passer le premier, et il sautait du troisième étage pour rendre un salut. – Une nuit, afin d'éprouver jusqu'où irait sa politesse, un jeune seigneur d'entre ses amis se déguisa en fantôme, et fut le réveiller. Coislin ne se démentit pas, et il le reconduisit en lui disant : « Monsieur le fantôme, permettez que je vous éclaire ». – Dans la pièce du Palais-Royal, Coislin salue tout le monde jusqu'à terre, se confond en révérences et en politesses ; il cède son appartement à Mme de Kergouet , la moitié de son mince matelas à Lauzun . – Mais ses prévenances sont bien récompensées : Mme de Kergouet consent à l'épouser, et l'impertinent Lauzun est éconduit, ce dont il enrage fort et

ferme ; – la pièce a réussi. – Le débutant, Grassot , ne manque pas de talent, et c'est une bonne acquisition pour le Palais-Royal. Les auteurs sont MM. Marc-Michel et Lefranc.¹³

La Presse, 9 juillet 1838.

Année 1845

Théâtre du Palais-Royal. – *Le Roi des Frontin s*, vaudeville en deux actes, par MM. Labiche et Lefranc.¹⁴

Frontin est au service d'un jeune gentilhomme, Arthur de Bethmont, et il abuse de ce prétexte pour voler et faire toutes sortes de coquineries. Maître Frontin est un de ces drôles hasardeux qui effleurent les galères et frisent la potence ; non content de voler l'argent de son patron, il lui vole son honneur, en allant la nuit, couvert de ses habits, jouer dans les tripots, avec un bonheur aidé. Cependant, malgré tout cela, Frontin est peu cossu et désirerait entrer au service d'un seigneur moins délabré que le sien. Un procès pendant, un intendant fripon, un valet escroc, ce n'est pas le moyen de s'enrichir ; aussi Arthur de Bethmont ne possède-t-il plus que l'habit qu'il a sur le corps. – Frontin, pareil aux rats qui abandonnent les bâtiments qui menacent ruine, se retire et met à sa place une espèce d'imbécile, Thomas, de Poissy, que son père a jeté à la porte en lui payant sa légitime en canards. – Thomas , las de colporter ces aimables palmipèdes dans un panier, et forcé, vu le peu de débit de sa marchandise, de manger lui-même son fonds, accepte avec des transports de joie la casaque et le nom de Frontin .

Arthur rentre, et, pour le premier ordre, demande un habit neuf et vingt-cinq louis au Frontin ex-débitant de canards. Thomas -Frontin visite les armoires, qu'il trouve vides, contrairement à l'axiome qui dit que le vide ne peut pas exister dans la nature. Il prie alors son maître de lui dire où il faut aller chercher l'habit et l'argent. Arthur de Bethmont lui rit au nez et sort, en menaçant son nouveau domestique d'une bastonnade, si les objets demandés ne sont pas prêts dans une demi-heure.

A peine Arthur de Bethmont est-il sorti, que M. de Cerigny se précipite tout haletant, tout effaré ; il est poursuivi par les agents de police qui veulent l'arrêter comme conspirateur, et il supplie Frontin de lui prêter une souquenille quelconque pour se déguiser. Frontin lui donne la vieille livrée qu'il a sur le dos, et le comte sort en courant, laissant sur le bras d'un fauteuil un superbe habit de velours brodé de satin blanc.

Arthur rentre, voit le vêtement splendide, et s'en pare immédiatement. – Et les vingt-cinq louis ? – La bourse de M. de Cerigny en contient vingt-six, erreur que M. de Bethmont pardonne très volontiers à Frontin .

– Maintenant il me faut l'adresse de Mlle de Cerigny , que son frère vient de faire partir pour la soustraire à mon amour.

Un papier auquel Frontin n'avait pas pris garde en vidant les poches du fugitif, roule aux pieds d'Arthur qui le ramasse. – C'est une lettre avec cette adresse : « A Mlle de Cerigny , au couvent des Ursulines. » Décidément tu es *Le Roi des Frontins*, s'écrie Arthur , qui attribue à l'habileté de son valet ce qui n'est que l'ouvrage des circonstances.

Emerveillé de tout cela, Frontin se décide à devenir l'éditeur responsable du hasard, et alors il patauge à travers toutes sortes d'événements avec un aplomb inconcevable et toujours heureux, il en vient à se croire protégé par des génies ou tout au moins des farfadets. Il entasse balourdise sur balourdise et sauve son maître par tout ce qui pourrait le perdre. Arthur de Bethmont revêtu des plumes de Cerigny est coffré au Châtelet. – A la fin tout se débrouille, le régent pardonne aux conspirateurs pour ne pas avoir à punir M. de Villeroy, dont le nom a été ajouté à la liste, grâce à une maladresse de l'ancien, commerçant en volatiles. – Frontin, premier du nom, est arrêté trichant au jeu et l'innocence de M. Arthur de Bethmont est reconnue ; M. de Cerigny lui accorde la main de sa soeur, le procès est gagné, l'intendant consolidé, c'est Thomas Frontin qui a tout fait.

Alcide Tousez, qui fait le rôle de Frontin, a des étonnements involontaires et des ravissements soudains les plus drôles du monde. La bêtise arrivée à ce point est sublime.

La Presse, 31 mars 1845.

Gymnase dramatique. – *L'Enfant de la maison*, vaudeville en un acte, de MM. Varin, Labiche et Eugène Nyon. [15](#)

*

Cet enfant, quoiqu'il ait trois pères, n'en est ni mieux conformé, ni plus viable. C'est tout simplement un ours mal léché auquel le Gymnase, riche de son répertoire, a offert une hospitalité peut-être un peu trop généreuse. Cela s'appelait d'abord : *Un remplaçant*, et s'est débaptisé nous ne savons trop pourquoi. Il s'agit, en effet, d'un remplaçant qui joue des tours fort peu comiques au père du jeune conscrit qu'il doit représenter sous les drapeaux. Les hommes sont rares : on est en 1815. – Je suis *L'Enfant de la maison*, dit le mauvais drôle : et, sous ce prétexte, il se fait héberger comme un prince ; il vide la cave, il courtise la servante, il l'habille avec une corbeille de noces qu'il trouve là, et finit par épouser cette fille en lui apportant pour dot le prix du remplacement, qu'il a moins gagné que volé : car les Bourbons reviennent, on proclame la paix, et la classe de 1815 est licenciée.

Achard, dont le rôle est taillé sur le patron de tous les titis qu'il a joués depuis dix ans, semblait avec raison peu satisfait de se montrer de nouveau sous cette défroque usée. Les auteurs lui doivent pourtant de n'avoir pas vu leur pièce tomber tout à fait à plat. C'est lui seulement que le public a respecté *L'Enfant de la maison*.

La Presse, 24 novembre 1845.

Année 1846

Palais-Royal, – *Mademoiselle ma femme*, vaudeville en un acte, de MM. Lefranc et Labiche. [16](#)

Nous voudrions pouvoir dire que *Mademoiselle ma femme*, méritait aussi un meilleur accueil que celui qu'elle a reçu ; mais l'impérieuse voix de notre conscience ne nous permet pas de fausser à ce point la vérité. Le vaudeville de MM. Lefranc et Labiche a de grandes prétentions à la comédie, prétentions malheureusement peu

fondées. C'est une seconde édition des *Rivaux d'eux-mêmes*, de Pigault-Lebrun,¹⁷ moins l'esprit et la gaieté. – Edouard et Henriette ont été mariés par procuration et sans s'être jamais vus. Ainsi l'a voulu l'Empereur, qui avait probablement ses raisons. Ne cherchons pas à les connaître. Le jour même de ses noces officielles, Edouard est parti pour l'Egypte en qualité de secrétaire d'ambassade. Mais enfin, après deux ans de séjour à Alexandrie, il revient en France. Henriette le sait, et va au devant de lui incognito. Les deux époux se rencontrent à Aix, dans l'hôtel des Bains, et là, Edouard devient amoureux de sa femme, qu'il prend pour une demoiselle. Henriette trouve la chose piquante, et, malgré les conseils d'une de ses amies, s'amuse à encourager cette passion, qu'elle croit pouvoir légitimer d'un mot. – Déjà, elle a fait pour l'amant tout ce qu'avait le droit d'exiger l'époux, lorsque Edouard, secrètement averti par l'amie en question, et voulant donner une petite leçon à sa femme, lui laisse croire qu'il a pris un nom qui n'était pas le sien, et que le véritable Edouard est encore à faire de la diplomatie au fond de l'Egypte... Cependant, l'épreuve paraissant un peu dure au spectateur, le nouveau rival de lui-même juge prudent de ne pas la prolonger outre mesure, et Henriette reconnaît bientôt, – non sans joie, – qu'elle ne s'est compromise qu'avec son mari.

Vous voyez que MM. Lefranc et Labiche ne se sont pas mis en frais d'invention et qu'ils ont tout tranquillement pillé Pigault-Lebrun. S'ils n'ont pu lui prendre sa verve comique, c'est qu'ils la léguée tout entière à son neveu, le charmant poète, auteur de la Ciguë. – N'oublions pas de rendre justice à Luguet et à Mlle Nathalie, qui étaient chargés des rôles d'Edouard et Henriette; ils ont représenté ces deux époux unis de par l'Empereur avec un talent digne d'être récompensé par le succès. – Honneur au courage malheureux ! comme disait ce même Empereur.

La Presse, 20 avril 1846.

Palais-Royal. *Frisette*, vaudeville en un acte de MM. Lefranc et Labiche.¹⁸

Ce nom de Frisette est populaire parmi les habitués des bals publics. Celle qui le porte a l'avantage d'être l'émule chorégraphique de Céleste Mogador et de la reine Pomaré. Aussi, en entrant au Palais-Royal, pensions-nous assister à une nouvelle exhibition de la cachucha française. Nous avons été agréablement détrompé : le théâtre de M. Dormeuil cultive, pour le moment, le genre vertueux et sentimental. La Frisette qu'il nous a montrée est une ouvrière jeune et jolie, mais laborieuse et sage, un vrai modèle ! Ne lui parlez pas des hommes : elle les exècre tous, depuis qu'une de ses amies d'enfance est morte, après avoir été abandonnée par un de ces monstres-là, on ne sait sous quel prétexte. La défunte a laissé un enfant, triste fruit de sa confiance dans le sexe dont nous rougissons de faire partie, et Frisette a généreusement adopté l'orphelin. Pour pouvoir payer les mois de nourrice, elle se lève chaque jour dès l'aurore, court à son travail et ne rentre que le soir fort tard. Cette conduite réglée, cette ponctualité quotidienne a donné une singulière idée à Mme Menuchet, la propriétaire de l'hôtel garni où s'est logée Frisette. Celle-ci n'habitait sa chambre que pendant la nuit, Mme Menuchet a imaginé de louer la même chambre à un garçon boulanger nommé Gaudrion, qui vient s'y reposer pendant le jour. Les deux locataires ne se sont encore rencontrés que dans l'escalier.

Pourtant, un beau matin, Frisette rentre inopinément chez elle, tandis que le jeune mitron dort sur le lit commun, dont il a tiré les rideaux. Elle aperçoit des pieds de

cochon que Gaudrion a mis cuire à petit feu sur le gril ; supposant que c'est Mme Menuchet qui abuse ainsi de son charbon, elle enlève lesdits pieds de cochon de dessus le fourneau, et les remplace par deux bouts de boudins destinés à son propre déjeuner. Un instant après, comme elle s'est retirée dans un cabinet voisin, le garçon boulanger se réveille et court à la cheminée. Que voit-il ? Du boudin sur le feu. Attribuant, à son tour, cette substitution culinaire à Mme Menuchet, il jette le boudin par la fenêtre, puis remet griller ses pieds de cochon, et va se recoucher. Frisette revient aussitôt, s'approche du fourneau, et, furieuse, envoie le mets favori de Gaudrion rejoindre son boudin dans la rue.

Après divers quiproquos de ce genre, les deux colocataires finissent par se trouver en présence l'un de l'autre, et comprennent leur situation respective, grâce aux explications de Mme Menuchet. Elle les supplie de rester encore ensemble pendant une heure ou deux, jusqu'à ce qu'elle ait pu disposer une seconde chambre. – Ici commence la pièce, à proprement parler. – Frisette a pris un congé, ce jour-là, parce qu'on doit lui amener son enfant d'adoption. Le garçon boulanger, qui paraît détester les femmes autant que Frisette abhorre les hommes, fait mine de croire que la jeune fille est réellement la mère de cet enfant, et qu'elle cherche à cacher sa faute sous des apparences de générosité. Frisette, pour se justifier aux yeux de Gaudrion, lui raconte l'histoire lamentable de son amie d'enfance, abandonnée, comme nous l'avons dit, par un vil séducteur.

A ce récit, Gaudrion se trouble et pâlit, car, dans l'amant perfide, il s'est reconnu lui-même ! L'enfant adopté par Frisette est son fils ! Tout à l'heure ses cris l'importunaient ; mais à présent, il veut le voir, l'embrasser. Malheureusement, la jeune fille s'y oppose. – Cependant, lui dit-il, si son père venait lui-même vous le réclamer ? – Il n'aurait pas le droit de me le prendre ; devant la loi, je suis la mère de cet enfant ; c'est à moi seul qu'il appartient. – Gaudrion est d'autant plus désolé, qu'il sait maintenant que sa défunte maîtresse, dont il s'était cru trahi, lui est demeurée fidèle jusqu'à la mort. Il ne lui reste qu'un moyen pour se rapprocher de son fils, c'est d'épouser Frisette. Eh bien ! soit ; il l'épousera. La jeune ouvrière ne paraît d'abord pas éloignée de répondre à son désir. Mais, lorsqu'elle apprend qu'il n'est autre que Gaudrion, elle jure qu'elle ne sera jamais sa femme. – Vous devinez bien cependant qu'à force de protestations d'amour et de preuves de dévouement, le garçon boulanger finit par en venir à son honneur, et que Frisette se donne un démenti flagrant en lui accordant sa main.

Luguet a parfaitement joué le rôle de Gaudrion, et peut revendiquer une bonne partie du succès que la pièce a obtenu. – Mlle Fréneix , qui débutait au Palais-Royal, a montré qu'on y pourrait utiliser ses beaux yeux et son petit talent. *La Presse*, 4 mai 1846.

Année 1848

Gymnase. – *L'Art de ne pas donner d'étrennes*, vaudeville de MM. Lefranc et Labiche.¹⁹

C'est un art que les Harpagon voudraient bien connaître, – un art assez mélancolique après tout ; car un des plus vifs plaisirs qui existe, c'est celui de donner : il prouve d'abord qu'on a, situation qui n'est pas à la portée de tout le monde.

Deux maris voudraient bien ne pas donner d'étrennes à leurs femmes. Celles-ci voudraient bien en recevoir. L'une a envie d'une parure en diamants, l'autre d'un châle de cachemire. Elles font un pacte entre elles et résolvent de séduire chacune l'époux de l'autre ; car, si l'on est avare pour sa femme, on est généreux pour celle du voisin. Les coquettes intéressées se mettent à l'oeuvre, et bientôt les diamants et le cachemire sont extirpés aux deux ladres, – en tout bien tout honneur, s'entend. – Le premier mari voyant au cou de sa femme les diamants qu'il a donnés à la femme de son camarade, comprend qu'il a été joué, et le second reconnaissant sur les épaules de la sienne le cachemire dont il a fait présent à la femme de l'autre, comprend la ruse et garde un silence prudent. – Cette idée comique a suffisamment réussi.

La Presse, 3 janvier 1848.

Théâtre Montansier²⁰. – *Le Club Champenois*.²¹

Il est à remarquer que la réaction fait de grands progrès dans les théâtres ; nous en aurons une preuve de plus au théâtre Montansier ; les idées sociales et humanitaires y ont été fort attaquées. Il ne faudrait pas cependant que cela nous menât trop loin. L'esprit des théâtres fut le même au commencement de l'ancienne révolution. Ne risque-t-on pas d'ailleurs d'envelopper dans le même ridicule les bonnes et les mauvaises idées ?

Le Club Champenois se tient dans une salle de mairie. Le maire, chargé par le commissaire du département de former un club, et désespérant de réunir des auditeurs, profite de l'arrivée d'une noce pour forcer les invités à lui faire un public. On ferme les portes, et la séance a lieu. Levassor paraît sous trois costumes, dont le plus remarqué est celui d'un socialiste farouche à l'habit râpé, au gilet à pointes, qui développe les théories les plus monstrueusement comiques sur la famille et la propriété. La noce finit par se fatiguer d'écouter ces balivernes, et le club se transforme en salle de danse. Cela finit à peu près comme le *Jugement du Fandango*. Hyacinthe et Alcide Tousez sont fort amusants dans des rôles épisodiques de Champenois.

La Presse, 13 juin 1848.

Gymnase. – [...] Première représentation : *A bas la famille, ou les Banquets, folie montagnarde en un acte*.²²

L'immense succès de *la Propriété c'est le vol*²³, au Vaudeville, devait naturellement encourager les autres théâtres à donner des pièces puisées à la même source. L'ouvrage que vient de faire représenter le Gymnase est encore une pierre lancée dans le jardin de M. Proudhon, si toutefois cet ennemi de la propriété pouvait avoir un jardin.

Il va sans dire que le titre : *A bas la Famille !* de même que *la Propriété c'est le vol !* n'est qu'une enseigne trompeuse qui cache la réfutation de ces aphorismes subversifs. Bien loin de vouloir saper la famille, la nouvelle pièce du Gymnase se plaît à la glorifier, même sous la forme d'une grisette, quoique d'ordinaire la grisette soit totalement dépourvue de parents.

La grande question dans cet ouvrage est de démontrer d'une manière triomphante que le veau démocratique et social présente moins de charmes qu'un simple veau à la bourgeoise mangé dans l'intimité du foyer domestique. Pour combattre le socialisme, les auteurs semblent s'être évertués à faire le panégyrique du miroton paternel et du gigot matrimonial ; mais avec ce système de polémique, sous le prétexte de réfuter M. Proudhon²⁴, on finira par tomber en extase devant une barcelonnette, et à vanter le biberon-Darbo comme une invention providentielle.

Il n'y a pas d'analyse possible pour cette pochade assez lugubre : cela paraît prendre un moment les allures de la satire, et n'aboutit enfin qu'à la fadeur d'une pastorale. Cependant le titre prêtait à des combinaisons amusantes ; il n'y avait qu'à montrer les différents membres d'une famille inféodée aux principes proudhoniens, et amenés ainsi à se fuir, à s'isoler, à se tromper, à se combattre, en finissant par la contrepartie obligée d'une touchante réconciliation.

Grâce à quelques plaisanteries d'actualité, A bas la famille a néanmoins réussi ; et c'est de tout notre coeur que nous lui souhaitons la même vogue productive qu'à sa soeur aînée, *La Propriété c'est le vol*, qui réalise tous les soirs au Vaudeville les plus fabuleuses recettes.

La Presse, 18 décembre 1848.

Année 1849

Théâtre des Variétés. – [...] *Madame Larifla*, vaudeville en un acte, par MM. Labiche et Cholet.²⁵

Madame Larifla ! Ce nom n'a pas une physionomie bien vraisemblable. Aussi n'est-ce qu'un sobriquet. Larifla, Larifla, fla, fla, c'est ainsi que se termine une ballade bien connue des étudiants et des rapins : ce refrain est devenu le nom d'une jolie veuve, et s'est substitué peu à peu à celui du défunt, par l'habitude qu'avait la jeune femme de le chanter à ceux de ses pensionnaires qui lui faisaient des déclarations d'amour, car Mme Larifla tient une espèce d'hôtel garni, fréquenté par les artistes et par la jeunesse des écoles.

Parmi ses pensionnaires figure un jeune peintre, Marcel, qui, pour éviter de s'entendre chanter au nez le refrain moqueur, aime silencieusement et mystérieusement la jeune hôtelière, se ruinant pour elle en bouquets et galanteries anonymes. Quoique Marcel ne se soit pas expliqué, Mme Larifla a compris qu'elle était aimée, et voit son pensionnaire d'un oeil assez favorable. Leurs tendresses voilées occupent la scène jusqu'à l'arrivée d'un grotesque personnage venant de Saint-Flour, espèce d'Harpagon et de père Grandet en herbe, coiffé d'un chapeau, vêtu d'un habit noir râpé, chaussé de souliers à la livre, mais portant six billets de mille francs dans le gousset d'un pantalon de trente sous.

Ce ladre, ce fesse-mathieu, qui tondrait sur un oeuf, marchande tout, lésine sur tout, et avec des apparences de rondeur auvergnate, est l'avare le plus rapace, le plus griffu, le plus crochu qui soit. Profitant de la détresse de Marcel, il lui achète son mobilier pour une somme dérisoire, et fait la cour à Mme Larifla qu'il soupçonne de rentes. Les galanteries de ce jeune Gobseck, qui rendrait des points aux thésauriseurs de Quentin Metzys²⁶ sont les plus économiques. Aussi, indignée de

tant de laderies et touchée du dévouement de Marcel, qu'elle a reconnu pour l'amoureux invisible qui parfumait sa chambre de bouquets, elle rend au jeune homme sa quittance de loyer et l'épouse malgré la clause du testament de son premier mari, qui la dépossède si elle convole en secondes noces. Il est vrai que Marcel (circonstance qu'elle ignorait) est le parent en faveur duquel on la déshérite si elle se remarie. Cette jurisprudence n'est peut-être pas bien légale, mais au théâtre on n'y regarde pas de si près.

Hoffmann a été très drôle dans le personnage de l'Harpagon, et Mme Bressan, qu'on regrette de ne pas voir plus souvent, donne à celui de Mme Larifla beaucoup de naturel et de grâce, comme à tout ce qu'elle fait. Soutenue par ces deux excellents acteurs, cette pièce, un peu faible de contexture, fournira une assez longue carrière.

La Presse, 29 janvier 1849.

Théâtre de la Montansier. – [...] *Les Manchettes d'un vilain*, vaudeville en deux actes de MM. Lefranc, Labiche et Saint-Yves.²⁷

Qu'un père est malheureux quand il a des enfants, surtout une fille ! Si ce père est podestat, s'il s'appelle Barbaro Barbarini et nous apparaît sous les traits désolés du farouche Sainville, oh ! alors sa douleur est vraiment sublime. Le reste de la pièce peut se résumer par ce simple problème :

Etant donné un ravissant capitaine des gardes, une délicieuse princesse, un ambassadeur maître d'armes et habillé de satin orange de la tête aux pieds, faire épouser la princesse au capitaine et renvoyer honteusement le diplomate et ses présents consistant en certaines truites qu'il tient renfermées dans une bourriche et qu'il remporte fièrement après la rupture des négociations.

La question, au premier abord, paraît assez difficile à résoudre, mais heureusement Panari, bibliothécaire du tyran, a perdu une de ses manchettes dans la porte de la salle de bains de la princesse. Grand scandale ! Si le coupable est vilain, il sera pendu ; s'il est noble, il épousera. Panari met dans la main du capitaine des gardes l'autre manchette restée à son poignet ; le podestat voit la manchette, et comme le jeune guerrier est noble, il lui donne sa fille, tout en la maudissant. Tout ceci n'est pas extrêmement fort, mais enfin on rit, et à la Montansier, c'est la seule question importante. Et comment ne pas rire avec Sainville, Grassot et Hyacinthe, lancés à fond de train dans les plus étourdissantes bouffonneries ? [...]

La Presse, 5 février 1849.

Théâtre de la Montansier. – [...] *Exposition des produits de la République*, par M. Clairville.²⁸

Le succès de l'Ambigu-Comique²⁹ est obtenu par des moyens purement scéniques, et c'est une réserve qu'il faut louer en ce moment où les théâtres cherchent des réussites dans l'exploitation des préoccupations ou des rancunes politiques. Le théâtre Montansier et le Vaudeville ont le tort de demander à cet ordre d'idées des spectateurs qu'ils feraient mieux d'amener dans de bonnes pièces.

Nous avons déjà formulé notre opinion à l'égard de ces vaudevilles-revues. Certes,

nous n'excluons pas de la scène la comédie politique. Une impartialité qui nous vient d'idées placées au-dessus des sphères où s'agitent ces questions transitoires, nous permet d'assister sans colères aux vaudevilles de la réaction, et nous ferait voir sans effroi les vaudevilles du socialisme, si le socialisme avait des vaudevillistes. Heureusement, il n'est pas de Clairville rouge ; nous sommes assez artiste pour admirer des vers où l'on demanderait notre tête, s'ils étaient beaux. Une vigoureuse conception politique au point de vue de la satire ou de la propagande exprimée en beau style et vivifiée par des réalisations puissantes, quand même la tendance en serait contraire à nos convictions, nous aurait pour approbateur.

Nous applaudirions de tout coeur aux *Nuées* d'Aristophane , dans lesquelles pourtant on bafoue Socrate, le plus honnête homme de la terre avant Jésus, qui était un Dieu dans l'art, car la beauté suprême a une force de moralisation au-dessus des injustices de détail. Nous admettrions parfaitement les *chevaliers* bien que Cléon³⁰ vienne d'être réhabilité par M. Grote³¹ ; nous verrions avec un plaisir infini le *Plutus* que vient de traduire en vers d'une manière si brillante M. Eugène Fallex³² ; mais ces insipides vaudevilles coulés tous dans le moule des revues de fin d'année et saupoudrés d'allusions, ne nous charment pas le moins du monde. Nous aurions peut-être usé de quelque sévérité envers l'*Exposition des produits de la République*, mais cet ouvrage vient d'être mutilé par ordre supérieur, et le stylet de la critique n'aime pas, en pointant les fautes d'une pièce, à rencontrer les ciseaux de la censure. Nous nous bornerons à retracer en peu de mots le canevas.

La fée Papillonne montre à un Anglais représenté par Levassor avec un naturel parfait, les produits de la République, qui consistent en barricades, billets verts, montagnards rouges, peupliers sans feuilles, lorettes métamorphosées en vivandières, gamins changés en gardes mobiles ; puis arrivent les villes révoltées à l'instar de Paris : Naples, Palerme, Vienne, Rome, Milan, Berlin, etc., ce qui donne lieu à une exhibition de jolies femmes pittoresquement costumées, car le monde est sens dessus dessous ou *cen* dessus dessous comme écrit M. de Balzac ; la cause de ces tumultes et de ces renversements est le veau : le veau seul a tout fait. Le veau devient le bouc émissaire que l'on chasse dans le désert, chargé des iniquités et des malédictions d'Israël ; le coupable est amené en scène, et sa tête innocente est dévouée au persil, au vinaigre et à la ciboule ; nous ne parlons pas ici par figure. Un veau naïf, authentique, ouvre, devant la rampe, ses grands yeux bleus, étonnés, que les Grecs trouvaient si charmants, et dont Homère faisait une beauté à Junon : il pousse quelques légers vagissements qui servent de basse aux couplets de M. Clairville et Ce, et expriment le regret du pâturage vert et du pis maternel. Ce tendre rejeton de la génisse et du taureau n'a pas l'air de se plaire beaucoup sur les planches de la Montansier.

S'il y a eu des révolutions, on ne peut plus dire maintenant comme autrefois :

C'est la faute à Rousseau ,
C'est la faute à Voltaire .

La faute en est au veau qui, mis à la broche ou cuit à la casserole avec des carottes, a le don, par sa chair froide, molle, blanche et lymphatique, d'exalter les passions politiques, et rend rouges tous ceux qui en mangent. Qui aurait soupçonné cette qualité venimeuse au fricandeau, si placide jusqu'à présent sur son lit d'oseille

ou d'épinards ? Et pourtant il n'est que trop vrai que la face du monde a été bouleversée, que des rois sont en exil et des peuples en révolution, parce qu'il a pris un jour à trois ou quatre cents gaillards, qui n'étaient pas gastronomes assurément, la fantaisie spartiate d'aller manger du veau froid dans un terrain vague !

Ces réflexions sur le veau, dont nous ne nions pas la justesse et la profondeur, ont été faites depuis longtemps par M. Alphonse Karr , et n'appartiennent pas à M. Clairville , qui n'en est que le vulgarisateur.

Nous y ajouterons cette pensée délicate, qui est de notre cru : le gouvernement constitutionnel était-il attaché par des liens secrets au culte de Brahma, pour s'opposer avec tant d'obstination au sacrifice public du veau arrosé de libations de vin bleu ?

La Presse, 2 juillet 1849.

Théâtre des Variétés. – *La Rue de l'Homme-Armé, n° 8 bis*, vaudeville en cinq actes de M. E. Nyon et *.**³³

Il y avait une idée assez comique dans cette pièce : un pauvre diable de gargotier est poursuivi d'un rêve : toutes les nuits l'incube de la propriété s'assied sur son estomac et l'opprime : avoir pignon sur rue, telle est l'idée qui l'obsède. – Oh ! s'écrie-t-il dans son délire possessif, demeurer chez moi, être à la fois mon propriétaire et mon locataire, toucher des termes, monter dans mes appartements par mes escaliers, avoir des murs à moi, des planchers à moi, quelle félicité !

Ce rêve de bonheur caressé si longtemps s'accomplit juste le 23 février. Quelle chance ! L'ex-gargotier, qui est allé chercher quelques fonds à Chartres pour achever de solder son immeuble, revient, trouve sa cour délavée au profit d'une barricade, et un corps de garde installé dans ce précieux n° 8 bis³⁴, objet de tant d'aspirations et de sacrifices ; son garçon de restaurant se promène à la manière d'un héros romain, coiffé d'un casque à la Chicard³⁵, les jambes embarrassées d'un grand sabre de cavalerie ; son portier, devenu électeur, éligible, juré et garde national, ne lui obéit qu'en rechignant.

De facétieux gamins l'obligent, en chantant le fameux chœur des lampions, à faire fumer sur sa porte le suif d'une allégresse menteuse ; on le campe en faction et on le force à aller reconnaître 'trouille³⁶ au moment où il dit des douceurs à la jeune grisette qu'il adore ; ses locataires refusent de le payer, le menaçant du drapeau noir et de la pendaison en effigie ; on lui crève ses plafonds par des canons effrénés ; bref, il devient si malheureux qu'il s'accorde la loge de la maison et devient le portier de lui-même.

Alors tout change ; il aperçoit la vie sous une autre face : il hérite d'un excellent miron qui mitonnait dans le four du poêle, et dont le parfum suave le poursuivait depuis longtemps. On le comble de bûches et de pièces de cent sous. La jeune grisette, que la majesté du propriétaire effrayait, s'humanise. Tous les bonheurs lui viennent en même temps. La vente de la maison est annulée, car elle appartenait à une mineure, qui, par un enchaînement de circonstances trop long à raconter, se trouve être Mlle Rose, la grisette courtisée par l'ex-propriétaire. Il rentre dans ses

cinquante mille francs, et le n° 8 bis lui vient avec la main de Mlle Rose.

Cette pièce qui renferme des scènes épisodiques d'une vérité trop vraie, a périclité par la faute du quatrième acte, où les auteurs ont mis en scène les ouvriers paresseux et mauvais sujets.

La portion populaire de l'assemblée a sifflé cette scène à outrance, elle a été retranchée et l'objet du litige n'existe plus ; mais à ce sujet nous ferons une observation : – Il y a bien longtemps qu'on représente des nobles débauchés, ivrognes, suborneurs de filles, assassins et autres gentillesses du même genre ; pourquoi n'aurait-on pas la liberté de peindre quelquefois un homme du peuple flânant et jouant au bouchon ? Il nous semble que ce n'est pas là un crime irrémissible. Avec le régime de la liberté, il faudra que le peuple se déshabitude des basses flatteries dont on l'accable, et qui sont aussi déshonorantes adressées au haillon qu'à la pourpre ; les courtisans seraient capables de le perdre comme ils ont perdu les rois.

Leclère est très drôle dans le rôle du propriétaire. Neuville s'acquitte fort bien de celui du portier. Percy joue avec un naturel parfait ses rôles de garçon restaurateur, de héros, de laquais, d'excellence républicaine et de mannequin de tailleur. Ce jeune acteur fait chaque jour des progrès.

La Presse, 1er octobre 1849.

Année 1850

Théâtre de la Montansier. – *Embrassons-nous, Folleville*, comédie en un acte mêlée de couplets, de MM. Labiche et Lefranc.³⁷

Le marquis de Manicamp, seigneur assez original, a pris en grande amitié Folleville, qui l'a sauvé d'un mauvais pas : cette amitié, éminemment expansive, se manifeste par de grandes embrassades qui se renouvellent de cinq minutes en cinq minutes, et qui sont précédées du cri : « *Embrassons-nous, Folleville !* » Manicamp, l'embrasseur, a une fille charmante, mais revêche, qui brise les porcelaines, soufflète ses danseurs, et qu'il veut faire épouser à Folleville. Cette aimable personne est adorée du vicomte de Chastener, tête chaude lui-même qui veut se battre en duel avec Manicamp, parce qu'il lui refuse sa fille.

Mlle Berthe, nouvelle Hersilie, s'interpose entre les combattants ; il se casse encore beaucoup de vieux Sèvres dans cette explication, à la suite de laquelle Mlle Berthe se fait enlever par le vicomte et conduire chez la princesse de Conti sa marraine. Le prince de Conti fait, dans un but de conciliation, dîner ensemble Manicamp et Chastener. Les deux enragés se jettent à la figure des verres d'eau que reçoit le secrétaire du prince. Enfin Folleville se désiste et laisse le champ libre à Chastener, et tout s'arrange. Derval est charmant dans cette bluette.

La Presse, 11 mars 1850.

Montansier. – *Le Sofa*³⁸, conte fantastique en trois actes, avec prologue, de MM. Mélesville, Charles Desnoyers et Labiche.³⁹

Certes, si un livre semblait peu propre à devenir une pièce, c'est *Le Sofa* de

Crébillon fils . Non que nous voulions lui jeter le reproche banal d'immoralité ou d'obscénité que lui font les gens qui ne l'ont pas lu. *Le Sopha* est un livre charmant, plein d'esprit, de grâce, d'observation, admirablement écrit et beaucoup plus décent que la plupart des romans et même des livres sérieux du dix-huitième siècle. Crébillon fils est un grand écrivain, et Sterne , qui s'y connaissait, l'avouait pour maître avec Rabelais .

Les Egarements du Coeur et de l'Esprit sont un chef d'oeuvre, et bien des gens qui en ont profité n'en disent rien : mais par son thème même *Le Sopha* semblait irréalisable au théâtre ; qu'on en juge : Un jeune courtisan nommé Amanzei est transformé en sopha par la colère de Brahma, et il ne sera délivré de cette incarnation ridicule qu'au moment où deux êtres innocents et purs se donneront sur ses coussins le premier baiser de l'amour. MM. Mélesvilles , Charles Desnoyers et Labiche, ces trois adroits vaudevillistes, sont parvenus à matérialiser assez habilement une donnée toute intellectuelle et fantastique.

C'est Hyacinthe qui joue le rôle du sopha, et il assiste à bien des aventures plus ou moins saugrenues : d'abord sopha de danseuse, puis sopha de petite maison, ensuite sopha au marais, et enfin botte de paille dans une cabane, où un baiser innocent lui rend sa première forme.

Sainville est très drôle dans le rôle de Amanzei⁴⁰, cette fine satire de Louis XV, si joyeusement dessinée par Crébillon. Ravel est amusant en Coqueluche, et Mmes Schirwaneck , Dupuis , Pauline , J. Pelletier et Azimont remplissent avec beaucoup de grâce les rôles féminins dont la pièce abonde forcément.

La Presse, 29 juillet 1850.

Théâtre Montansier. – *Un Garçon de chez Véry*, comédie-vaudeville de M. Eugène Labiche.⁴¹

Il ne faut jamais changer de domestique, quand on a une mauvaise conscience. C'est pour avoir méconnu cette vérité, que M. et Mme Galimard se trouvent dans les plus grandes perplexités. Ils ont renvoyé leur simple et modeste bonne pour se donner un serviteur d'un sexe moins faible, et on leur adresse un garçon nommé Antony, qui desservait autrefois, chez Véry, les cabinets 6 et 7.

Dans le cabinet 6, M. Antony a servi M. Galimard, qui folâtrait avec une autre femme que sa femme ; dans le cabinet 7, il a discrètement donné des assiettes à Mme Galimard, qui dînait en tête à tête avec un certain Alexandre, son cousin, officier de l'armée d'Afrique ! Aussi, tremblant de terreur à la vue du témoin de leurs légèretés, les époux Galimard tâchent par mille cajoleries, de lui fermer la bouche.

D'un autre côté, Antony désirerait retrouver son père, qui doit s'appeler Anatole, et dont M. Galimard a précisément le nom et la taille – un mètre 66 centimètres, – seul renseignement exact qui le guide dans ses recherches. Cet imbroglio amène les situations les plus bizarres ; Antony se croit aimé de la femme de son maître, qu'il s'obstine à prendre pour son père, sans autres renseignements que sa taille et son nom de baptême ; sa pudeur filiale se révolte, et profitant des secrets que lui ont livrés les cabinets particuliers, il éloigne le cousin Alexandre et rétablit l'union la plus touchante dans le ménage Galimard.

Levassor et Amant interprètent avec talent les rôles d'Antony et de Galimard.

La Presse, 13 mai 1850.

Année 1851

Théâtre des Variétés. – *Une Clarinette qui passe*, par MM. Marc-Michel et Labiche.⁴²

La critique n'avait pas été convoquée à la représentation de ce vaudeville, qui en vaut bien un autre, et ne méritait pas cet incognito. – Nous avons pensé, sur le titre, que ce devait être une parodie du *Joueur de Flûte*, de M. Emile Augier ; mais il n'en est rien, c'est tout bonnement une étiquette dans le goût d'*Un Monsieur qui suit les Femmes*.

Une clarinette passe – ou plutôt elle ne passe pas, mais elle sort d'une charrette où elle a cherché un abri pour la nuit, et salue l'aurore par un couac matinal ; – d'une maison voisine débouche une petite servante largement souffletée et toute en pleurs. On la chasse parce qu'elle est jolie, laborieuse, pleine de coeur, et ces qualités rendent le jeune maître de la maison insensible aux perfections plus que douteuses de la Rousselette, grosse fille truitée et crottue comme un abricot piqué, qui paraît un excellent parti aux parents du jeune homme à cause du charme de ses écus. La petite s'en va, comme Agar dans le désert, la larme à l'oeil, un chignon de pain bis sous le bras, mais du moins sans Ismaël au coin de son tablier. Elle se retourne souvent vers la maison pour dire adieu à son bien-aimé, consolation qui lui est refusée par les parents impitoyables.

La clarinette n'a pas déjeuné, et cherche quelques bribes au fond de son bissac ; mais il a trop soupé la veille, et la soute aux vivres est à sec. Le malheur, comme l'a fort bien remarqué Virgile, rend compatissant. Le coeur a pitié de l'estomac, et la petite offre au bon vieux la moitié de son pain. Bridoie, c'est le nom de la clarinette, se sent pris de sympathie pour la pauvre servante renvoyée qui lui ouvre son bon petit coeur ; il se fait fort de l'unir à celui qu'elle aime (style de ballet), car il a reconnu dans Mme Tréfoin, la bourgeoise de Toinette, une ancienne maîtresse à lui dont il possède des lettres compromettantes. – Quoique le *chantage* soit un moyen peu champêtre et peu patriarcal, le brave Bridoie, en faveur de l'honnêteté de l'intention, se résout à l'employer.

Bridoie n'a pas toujours soufflé dans un morceau de bois. Comme tous les vieux, il a été jeune, et, lorsqu'il était jeune, il passait pour le plus galant garçon de ferme qui fût à plusieurs kilomètres à la ronde. Il avait pour bonne amie une certaine Mathurine, qui, alors, ne s'appelait pas Mme Tréfoin. Une nuit, le feu prit à la ferme où servaient Bridoie et Mathurine ; la flamme, activée par le vent, nourrie par la paille, eut bientôt enveloppé la portion de bâtiment où couchait Mathurine. S'élançant par l'escalier embrasé, descendre avec un drap la jeune fille évanouie, fut pour Bridoie l'affaire d'un instant. Mais comme il allait se sauver à son tour, la charpente, dévorée, s'écroula, et, meurtri, brûlé, le pauvre garçon resta enfoui sous les décombres fumants, d'où on le retira pour le porter à l'hôpital.

Deux grands mois il attendit vainement une visite de l'ingrate qui ne vint point : un

autre avait été récompensé pour les brûlures de Bridoie. Tréfoin, profitant de la syncope de Toinette⁴³, s'était posé en sauveur et avait sous ce titre usurpé la main de la jeune fille, une médaille d'honneur et le grade de commandant des pompiers de la commune. Ainsi armé contre le mari et la femme, Bridoie est sûr de son affaire, il attaque d'abord la femme, pose ses conditions, et parle en maître.

Mathurine, pour reprendre ses lettres, essaie de faire griser la clarinette par le sonneur ; mais de musicien à sonneur la partie n'est pas égale, et le brimballeur de cloches roule bientôt sous la table ; coquetterie, séduction, rien n'y fait. – La clarinette commence en suite, debout, près de Tréfoin, en train de déjeuner, une histoire qui fait dresser bien vite l'oreille à celui-ci. L'histoire débute ainsi : « La veille de Noël, une nuit que le froid piquait... » A cette simple phrase, la fourchette tombe des mains de Tréfoin, et l'anecdote n'est pas à sa moitié, que la clarinette s'assoit à table, et que Tréfoin se lève et lui sert à boire. Entre gens qui se comprennent si bien, les affaires s'arrangent vite : Paternie Tréfoin épousera la petite Toinette, qu'il adore, et non pas la grosse Rousselette, qu'il ne peut souffrir. Voilà une clarinette qui a passé par là bien à propos.

Le mariage conclu, Bridoie se remet en marche, et tire de son tuyau une fanfare triomphale. Il a déjà disparu derrière la colline, et l'on entend dans le lointain le dernier soupir de la ritournelle. Il reviendra pour le baptême du premier enfant.

Ce vaudeville subreptice offre un petit tableau rustique, genre *Champi*⁴⁴ assez agréable. Leclère est excellent dans le rôle de la clarinette, quoique peut-être il appuie un peu trop sur les intentions et donne la même valeur à toutes ses phrases. Kopp rend très bien le jeune paysan amoureux et niais. Ses joues, frappées de tons violents comme les pommes d'api, craquent de santé ; ses mains sont des battoirs, ses pieds s'épatent carrément sur le sol. Son habit trop court, son gilet à fleurs, son chapeau introuvable, en feraient un charmant motif de croquis pour Bonvin ou Courbet. Leclère a aussi une certaine veste bleue, usée, élimée, rapiécée, miroitée, blanchie aux coutures, qui doit avoir reçu dix ans la pluie et le soleil sur le dos de quelque pauvre ménétrier de village. Que diraient de cette fidélité de haillon les anciens bergers de l'Opéra-Comique avec leur veste de taffetas et leur culotte de satin ?

La Presse, 6 janvier 1851.

Montansier. – *Mamselle fait ses dents*, vaudeville en 1 acte, de MM. Labiche et Marc-Michel.⁴⁵

Une splendide entrée de Grassot, quelques mots bien dits par la petite Montaland, voilà toute cette pièce, bien plus vertueuse que celle de MM. Granger et Montépin.⁴⁶

La Presse, 14 avril 1851.

*

Théâtre de la Montansier. – *Une Femme qui perd ses jarretières*, vaudeville en un acte, par MM. Marc-Michel et Labiche.⁴⁷

Une jarretière fait le noeud de ce petit acte folichon. Est-ce une de ces jarretières

de soie qui portent écrites dans leurs trames des devises galantes en lettres d'argent, comme on en offre aux voyageurs qui passent à Tembleque ? Non, c'est tout bonnement une vulgaire jarretière élastique glissée du genou d'une chemisière dans le vertement d'une diligence. Ce n'est pas la jarretière de Pepaou de Carmen, c'est celle de Mlle Fideline, ainsi nommée par antiphrase, comme les Euménides.

Laverdure a longtemps servi un riche Anglais qui lui a laissé vingt-cinq mille livres de rentes : heureux Laverdure ! Pas si heureux que vous croyez. Laverdure a la passion de la domesticité ; il n'est content qu'avec la livrée sur le dos, et monterait volontiers derrière sa voiture. Oh ! comme il s'ennuie de ne pouvoir plus passer la brosse sur les habits et le plumeau sur les meubles ; douces occupations ! Comme son libre arbitre lui pèse, lui qui était accoutumé à n'avoir de volonté qu'au coup de sonnette, à ne remuer que lorsque son maître tirait le fil !

Pour tuer le temps, il commande des grosses de chemises à une lingère très trompeuse, malgré son nom et son état, dans l'espoir d'attendrir cette vertu du surjet, cette Jeanne d'Arc du point arrière, et il fait venir du fond du Morvan un gros garçon épais, lourd et bête à plaisir, qu'il veut dresser au service. Donner des laquais à la société, faire de grandes livrées dans les traditions du Théâtre-Français, amener des brutes à présenter des lettres sur un plat d'argent avec une grâce respectueuse, apprendre aux profanes les secrets de l'antichambre et cette haute science de la domesticité qui se perd de jour en jour, telle est la noble ambition de Laverdure, aussi enthousiaste de son art que le Martin de M. Eugène Sue.

Ce Morvandiau, qui n'est pas si bête qu'il en a l'air, possède une des jarretières de Fideline qu'il fait voir à Laverdure possesseur aussi d'une autre jarretière perdue dans une autre occasion. Les deux font la paire et la sagesse de Fideline ne paraît guère solide. En outre, on acquiert la preuve qu'elle se laisse étourdir par les clochettes d'un chapeau chinois. Laverdure renonce à ses amours et part pour l'Italie avec son Morvandiau travesti en groom : pour lui, il sera le laquais de lui-même sauf s'il s'ennuie trop à se payer un maître.

Cette folie de la plus joyeuse extravagance est très drôlement jouée par Achard, Sainville et Mlle Duval. Sainville est excellent dans le rôle de Laverdure, et Achard montre dans celui de Gaspard une bêtise et un empêchement rustique très désopilant.

La Presse, 10 février 1851.

Théâtre de la Montansier. – *En manches de chemises*, vaudeville en un acte de MM. Lefranc , Labiche et Nyon. [48](#)

En manches de chemises ! Pourquoi ? – Est-ce qu'il fait trop chaud ? – Non, cela serait trop simple pour un vaudeville. – Vous allez le savoir :

Mademoiselle Linotte voulant couvrir sa jeune tête du flammeum couleur de safran et voir briller la torche de l'Hymen, s'est abouché avec un M. de Foy quelconque, négociateur en mariages, qui tient un assortiment de lords, de princes grecs ou russes, ou d'hetmans sans ouvrage, à la disposition des jeunes filles et des veuves. M. de Foy doit précisément lui ménager une entrevue avec un boyard qui a dix mille paysans de rente, et mademoiselle Linotte, dont la toilette est aussi succincte que celle de Mimi-Pinson, voudrait bien donner du brio à ses attraits par quelque

enjolivement de rubans, fleurs, ruches de tulle et autres menues merceries. Pendant qu'elle rêve au moyen de se procurer les 15 francs nécessaires à l'achat de ces superfluités indispensables, un monsieur fait dans l'hôtel garni ou dégarni où elle loge, le plus abominable vacarme du monde. Il demande avec des vociférations féroces son habit qu'il a donné à brosser.

Un garçon effaré de ce tintamarre ouvre une porte et jette brusquement un habit sur une chaise, – dans la chambre de mademoiselle Linotte, – qui conçoit la lumineuse idée de porter ce vêtement chez ma tante, d'autant plus sans remord qu'elle prend cet elbeuf pour celui de son oncle. – *Le clou*, dans un accès de générosité, prête trois tigres à cinq griffes sur ce produit des manufactures nationales.

Mais voici une complication. Monsieur Corydon, privé de son frac, le cherche partout, et trouve la robe de soie de Linotte, et va la porter au mont-de-piété pour dégager son habit dont la reconnaissance traînait sur une table. Mais la robe de Linotte ne vaut que douze francs, et Corydon ne peut compléter la somme. Quel contre-temps ! Il va manquer le mariage superbe que lui promettait M. de Foy. O rage ! ô désespoir ! – Vous avez déjà deviné que Corydon est le Boyard, et Linotte la riche héritière. – Après quelques efforts pour se procurer l'un un frac, l'autre une robe pour aller au rendez-vous, ils reconnaissent qu'ils ont été les dupes de M. de Foy et s'épousent *En manches de chemises*. – Voilà. – Schey et madame Aline Duval ont joué rondement et gaîment cette bluette.

La Presse, 11 août 1851.

Année 1852

Palais-Royal : *La Maman Saboulex*, vaudeville en un acte, par MM. Labiche et Marc- Michel.⁴⁹

La Maman Saboulex est une excellente parade dans ce genre fabuleux, exorbitant, pyramidal et cocasse qui convient surtout au théâtre du Palais-Royal et à sa troupe de bouffons ; nous aimons ces farces énormes, d'une jovialité formidable et d'un comique absurde, songes pantagruéliques du tréteau, déviations difformes de types ridicules charbonnés à gros traits par des caricaturistes à la plume qui quelquefois valent Daumier. La comédie de notre siècle, si souvent demandée par les critiques qui ne veulent pas l'y voir s'est réfugiée là⁵⁰. Ces pochades méprisées constituent un art original, primesautier et profondément français. Les atellanes jouées par les bouffons osques, et malheureusement perdues, devaient avoir cette licence folle et cette vérité extravagante.

Le militaire français, outre qu'il est le bourreau des crânes, est aussi le bourreau des femmes. Point de bonne qu'il ne séduise, point de payse qu'il ne mette à mal, point de nourrice dont il ne fasse tourner le lait. De tout temps Mars fut ami de Vénus. Un cuirassier a fasciné, par l'éclat de son casque et de son corselet de fer poli, la trop aimante maman Saboulex, nourrice de son état. La nourrice a suivi le troupier, oubliant deux nourrissons confiés à ses mamelles fallacieuses, mademoiselle Suzanne, fille des époux Claquepont, et Toto, produit anonyme d'une fantaisie inconnue. Le père Saboulex, à qui il eût été pénible de perdre en même temps que sa femme, les mois de nourrice, le sucre et le savon exactement payés

par le couple Claquepont, a, sans connaître la Mythologie, confié les deux moutards à une chèvre Amalthée qui n'a pas pour l'armée française le même goût que madame Sabouleux, et leur fournit un lait non interrompu. Le temps se passe, les enfants ont grandi, et le père Sabouleux s'en est fait deux petits domestiques. Suzanne veille à la marmite, Toto va à l'herbe, garde les dindons et accomplit mille menues fonctions rustiques proportionnées à ses forces. Mais voici qu'un beau jour les époux Claquepont viennent au village pour reprendre leur fruit qu'ils croient, d'après les lettres trompeuses de Sabouleux, élevé avec un soin parfaite et une sollicitude toute maternelle. La nouvelle de cette arrivée terrifie Sabouleux, qui s'habille en femme, pour représenter la nourrice absente. Les Claquepont trouvent, au lieu du joli ange frais et blond annoncé, une affreuse petite souillon, noire comme le grelet de George Sand⁵¹, hâve, hâlée, ébouriffée, la voix rauque, patoisant horriblement, jurant comme un charretier, et vaquant accroupie dans les cendres, à la noble occupation d'écumer le pot.

Un monsieur, myope comme une taupe, auteur présumé de Toto, arrive aussi de son côté, et cherche à grand renfort de lorgnon à reconnaître dans ce hideux gamin rustique le produit égaré de ses anciennes amours ; pour compliquer la chose, un barbier de village, ami de Sabouleux a eu l'idée triomphante pour venir à l'aide de son compère dans l'embarras, de se raser au plus près, de son plus fin rasoir, et de revêtir aussi le costume de la fugitive. Ce conflit de nourrices mâles amène les complications les plus extravagantes, les ahurissements les plus effarés et les dialogues les plus drolatiquement absurdes qu'il soit possible d'imaginer. A la fin tout se débrouille par l'aveu nécessaire de la disparition de l'authentique maman Sabouleux. Les époux Claquepont emmènent Suzanne qu'ils débarbouilleront à Partis de sa paysannerie, et le monsieur myope rentre en possession du sauvage Toto que la pension civilisera.

La petite Montaland joue en perfection le rôle de Suzanne. Ce n'est pas un perroquet qui récite sa leçon, mais une vraie actrice que cette charmante et spirituelle enfant. Où diable a-t-elle pu observer tout cela ? Se » souvient-elle de ses mois de nourrice. Figurez-vous Grassot et Hyacinthe et maman Sabouleux, cela nous dispense de toute appréciation. Cette seule idée suffit à faire crever de rire.

La Presse, 16 mars 1852.

Variétés : *Un Monsieur qui prend la mouche*, vaudeville en un acte, par MM. Lefranc et Marc-Michel.⁵²

Homères de la farce, vous qui avez si souvent raconté la plaisante odyssee d'Ulysse-Arnal, ô Duvertet Lauzanne, vos lauriers macaroniques ont empêché MM. Lefranc et Marc-Michel de dormir. Ils ont marché sur vos illustres pas, et, derrière vous, ils soufflent dans la flûte à oignons du vaudeville burlesque. Nous nous étonnons que des gens se grattent la tête à chercher la comédie. Elle a quitté l'Odéon, froide comédie des Casimir Bonjour avec ses alexandrins pincés ; la soi-disant haute comédie s'est retirée dans quelque couvent en fille revêche ; aucun directeur ne veut de sa main sèche. Mais la vraie comédie, pimpante, rieuse, bonne fille, aristophanesque et goguenarde, a passé, rires et bagages, au vaudeville.

Un Monsieur qui prend la mouche ne peut se raconter, le sublime ne s'analyse pas. Figurez-vous Arnal aux prises avec Leclère ; Arnal agacé, taquinant et taquiné,

tombe dans une de ces mésaventures drolatiques, dans un de ces guêpiers de guignon où depuis vingt ans il patauge si allégrement, avec des efforts si désespérés et si risibles. Arnal qui se rebiffe au moindre mot, au moindre geste, Arnal emporté et bravache, insupportable, irrité par les contradictions comme par un invisible tétanos, démangé par de fourmillantes impatiences. Et la bonne et béate figure que Leclère ! Quelle placide physionomie de bourgeois, Henri Monnier et Daumier combinés, le rentier ganache surpris dans la sincérité bonhomme de son type.

Si bien que voilà dix-huit ans que Leclère veut partir en Italie et faire son voyage de Dieppe à Venise, et jamais il n'a pu quitter sa petite maison de campagne et s'arracher aux chères délices du chez soi. En vain les places sont sans cesse retenues, il remet son départ à des demains qui n'arrivent jamais. Tout lui fait obstacle, mariages, naissances, baptêmes, femme ou fille sur les bras. Aujourd'hui il se croit libre, mais bast ! il n'en est jamais quitte avec le sort malin qui le poursuit et se plaît à mettre des bâtons dans les roues de sa diligence. Et notre homme se décide toutefois et se purge, se préparant à ce fameux voyage par de l'eau de sedlitz, comme viatique de route ; mais sa fille le gêne, il va la marier à un petit chafouin d'avocat, à un maître Fraisier quelconque, afin qu'aucun obstacle ne le dérange désormais. Sa fille mariée, il pourra tout à son aise courir après son rêve. Adieu panier, vendanges sont faites.

Mais Leclère a compté sans Arnal. Arnal arrive avec une histoire longue de Paris à Auteuil, c'est là que vit Leclère retiré dans une villa de banlieue en rat philosophe ; Leclère ouvre de grands yeux et de grandes oreilles aussi, car l'histoire s'embrouille, s'entortille, se surcharge d'incidents, s'enchevêtre d'imbroglios. Comment se débarrasser de ce damné causeur ? Son repos avant tout ; s'il lui donnait sa fille ? Et il lui saute au cou et l'appelle son gendre. Arnal s'apaise, il a raté tant de mariages déjà qu'il sourit, il se pavane, fait la roue et accepte. Leclère sera libre, l'affaire réglée il pourra partir. Oh ! que non pas. Car Arnal a des soupçons et ne répond pas ainsi en gendre de but en blanc, au simple débotté. Il repoursuit Leclère de son refus, et pendant un acte il a toujours le pied sur l'étrier. On passe le temps à seller et à déseller son cheval. Le mariage est pris, lâché, repris à travers d'amusants incidents de colère, de tapage, de rancunes, de grosse fureur, et l'intrigue se dénoue à coups de poing et à coups de pied. Mon Dieu ! soyez béni, ce terrible Arnal consent à la fin, et Leclère haletant, joyeux, suant de peur et de plaisir, entrevoit l'horizon des Apennins.

On a ri tout le long de l'acte d'un fou-rire ; on a trépigné des pieds, des mains et des cannes. Arnal était entré dans un de ces rôles qui lui sont comme une seconde peau, une véritable arnalerie, et pour tout de bon cette fois, l'Arnal de « Passé minuit », de l'*Homme blasé* et du *Supplice de Tantale*.⁵³

N'oublions pas Kopp , très drôle dans un rôle de valet familial, une manière d'animal domestique qui mange ou plutôt qui broute dans les mains de ses maîtres, tyran en livrée, bête et sournois.

Les auteurs ont été acclamés au milieu des rires soulevés par la pièce. MM. Lefranc et Marc-Michel ont pris droit de cité aux Variétés. Espérons que le succès les engagera à poursuivre le cours de leur joyeuse et féconde collaboration.

La Presse, 6 avril 1852.

Année 1853

Variétés. – *Un Ami acharné*, vaudeville en un acte de MM. Labiche et Alphonse Jolly. [54](#)

Jusqu'à présent, l'épithète d'acharné ne s'était guère accolée qu'à ennemi. Un ami acharné est une de ces transpositions hardies de style, de ces métonymies violentes dont le vaudeville est prodigue. Il est vrai qu'un ami qui s'attache à vous pénètre avec infraction dans tous les secrets de l'intimité, peut être beaucoup plus insupportable qu'un ennemi qu'on ne voit jamais et qui ne peut vous faire du mal que de loin.

M. Dumoncel, associé du banquier Lefebvre est, malgré cette profession bourgeoise et la blancheur peu africaine de son teint, un véritable Othello en frac et en pantalon noirs. – Il est jaloux comme plusieurs tigres du Bengale de sa femme, qu'un sylphe mystérieux parfume chaque jour d'un bouquet de violettes de Parme. Mme Dumoncel prétend que c'est elle-même qui se fait cette galanterie, explication qui semble peu vraisemblable à son jaloux, à force d'être naturelle, d'autant plus qu'il voit un bouquet tout pareil à la main d'un jeune homme charmant, M. Jules de Lucenay, qui fréquente beaucoup chez M. Lefebvre.

Dans une conversation, Lucenay étale de grands principes de délicatesse à l'endroit de la foi conjugale ; il prétend qu'il respecterait l'honneur d'un mari dont il aurait touché la main et mangé le pain et le sel. Cette rigidité arabe enchante Dumoncel, qui n'a plus d'autre idée que de conquérir l'amitié de Lucenay ; il l'accable de prévenances, de petits soins, il monte la garde à sa place, il lui donne des loges d'Opéra ; il dépasse, en dévouement, Pylade, Nisus, Pythias et même cet ami à trois francs par jour dont Alphonse Karr raconte si plaisamment la drolatique histoire.

Lucenay, que cette furie amicale dont il ne comprend pas le motif ennuie au-delà de toute expression, envoie Dumoncel à tous les diables et lui fait mille rebuffades capables de rebuter tout autre qu'un ami acharné. Mais Dumoncel n'a qu'une idée : celle que Lucenay lui donne la main et mange sa soupe. Jusque là il ne sera pas tranquille. – Lucenay, cependant, ne pense guère à Mme Dumoncel ; il fait les doux yeux à la jolie Lucie, fille de Lefebvre, qu'il veut épouser.

Grâce à la bêtise de Dumoncel, qui a mêlé une lettre de lorette à d'autres papiers, Lucenay se voit sur le point d'être mis à la porte. La lettre, signée Mlle Caboche, est adressée à Jules. Dumoncel s'appelle Jules comme Lucenay, et endosse le poulet. A ce moment un air de piano se fait entendre, c'est Mme Dumoncel qui parcourt le clavier de ses doigts agiles. Ce thème connu rappelle à Lucenay de tendres souvenirs ; il a eu jadis pour Mme Dumoncel des sympathies partagées et il peut en toute conscience donner la main à Dumoncel. – Ce qui est fait n'est plus à faire. Lucie, rassurée, sourit gracieusement à Lucenay, et tout finit pour le mieux dans le meilleur des vaudevilles.

La Presse, 1er février 1853.

Variétés. – *On dira des bêtises*, vaudeville en un acte de MM. Labiche et [55](#)

Siraudin.

Ce programme semble facile à tenir, et bien des vaudevilles l'ont tenu sans l'afficher. Mais il y a bêtises et bêtises. MM. Labiche et Siraudin n'en disent que de bonnes. Voici le canevas de cette bluette carnavalesque : un provincial a trouvé chez son neveu une lettre d'invitation à une soirée de lorettes, portant, à la place de l'avis ordinaire « on dansera », cette alléchante formule : « on dira des bêtises ». Le provincial se chausse d'un nez de carton, se gante d'un ami et se rend à l'adresse indiquée, le cerveau mu des idées les plus drolatiquement folichonnes. Seulement il se trompe d'étage et tombe au beau milieu de ce que l'on appelle « un bal du grand monde » en style de vaudeville.

Vous vous figurez l'effet que produisent les nez vernis de ces deux imbéciles parmi ce monde ganté et cravaté de blanc, empesé, compassé, froid comme les glaces qu'il taille à la cuiller, parmi ces femmes en grande toilette, à mines hautaines et dédaigneuses, riant du bout des dents. Pensant qu'il faut payer d'aplomb, le provincial et son ami débitent une foule de bêtises plus grosses qu'eux, se livrent à des calembredaines effroyables et entassent les coqs à l'âne à se faire jeter par les fenêtres.

Pour animer cette société, qui leur semble un peu sépulcrale, ils cuisinent dans un chaudron un punch abracadabrant à faire envie au thé de Mme Gibou et à la mixture infernale des sorcières de *Macbeth*. Cela finirait mal, si le neveu, invité chez la grande dame, n'intervenait à propos pour modérer le lyrisme de son coquin d'oncle, et ne terminait cette carnavalade en épousant la fille de la maison.

Numa et Kopp sont fort drôles dans le rôle du provincial et de son ami.

Lassagne vient de faire un de ces coups hardis qui ne réussissent qu'aux audacieux . Il a osé endosser le carrick, eau du Nil plombée, d'Odry dans les *Saltimbanques* ; carrick aussi difficile à porter que la pourpre de Talma, et ses épaules n'ont point ployé sous ces multiples collets qui eussent été une chape de plomb pour tout autre.

La Presse, 21 février 1853.

Variétés. – *Un Notaire à marier, vaudeville en trois actes* par MM. Marc-Michel , Labiche et Amédée de Beauplan.⁵⁶

L'idée de cette pièce était vraie et comique, et cependant elle n'a pas réussi. Le public, si débonnaire d'habitude, était ce soir-là, de très mauvaise humeur, et il a prouvé que s'il lui faut des claqueurs pour applaudir, il siffle très bien lui-même. – *Azor* a été demandé avec une certaine véhémence, et cependant trois auteurs de talent avaient concouru à la confection de ce vaudeville, joué par l'élite de la troupe.

Desruel a acheté l'étude d'un vieux notaire, étude qu'il doit payer avec une dot. Buzonville (c'est le nom du vieux notaire) grille d'impatience de voir son acquéreur marié pour palper plus vite les bienheureux écus, et ne trouvant pas à son gré que celui-ci témoigne une ardeur matrimoniale suffisante, il courtise à sa place toutes sortes de partis dans des classes différentes de la société, et adresse à brûle pourpoint, au nom de son client, des déclarations ridicules aux héritières plus ou

moins ridicules qu'il rencontre : Mlles Pontichet, Vertmoellon et Champignol. Desrue à qui cette course enragée à la dot répugne beaucoup, est amoureux comme s'il n'avait pas d'étude à payer, d'une charmante jeune fille de bonne naissance, supérieurement élevée, mais dénuée de capitaux, ce qui ne fait pas l'affaire de maître Buzonville.

Ne pouvant maîtriser son cœur, il envoie le notariat à tous les diables, et demande résolument la main de celle qu'il aime. La pauvreté de Mlle de Lussan n'était qu'une feinte pour éprouver Desrue. Elle est riche et a une dot à payer l'étude la mieux achalandée. La délicatesse du jeune homme trouve ainsi sa récompense, et M. Buzonville est remboursé ! Et voilà.

La Presse, 21 mars 1853.

Année 1854

Variétés. – *Un Mari qui prend du ventre*, vaudeville en 1 acte, de MM. Marc-Michel et Labiche. [57](#)

Brillat-Savarin tâchait de contenir son ventre au majestueux ; mais l'abdomen n'entend pas toujours raison et semble prendre un plaisir malicieux à se développer en courbes disgracieuses sur le torse des quadragénaires. D'abord, c'est un cran qu'il faut lâcher à la boucle du pantalon, puis deux, puis trois ; des melons, des citrouilles et autres cucurbitacées s'arrondissent traîtreusement sous la cloche de votre gilet ; vous tournez à l'hippopotame, à l'éléphant, au rhinocéros, votre femme commence à vanter la taille mince de son joli cousin, et vos familiers vous tapent amicalement sur la bedaine. – O situation pleine d'horreur ! torture non encore décrite ! chagrin atroce, car il est ridicule ! Allez donc pleurer dans le sein d'un ami parce que vous pesez 90 kilogrammes !

M. Pigeoret en est là, et pour éviter tout désagrément conjugal il s'applique à maigrir d'après les conseils du sec, long et filandreux docteur Bernoche. Il fend des bûches, tire de l'eau du puits, monte du bois de la cave au grenier, s'exerce avec les Haltères et les Dumbelles, apprend l'escrime et la polka, avale des boissons chaudes et se fait suer entre des couvertures comme un jockey en voie d'entraînement ; et malgré tous ces exercices atténuatifs, Pigeoret a engraisé de quatre livres. Comment expliquer un pareil phénomène ? C'est que Pigeoret a dans les poches les loyers de la maison dont il est propriétaire et dont il vient de toucher les termes : avec ces quatre cents francs, il achète un charmant nécessaire à sa femme ; et allégé de cette somme, il se pèse une seconde fois et se trouve maigri. – La vertu est toujours récompensée. M. Pigeoret ne craint plus le Minotaure. Arnal joue à ravir ce rôle d'obèse, et Mlle Alice Ozy est bien la plus gentille Célestine qu'on puisse voir.

Le Moniteur universel, 19 avril 1854.

Palais-Royal. – *Espagnolas et Boyardinos*, par MM. Marc-Michel et Labiche. [58](#)

Quelle étrange figure que celle d'Hyacinthe coiffé du casque russe, plastronné de la cuirasse russe, comme l'autocrate du Nord, et réalisant les plus désopilantes caricatures de Daumier ; mais combien plus singulier encore est celle de Grassot en

boyard de fantaisie. Roulez un macaque dans une fourrure à moitié mangée des vers, collez-lui sur la face trois étages de favoris en côtelettes, frottez-lui le nez de carmin, et vous aurez un faible approximatif de cette création falote.⁵⁹

Hyacinthe pousse des barrissements par sa trompe ; Grassot grince et glapit comme un singe qu'on tire par la queue ; cela forme le dialogue. Ce qu'ils disent, on n'a jamais pu le savoir, et encore moins le raconter : des bêtises énormes et titaniques, des calembours à faire battre des ailes au vautour de Prométhée sur le Caucase ; le tout entremêlé de bouts de chandelles que ces gaillards peu dégoûtés croquent comme des truffes ; dans une rafle de prisonniers se trouve une troupe de danseurs espagnols, venus là on ne sait trop comment, et qui divertissent leurs seigneuries, aussi friandes de cachuchas⁶⁰ que de suif.

La Pepa Vargas est une belle femme brune, avec des cheveux et des yeux d'un noir d'enfer, qui se cambre et se renverse hardiment et souplement ; sa danse est énergique, vivace, ardente et moins classiquement travaillée que celle de la Perea Nena⁶¹ ; la Vargas représente plus exactement ce qu'on appelle en Espagne *le bayle nacional*⁶², et qu'on exécute entre la grande pièce et la saynète.

La Vargas a plus de feu et la Nina plus d'art ; mais toutes deux sont charmantes et font diversement plaisir. – N'oublions pas un cavalier⁶³ qui joue de la pandereta⁶⁴ avec les mains, avec les pieds, avec le genou, avec la tête, et qui vaut les fameux panderetos du Cirque.

Année 1855

Vaudeville. – *Mr votre fille*, vaudeville en un acte, par MM. Labiche et Marc-Michel.⁶⁵

Mr votre fille inquiète agréablement la grammaire par des rapports inusités qui sentent l'hermaphroditisme ; le mot monsieur, précédant le mot fille, comme un page hardi marchant devant sa châtelaine, fait rêver à toutes sortes de combinaisons étranges. – S'agit-il d'un être mixte comme le délicieux rêve de marbre dont la beauté sommeille sur un lit capitonné au Musée des Antiques, d'une seconde Fragoletta dans le genre de celle de M. de la Touche, de spirituelle mémoire, d'un Ascagne remplissant, sous des habits d'homme, le rôle de fils au logis d'un Albert quelconque, d'une Rosalinde de vaudeville courant les aventures en costume de garçon, avec la closerie des Lilas pour Ardennes et un carabin pour Orlando ?

Nullement ; la chose est beaucoup plus simple que ne le fait espérer la prétentieuse complication du titre. Même, si nos souvenirs d'enfance ne nous trompent pas, il nous semble bien avoir lu dans un livre débonnaire et patriarcal de M. Bouilly, – les *Contes à ma fille*, – une histoire intitulée *le Dragon de Vincennes*, tout à fait analogue au vaudeville de MM. Labiche et Marc-Michel .

Ce *Dragon de Vincennes* n'est pas, comme on pourrait se l'imaginer, un militaire hâlé et moustachu, coiffé d'un casque de cuivre à visièrre en peau de tigre, lmais bien une jeune demoiselle ayant des goûts de garçon, de la nature des Bradamante, des Clorinde, des Marfise⁶⁶ et de ces héroïnes anonymes

qu'affectionnent le Tasse et l'Arioste et qui, sous le domino de l'armure, échangent de si beaux coups de lance avec leurs amoureux.

Malheureusement, ce qui était possible au temps des *chevaliers* d'aventure, ne l'est plus à notre époque de civilisation prosaïque, où il faut, pour ne pas porter les habits de son sexe, une permission de commissaire de police ; d'ailleurs, comme le principal charme de la femme – et peut-être l'unique – est de ne pas être un homme, la race de ces viragos belliqueuses n'est pas à regretter.

MM. Labiche et Marc-Michel ont un véritable talent, et leurs esquisses légères, délices et fortune du Palais-Royal, ressuscitent, sans qu'on veuille le reconnaître, cette comédie morte depuis Molière, et qu'on cherche partout, excepté où elle est. Ces petites pièces, si fantasques d'invention et d'exécution, où grimacent élevés à l'art par la caricature des types et des physionomies franchement modernes, constituent un théâtre vraiment original, pur d'imitation classique ou étrangère. – Qu'y manque-t-il pour être estimé à sa juste valeur et acquérir des conditions de durée ? un peu de style.

A prendre les mots dans leur rigoureuse acception, MM. Labiche et Marc-Michel seraient plus romantiques que Goethe, lord Byron et Victor Hugo, car ils n'ont rien d'académique et ne font aucun emprunt à l'antiquité. Mais laissons de côté cette esthétique, et arrivons à *Monsieur votre fils*.

Montflachard est un pur âne, qui, dédaignant les allures pacifiques de sa race timide, s'est artistement cousu dans une peau de lion pour paraître truculent et formidable à ses contemporains épouvantés. – Ayant vendu jadis du chocolat à des héros, pendant la guerre d'Espagne, il s'imagine être un héros, lui aussi, et prend pour des actions d'éclat ses courses de négociant en cacao à travers un pays retentissant de canonnades et de fusillades, bien que le grondement du brutal et la crépitation de la clarinette de cinq pieds lui aient toujours causé d'involontaires mouvements péristaltiques.

Donc, ledit Montflachard fait tout pour se donner un chic guerrier. Ses moustaches, d'une longueur démesurée, pourraient se nouer derrière la tête ; sa joue martiale fait un pli sur son col militaire que la chemise n'ose dépasser, sa redingote, boutonnée droit selon toute la rigueur de la discipline, fait ressortir son buste bombé et plastronné ; ses mains s'enfoncent carrément dans les poches d'un vaste pantalon à la cosaque ou à la mamelouk⁶⁷ ; des éperons ergotent le talon de ses bottes fortes, rouges du sang de Culbuter, un terrible cheval de bataille par lequel il se fait régulièrement descendre trois ou quatre fois par jour ; il se dandine en marchant comme un officier de cavalerie, et les lutins de l'air glapissent à chaque instant fessés par sa cravache qu'il agite sans cesse. Dédaignant le vin comme trop fade et bon seulement pour des pékins, il ne boit que du schnaps, du rhum et du rack, et même il relève le sacré chien par une infusion de poudre ; vous pensez bien qu'il laisse aux freluquets et aux demoiselles les regolias, les cazadores et les panatellas ; ce qu'il lui faut à lui, c'est du caporal dans un brûle-gueule culotté aux veillées du bivouac ; près de lui, les grognards les plus hérissés de Charlet sembleraient de timides lycéens ayant encore au bras le ruban de la première communion. Ainsi fait, il va à travers la vie mâchant comme une cartouche quelque affreux jurement, et inspirant une terreur profonde à ses voisins, qui ne voient pas la longue oreille velue déborder du bonnet de police.

Ce vainqueur, ce matamore, ce César, ce Mars a pourtant un chagrin dans sa vie triomphale. Le sort jaloux lui a refusé la satisfaction de transmettre sa grande âme et son généreux sang à un fils capable de continuer ses traditions d'héroïsme. – Il n'a qu'une fille, « ce vieil homme de guerre », ce dont il enrage. Aussi corrige-t-il autant qu'il le peut l'erreur de la nature par une éducation virile et martiale ; Mlle Montflachard nage, monte à cheval, tire l'épée et le pistolet, fume, et n'a rien de son sexe, pas même le jupon.

Elle pourrait dire comme cette lorette de la lithographie de Gavarni : « Amanda, prête-moi ton tire-bottes ! » A la grande joie du père Montflachard, la jeune personne brise et renverse tout dans la maison ; Bradamante-Montflachard mérite son glorieux surnom. Si seulement il pouvait lui pousser une petite moustache !

Bradamante a beau faire le petit diable, cela n'empêche pas la seizième année d'arriver tout doucement, et de faire vibrer sa date charmante sous le sein arrondi qui commence à repousser les gilets d'hommes ; il faut un mari à ce faux garçon. Montflachard a jeté les yeux sur un certain officier de marine, – un suivant de Neptune, comme il est un suivant de Mars. – Ventrebleu, sacrebleu, mille sabords, tonnerre et canons ! Sainte-Barbe, tribord et bâbord ! Cela va rouler rondement.

Montflachard compte sur un marin de *la Salamandre*, genre Eugène Sue , doublé et chevillé de cuivre, se débarbouillant avec du goudron, mangeant du salpêtre, buvant du vitriol et blasphémant à faire sauter les marsouins au ciel, et fuir les baleines au fond de la mer ; mais il se trompe ; ce type de marin-forban n'existe plus. Les officiers de marine sont doux, froids, tranquilles, posés comme des diplomates ; on pourrait même dire qu'il y a chez eux affectation de réserve et de politesse.

Ils arpentent le tillac de leur navire comme le parquet d'un salon, et la tempête les trouve en gants blancs et en bottes vernies. Doucinet, comme son nom melliflu l'annonce, a des manières d'agneau, quoi qu'au fond il soit très brave et capable de manger le loup au besoin. – Les façons de Mlle Montflachard lui paraissent légèrement excessives, et il se soucie peu d'épouser ce gamin effronté, tapageur, insupportable, qui clôt la moindre discussion par des offres de duel. Le lit conjugal n'est pas un champ-clos et se battre la première nuit de ses noces lui déplairait.

Berthe, la cousine de Bradamante, ferait bien mieux son affaire ; au moins sait-elle porter sa robe et coudre et broder, et même jouer une sonate sur le piano. Celle-là, elle ne vous jette pas à la figure les diamants qu'on lui présente, et on ne sera pas obligé de lui mettre dans la corbeille de mariage des pistolets de Manton.

Bradamante comprend que Doucinet lui échappe : alors elle jette là sa défroque virile, bottes, gilet, pantalon ; elle emprisonne sa taille dans un corset, fait escalader sa jupe par trois rangées de volants, assouplit en anglaises les petites boucles mutines de sa coiffure à la Titus ; gante sa main que baisait librement le hâle, et enveloppe de la mante de Chantilly de blanches épaules habituées au paletot.

Elle a une timidité charmante dans ces vêtements presque nouveaux pour elle, son sexe inconnu jusque-là pour elle l'étonne et lui cause une émotion pleine de pudeur. L'éphèbe s'est définitivement métamorphosé en femme. Les répugnances de Doucinet s'évanouissent et le mariage se fait. Bradamante est désormais convaincue

qu'une rivière de diamants sied mieux au col d'une femme qu'une cravate de satin noir.

Mlle Luther⁶⁸ joue avec beaucoup d'esprit et de grâce le rôle double de Bradamante. Delannoy est très amusant dans le rôle flegmatique de Doucinel et Parade représente d'une manière drolatique le chocolatier matamore.

La Presse, 6 mars 1855.

Palais-Royal : *Les Précieux*, vaudeville en un acte, de MM. Marc-Michel , Labiche et Lefranc.⁶⁹

Les Précieux du Palais-Royal nous semblent la raillerie posthume d'un ridicule mort et enterré depuis longtemps. – Les précieux, tels que MM. Marc-Michel , Lefranc et Labiche nous les représentent, florissaient dans les premières années du romantisme, et on précédé les bohêmes de M. Murger : c'étaient des poètes, des rapins, des Kreisler, chevelus comme les rois mérovingiens, portant des chapeaux pointus et des barbes assorties, des gilets écarlate et des habits de couleur voyante ou de coupe excentrique pour narguer les philistins, mais au fond remplis d'enthousiasme, aimant le beau et littéralement fous d'art⁷⁰ : dans leur horreur du banal et du bourgeois, ils s'étaient formé un langage bizarre, un argot transcendantal inintelligible aux honnêtes débitants de denrées coloniales ; on en retrouverait des spécimens très fidèlement sténographiés dans un livre de nous, intitulé *les Jeune-France*, innocente raillerie qui nous atteignait bien un peu nous-même, car nous n'étions pas les moins enragés de la bande. Hélas ! on n'est plus si fou que cela, et les jeunes gens d'aujourd'hui sont très raisonnables ; – les précieux ont perdu leur toison et pris du ventre ; ils sont passés à l'état de type fossile, comme les usuriers de Molière , comme les oncles d'Amérique, comme les grisettes ; – les bohêmes, qui leur ont succédé, en substituant au pourchas de l'idéal⁷¹ celui de la pièce de cinq francs, et aux interminables dissertations sur l'art le culottage des pipes et l'absorption de la bière, n'existent guère davantage ; – à peine en rencontre-t-on aujourd'hui sur l'asphalte deux ou trois échantillons délabrés.

Nos observations, qui peuvent s'appliquer au théâtre en général, n'empêchent pas la pièce de ces messieurs d'être très divertissante. Valtravers, Ulric et Vertchoisy, sous les traits de Grassot, de Luguët et de Basseur, sont des caricatures d'un drolatique achevé, quoique les originaux en aient disparu depuis vingt ans. Comme ils tournent la tête à cette bonne Mme Gaudin, avec leur tenue abracadabrante et leur style échevelé ! Heureusement la raison apparaît sous la forme un peu prosaïque de M. Dumolard, maître de forges, qui doit épouser la nièce de mme Gaudin, éprise, ainsi que sa tante, de toutes ces impertinences. – Les trois rapins, renonçant à Satan et à ses pompes, acceptent des places de chauffeurs dans l'usine de M. Dumolard ; au moins ils mangeront l'été et ne mourront pas de froid l'hiver. – Mme Thierret atteint aux dernières limites du grotesque dans son rôle de Philaminte ; Mlle Irma est bien jolie et bien fine.

Le Moniteur universel, 15 août 1855.

Année 1856

Variétés : *Les Cheveux de ma femme*, vaudeville en un acte de MM. Labiche et Léon Battu.⁷²

Les Cheveux de ma femme, de MM. Labiche et Léon Battu, sont une de ces folies qui font rire et dont il est aussi impossible qu'inutile de rendre compte : un quiproquo de magnétisme, fondé sur des cheveux coupés dans une natte d'emprunt et donnant à Numa posé en Marcillet les indications les plus extravagantes, tel est le point de départ de la pièce. Vous voyez d'ici toutes les saugrenuités qui en peuvent résulter.

Le Moniteur universel, 26 février 1856.

Palais-Royal : *En pension chez son groom*, vaudeville en un acte, de MM. Marc-Michel et Labiche.

Le dandy Chevarot, alarmé par quelques papiers timbrés, a mis son appartement sous le nom de Larfaillou son groom, espèce de rustre élevé à la dignité de ...gre, qui ne comprend pas bien cette fiction, et use des meubles de son maître comme s'ils étaient à lui. Fort de son titre, il élève des cochons d'Inde dans le piano, installe des poules dans le boudoir, et met à la porte la fiancée et le futur beau-père de M. Chevarot. A la fin tout s'arrange, et M. Chevarot rentre dans ses meubles. Cette pochade est d'une folle gaieté et renferme une idée vraiment comique, comme tout ce que font MM. Marc-Michel et Labiche.

Le Moniteur universel, 4 février 1856.

Palais-Royal : *Monsieur de Saint-Cadenas*, vaudeville en un acte de MM. Labiche et Marc-Michel.⁷³

M. de Saint-Cadenas est un mortel défiant qui soupçonne tout, voit des pièges dans tout, se croit volé, trahi, empoisonné, et passe sa vie à fermer secrétaire, bureau, commode, cassette, agitant comme un geôlier de mélodrame ou une ménagère de campagne, un trousseau composé de trente-huit clefs, petites et grandes, que l'amour lui fait pourtant remettre entre les mains d'une charmante jeune fille.

Le Moniteur universel, 25 février 1856.

Palais-Royal : *La Fiancée du bon coin*⁷⁴, vaudeville de MM. Marc-Michel et Labiche.⁷⁵

La Fiancée du bon coin, de MM. Marc-Michel et Labiche, est une de ces farces⁷⁶ au gros sel et au gros poivre, un de ces saynètes désopilants⁷⁷ que le Palais-Royal est dans l'habitude de servir aux nombreux spectateurs de sa petite salle qui n'ont pas même la place de rire ! Il s'agit d'un garçon marchand de vin nommé Népomucène, lequel, malgré son tablier noir, sa veste tachée de lie, rêve des amours aristocratiques et refuse d'épouser les femmes que lui offre son oncle Dindard ; il dédaigne Mlle Rafouinat, une Auvergnate superbe d'encolure herculéenne, qui traîne son tonneau aussi lestement que le pourrait faire un cheval, et, après avoir reçu une volée d'un charretier et la malédiction de son oncle, l'amant des duchesses est tout heureux d'accepter le sacrifice d'un pompier que lui fait Mlle Javotte – une très-accorte et très-jolie personne, digne d'un meilleur sort, et que joue avec beaucoup

d'esprit une jeune actrice, Mlle Cécile, la Brohan du Palais-Royal.

Le Moniteur-universel, 21 avril 1856.

Palais-Royal : *Si jamais je t'y pince*, vaudeville en trois actes de MM. Marc-Michel et Labiche.⁷⁸

Le Palais-Royal a la spécialité des titres burlesques, et il bariole son affiche des phrases les plus abracadabrantes : *Si jamais je t'y pince* est le *quos ego*⁷⁹ bourgeois d'une certaine virago corse qui, en cas d'infidélité, menace son époux volage de vendetta corsée. Ô pauvre *Faribole* ! tiens-toi bien et cache soigneusement tes amours. Le minotaure baisse ses cornes pour t'embrocher, et madame, sois-en sûr, se vengera avec conscience.

Le Moniteur universel, 19 mai 1856.

Palais-Royal : *Mesdames de Montenfriche*, vaudeville en trois actes, de MM. Marc-Michel et Labiche. Débuts d'Arnal.⁸⁰

La nouvelle du jour, la savez-vous ? Arnal, ce grand Arnal que vous avez tant de fois applaudi, l'Arnal de MM. Duvert et Lauzance, qui avaient créé une langue exprès pour lui, Arnal enfin a accepté l'emploi des ganaches ! Oui ! – lui qui n'était jamais mystifié, qui coupait l'herbe sous le pied aux Arthur s et aux Oscars, qui épousait toujours au dénouement ; lui, le moqueur, l'être jovial et sarcastique, le Don Juan burlesque, mais sûr de son fait, il consent à être oncle, tuteur, père Dindon, mari trompé ; il accepte la perruque de chiendent et les cornes du Minotaure ! Il se laissera attaquer comme un *Géronte*, comme un *Orgon* ! Est-ce croyable ? C'est vrai pourtant. Allez voir *Mesdames de Montenfriche*, et vous y jouirez du spectacle de Ravel mystifiant, bernant Arnal !

M. de Montenfriche est un Sganarelle non pas imaginaire, mais aussi complet que possible, en herbe, en gerbe, de toutes les façons. Adressez-lui les mille plaisanteries sur les bois de cerf, sur les plumes bifurquées, projetez au-dessus de sa tête sur la muraille l'ombre de vos doigts disposés en oreilles de lièvre, tapez-lui sur le ventre, enfoncez-lui son chapeau jusqu'aux sourcils, vous en avez le droit. La première Mme de Montenfriche a été plus que légère, et la seconde a bien envie de l'être.

Dans une vente publique, Montenfriche, qui ignorait son malheur, voit mettre en vente un portrait qu'il reconnaît pour celui de sa défunte. « A dix francs le portrait ! » crie le commissaire-priseur. « Quinze francs ! » répond un amateur. « Vingt francs ! » riposte Montenfriche. « Vingt-cinq ! » continue l'enchérisseur, qui n'est autre que Flutenville, l'ancien amant de Joséphine. « C'est ma femme ! – C'est mon amante. » hurlent les deux rivaux. Montenfriche et Flutenville se prennent férocement en grippe et font tout ce qu'ils peuvent pour s'être désagréables. Imprudent Flutenville ! si tu savais que Montenfriche est l'oncle de celle que tu dois épouser, tu mettrais un frein à ta colère, tu dissimulerais lâchement. Au jour du contrat, Flutenville et Montenfriche se trouvent en face ; le mari trompé rugit ; tout est rompu : mais le futur évincé fait la cour à Mme de Montenfriche, deuxième du nom. Le jaloux enlève sa jeune femme, et Flutenville se sauve avec la moitié de la dot, poursuivi par les parents de la fiancée.

Tout le monde se retrouve en Espagne, dans une auberge où un duel grotesque au couteau a lieu entre Arnal et Ravel. Flutenville a mis un pain de quatre livres sous sa chemise, et le pain est tué sur son cœur. Mme de Montenfriche s'évanouit, mais le drôle ressuscite, et Montenfriche se hâte de le marier pour conjurer le péril. Maintenant, si vous trouvez l'histoire invraisemblable, écoutez cette petite historiette : Etant à Séville, nous vîmes un jour, au bout de la calle de la Sierpe, devant la cathédrale, deux majos qui, après avoir échangé des injures, tirèrent leurs navajas, et tombèrent en garde. Les passants se rangèrent en cercle ; – nous fîmes comme les passants : en Espagne, on ne dérange jamais deux gens du peuple qui se battent. – Au bout de quelques passes de cape, l'un des deux combattants tomba avec la lame de son adversaire dans le ventre. Nous le crûmes mort, mais il se releva tout de suite, et défit sa longue ceinture de laine rouge d'où s'échappèrent les morceaux d'une pastèque fendue en deux. Le melon d'eau lui avait sauvé la vie comme le pain de quatre livres à Ravel. Ceci constaté, disons qu'Arnal est aussi réjouissant en ganache qu'en séducteur, et qu'il a obtenu un énorme succès.

Le Moniteur universel, 24 novembre 1856.

Année 1857

Palais-Royal : *L'Affaire de la rue de Lourcine*, vaudeville en un acte de MM. Labiche, A. Monnier et E. Martin. [81](#)

L'Affaire de la rue de Lourcine, au Palais-Royal, est une des plus originales folies que puisse inventer le Smarra des songes drolatiques : Lenglumé^{[82](#)} et Mistingue, vieux copins de la pension Labadens, dont les anciens élèves, à l'instar des barbistes, se réunissent dans un banquet annuel, le lendemain de ce dîner, la tête lourde, la langue empâtée, se réveillent côte à côte sur le même lit : ils se frottent les yeux et se regardent d'un air hébété. Comment se trouvent-ils là ? Ils n'en savent plus rien. Leur mémoire s'arrête au dessert. A partir de là, nuit opaque, lacune profonde, absence complète de conscience ; tout au plus un vague souvenir de chansons discordantes et de physionomies grimaçantes ébauchées par un reflet bleu de punch. Mais dans quel état sont-ils, bon Dieu ! qu'ont-ils fait pendant ces heures mystérieuses ? Un soulier de femme et un tour de cheveux tombent de leurs poches ; il en tombe aussi des morceaux de charbon ; noires sont leurs mains, noirs sont leurs figures. Chacun d'eux peut voir sa noirceur sur la figure de l'autre, comme Ugolin voyait sa pâleur sur le visage de ses enfants immobiles.

Mme Lenglumé entre, tenant un journal qui relate *L'Affaire de la rue de Lourcine*. – Une charbonnière assassinée ! – Sous leur épaisse couche d'anhracite, Lenglumé et Mistingue changent de couleur. Plus de doute ! ce sont eux qui ont commis le crime ; ces débris de vêtements, ces charbons les désignent à eux-mêmes comme les auteurs de ce noir attentat ; ils se précipitent sur des cuvettes, empoignent une bille de savon et une brosse, et ils se frottent, ils se frottent à s'écorcher : « mais tous les parfums d'Arabie ne pourraient blanchir ces grosses mains ». Qui jamais aurait cru qu'elle avait tant de charbon ? dit Mistingue, parodiant sans le savoir lady *Macbeth*. « Je n'assassinerai jamais plus de charbonnière : c'est trop salissant ! » s'écrie Lenglumé en s'essuyant.

Une fois qu'on est lancé dans la mauvaise voie, on ne peut plus s'arrêter : le crime

commande le crime. Lenglumé essaye d'étrangler son domestique, qui a surpris le secret fatal ; il pousse Mistingue dans un cabinet où brûle un réchaud de charbon et tâche de l'assommer à coups de bûche, voyant que l'acide carbonique ne produit pas assez vite son effet. Mistingue se débat, et le journal où il relisait les détails du meurtre lui échappe des mains. Les yeux de Lenglumé tombent par hasard sur la date. – O bonheur ! ô ravissement ! le journal est une vieille gazette de 1837 ! Un journal de 1837 ! Le jour n'est pas plus pur que le fond de leur cœur ! leur assassinat est un assassinat posthume.

On les avait portés dans la cave du restaurant pour cuver leur ivresse sur un tas de charbon. – Quant au soulier de femme et au tour de cheveux – n'éclaircissons pas ce mystère grivois. Mmes Lenglumé et Mistingue arracheraient les yeux à leurs maris si elles lisaient ce feuilleton.

Arnal est délicieux dans le rôle de Lenglumé : comme il prend vite son parti de son crime imaginaire, et avec quelle joviale scélératesse il essaye de le cacher !

La Presse, 6 avril 1857.

Palais-Royal : *Les Noces de Boucheoeur*, vaudeville en trois actes, de MM. Labiche, Albert Monnier et Edouard Martin. [83](#)

Les Noces de Boucheoeur sont une de ces farces colossales, de ces parades gigantesques possibles seulement sur le joyeux tréteau du Palais-Royal, où gambade peut-être la vraie comédie, pendant que les critiques graves se demandent où elle est et se lamentent sur sa disparition. Que d'inventions folles, que de quiproquos grotesques, quelle verve intarissable, quelle dépense de génie bouffon ! – Oui, de génie. – Boucheoeur, un vieux drôle ratatiné, représenté par Grassot avec force piaulements, gestes convulsifs et grimaces, va épouser Mlle Cocotte, une Agnès, une rosière qu'il a découverte à Argenteuil. Grand-Cassis, qui doit douze cents francs de brioches à Mme veuve Mouchette, pâtissière, n'a d'autre moyen de solder son mémoire qu'en devenant le mari de sa créancière. Les mariages sont célébrés, mais un chassez-croisé d'erreurs envoie Mlle Cocotte chez Grand-Cassis et Mme veuve Mouchette chez Boucheoeur ; il s'ensuit les scènes les plus drolatiques et les plus hasardées. – Quoique Grand-Cassis trouve Cocotte plus agréable que Mme Mouchette, il retourne vers sa légitime ; mais l'adjoint, sourd comme un pot, s'est trompé ; entendant mal les noms, il a tout mêlé, tout embrouillé, et apparié les couples de travers. – Mme Cocotte, d'après l'état civil, est bien Mme Grand-Cassis, et Mme veuve Mouchette Mme Boucheoeur. Il n'y a pas de remède, – c'est écrit ! Boucheoeur, cette fois, fait la moue en dépit de son nom ; mais Grand-Cassis rit aux éclats, et les spectateurs se tordent dans leurs stalles. MM. Labiche, Albert Monnier et Edouard Martin doivent être renvoyés absous si le vers d'Horace est vrai :

Solventur risu tabulae, tu missus abibis. [84](#)

Le Moniteur universel, 15 juin 1857.

Gymnase : [...] *Un Gendre en surveillance*, vaudeville en un acte, par MM. Marc-Michel et Labiche. [85](#)

MM. Marc-Michel et Labiche font de temps à autre une excursion du Palais-Royal au

Gymnase, excursion qui leur réussit toujours : *Un Gendre sous surveillance* est une de ces données drolatiques, contestables sans doute, mais que ces messieurs savent faire accepter par les situations bouffonnes qu'ils en tirent. Baraduc, – quel nom farouche et rébarbatif ! – MM. Marc-Michel et Labiche, lorsqu'ils l'ont trouvé, ont dû être aussi contents que Balzac lorsqu'il découvrit celui de Z. Marcas sur l'enseigne d'un tailleur ! Baraduc ! cet assemblage cabalistique de lettres ne fait-il pas pressentir un être bizarre, quinteux et ridicule ?

Donc, Baraduc a marié sa fille, qui par parenthèse a dû être bien satisfaite que l'hymen la débarassât de ce nom truculent : il l'a marié à un gendre – naturellement, et c'est ce gendre qu'il surveille. O homme étonnant, humoristique et fantasque, bien digne de désiner en UC ! A l'heure où les balayeurs précédant l'Aurore aux doigts de rose s'escriment sur le macadam, Baraduc tombe chez son gendre : il sonne, il carillonne, et kling et klang ! Il faut ouvrir, ou il arrachera la sonnette : et quel est le motif de ce tapage matinal ? quelle nouvelle heureuse ou désastreuse provoque cette visite indue ? Baraduc sent le besoin de faire de la morale à son gendre. Le malheureux Edmond, effaré, stupide, brusquement arraché des limbes du sommeil, arrive, se frottant les yeux, chancelant comme un homme ivre, bâillant d'un pied en carré, et tombe sur une chaise. Baraduc se pose devant lui et commence un long sermon. Selon lui, Edmond n'aime pas assez sa femme, il la trompe, il la rend malheureuse ; atrocité noire ! crime impardonnable ! Notez qu'il n'en est rien. Le gendre, ainsi accusé par un beau-père maniaque, est le meilleur des maris. Les lunes de miel des pigeons ne sont pas plus douces que les journées et les nuits du jeune ménage. « Laissez-moi dormir, beau-père, répond le gendre d'une voix somnambulique, comme on répond au fantôme d'un rêve : vous êtes fou, je ne trompe pas du tout votre fille, et je ne demande rien autre chose que regagner le lit conjugal » ; et comme il le dit il le fait.

Baraduc resté seul n'en veut pas démordre ; il tient à son idée ; Edmond doit être un scélérat, un coureur, un monstre. On n'en fait pas accroire à Baraduc avec ces beaux semblants d'innocence. Le crime existe, il le flaire, il le subodore, il faut en découvrir le corps et les preuves, et le voilà qui regarde, qui cherche, qui furète, qui ouvre les tiroirs, et qui enfin, dans le paletot d'Edmond, jeté sur une chaise, trouve une lettre, – une lettre de femme ! – signée Virginie, circonstance aggravante ! Baraduc, quoique furieux bondit de joie ; comme beau-père, il enrage ; comme homme perspicace, il est charmé. Il lit, relit, épelle, la scrutant dans tous les sens cette fatale missive qui convainc son gendre d'immoralité, de perfidie et de trahison. La lettre, il faut l'avouer, ne fût-on pas Baraduc, se prête aux commentaires les plus étranges, aux suppositions les plus hardies. – Il y est question d'un bracelet de cheveux qu'on doit faire monter avec tout le soin que mérite cette précieuse tresse ; les cheveux sont ceux de la personne à laquelle la lettre est adressée. Le nom manque, il est vrai, car on a jeté l'enveloppe, mais la poche où la missive fut découverte trahit assez le coupable. « O infâme gendre, s'écrie Baraduc, après quelques semaines de mariage se livrer à des correspondances capillaires ! donner à des drôlesses des cheveux qui ne t'appartiennent plus ! Va ! je te tancerai d'importance, et si ma fille n'est pas jalouse, sois tranquille, je serai jaloux pour elle et je te surveillerai ! »

Un M. Bernadoux vient consulter pour quelque affaire Baraduc, ex-notaire, ancien avoué, nous ne savons plus lequel. Pendant que le client raconte son cas tout au long, Baraduc, qui ne l'écoute guère, est pourtant frappé du nom de Virginie,

souvent prononcé dans la phraséologie du bourgeois. – Eh quoi ! Virginie ! s'écrie-t-il. – Oui, Virginie Bernadoux, ma femme. Bernadoux ne comprend pas pourquoi ce nom, porté jadis par la jeune Romaine victime des passions d'Appius Claudius, trouble à ce point un quinquagénaire intitulé Baraduc. – Pressé par Bernadoux, Baraduc divague et commet des indiscretions. – La vertu de Mme Bernadoux est menacée. Il y a un séducteur dans la maison. Bref, il patauge horriblement. Zémire, la jeune femme d'Edmond, sanglote et pleure, car il n'y a pas d'autre homme au logis que son époux. Et moi donc ! dit fièrement Baraduc pour rassurer sa fille à laquelle il ne veut pas faire de peine, tout en se réservant de surveiller et de tancer son gendre. Voilà donc Baraduc obligé, pour soutenir le rôle, de faire le galantin et le passionné ; il pousse des soupirs, il roule les yeux, il se jette aux pieds de cette fatale Virginie, et M. Bernadoux le surprend dans cette position respectueuse, criminelle et compromettante. La situation est trop tendue pour se prolonger. On s'explique, – c'est par là peut-être qu'on eût dû commencer, comme dans toutes les pièces, mais alors il n'y aurait presque plus de pièces ; – on lit la fameuse lettre signée Virginie ; elle était écrite à Zémire, et non pas à Edmond. Les deux jeunes femmes, élevées dans le même pensionnat, sont restées amies et s'écrivent des lettres de la familiarité la plus tendre : l'échange de cheveux n'a rien de répréhensible. Edmond n'est pas un gendre à surveiller, et désormais Baraduc fera bien de ne pas se lever de si bonne heure. Zémire gardera très bien Edmond toute seule.

Vous savez l'air vague, ahuri, incohérent, décousu, distrait, fantasque, que Numa donne à ces personnages bizarres que l'imagination des vaudevillistes fait promener à travers des situations invraisemblables, il n'est pas besoin de vous décrire au long comment il a joué Baraduc, le beau-père monomane ; M. Bernadoux est fort bien représenté par Landrol ; Edmond, le gendre surveillé, par Luguët ; Mlle Virginie Duclay et Lambert s'acquittent très agréablement de leurs rôles. – La pièce a beaucoup amusé ; – aux éclats de rire qui partaient de tous les coins, on se serait cru au Palais-Royal. Le Gymnase, qui rit du bout des lèvres, a ri de bon cœur cette fois.

Le *Moniteur universel*, 28 décembre 1857.

Année 1858

Palais-Royal : *Je croque ma tante !* vaudeville en un acte de MM. Marc-Michel et Labiche. [86](#)

Je croque ma tante ! n'est qu'une expression figurée. Châteaugredin, quoique gourmand, n'en est pas encore à l'anthropophagie. Débarrassé de sa femme, qu'il a envoyée aux bains de mer, Châteaugredin ne sait trop que faire de son loisir ; et pour chasser le temps, il cherche querelle à une de ses locataires « dont le menton fleurit et dont le nez trognonne, » mais qui a une fort jolie fille. A l'apparition de cette charmante personne, Châteaugredin oublie qu'il venait pour annoncer une augmentation de loyer et refuser un changement de papier ; il tombe amoureux comme un étudiant de première année, et il se met à croquer les dix mille francs que lui a laissés tout récemment sa tante. Ce ne sont que cadeaux, promenades, parties fines, petits dîners friands. Le jour de la fête de M. Châteaugredin arrive, et, pour célébrer ce glorieux anniversaire, sa maîtresse l'invite à un festin, dont il payera le menu, cela va sans dire.

Par malheur, Mme Châteaugredin a eu la même idée, et elle accourt inopinément de Dieppe. Son mari lui fait servir le dîner commandé pour Mme Rizpainsel (c'est le nom de la jeune biche), chez qui l'on monte les plats entamés qu'accompagne Châteaugredin sous les prétextes les plus invraisemblables. Il avale une bouchée ici, boit là un verre de vin de Champagne, tâchant de se dédoubler avec cette activité simiesque et fébrile dont Ravel a le secret. La femme n'y comprend rien, ou plutôt comprend tout, et pardonne, comme une honnête et jolie femme qu'elle est. – Il doit rester bien peu de la tante !

Le Moniteur universel, 23 février 1858.

Palais-Royal : *Le Clou aux maris*, vaudeville en un acte de MM. Labiche et Moreau.⁸⁷

Ce n'est pas seulement pour les auteurs qu'il est avantageux d'être mort, les maris défunts acquièrent toutes les qualités. Vivants, ils étaient insupportables ; décédés, ils sont charmants. Leurs veuves ont l'air de croire les éloges lapidaires de l'épithaphe : « Bon père, bon époux, etc. » Mme Montgicourt, comme Calypso, ne pouvant se consoler du départ de M. de Montgicourt pour un monde meilleur, épouse le premier clerc de son mari, afin de parler du défunt avec quelqu'un qui l'ait apprécié et connu. Le pauvre Piquefeu avale tous les jours dans son potage, comme une prise de rhubarbe, une pincée des cendres de M. Montgicourt, dont lui fait porter l'urne. Quel caractère, quelle humeur, quelle amabilité ! c'était la perle des maris, un homme comme on n'en fait plus, l'ange du papier timbré ! Cela finit par ennuyer Piquefeu d'entendre toujours l'éloge de son prédécesseur, et il se met à le démolir de la belle façon. Il prouve que ce n'était qu'un gros trompeur, un libertin fieffé qui cachait son jeu. Imprudent Piquefeu ! tu la consoles trop cette femme sensible ! La voilà qui jette au diable les crêpes, les jais, les fioles lacrymatoires, les airs navrés et mélancoliques, et qui devient d'une tendresse, d'une jalousie, d'une exigence telles, que Piquefeu se hâte de réhabiliter la mémoire de Montgicourt.

Ravel, Poirier et Mlle Aline Duval jouent avec esprit et verve cette pochade, qui contient un germe de comédie.

Le Moniteur universel, 7 avril 1858.

Palais-Royal : *Un Avaro en gants jaunes*, comédie-vaudeville en trois actes, de MM. Anicet Bourgeois et Labiche.⁸⁸

Autrefois chaque âge avait ses défauts, les jeunes gens étaient amoureux, prodigues, extravagants, les vieillards quinquans, défiants, avares, rabâcheurs, mais raisonnables ; les *Gérontes*, appuyés sur leur canne à pomme de porcelaine, secouant d'un air chagrin la poudre de leur perruque à marteaux, se bourrant le nez de larges prises de tabac préalablement massées entre l'index et le pouce, et dont les grains retombaient sur le jabot de dentelle jaunie, sermonnaient avec leur voix chevrotante les Clitandres ou les Erastes, debout devant eux dans une attitude de respect résigné, et leur reprochaient l'énormité de leurs déportements. Coquin de fils ! coquin de neveu ! s'écriaient-ils, selon le degré de parenté, à la révélation d'une fredaine récemment commise, d'une dette usuraire ou d'une frasque compromettante.

Cependant le jeune homme tortillait d'un trait narquois son chapeau à plumes et rêvait au moyen d'extorquer les pistoles nécessaires au rachat de l'Égyptienne ou de la captive dont il était épris, – car dans le théâtre de Louis XIV les jeunes gens aimaient encore des esclaves enlevées à leur famille par des pirates, comme dans le théâtre de Plaute et de Térence, tant les mœurs réelles mettent de siècles à passer de la vie sur la scène !

Tout cela était bien tranché ; caractères opposés, costumes différents, masque rieur, masque morose. Maintenant un revirement complet semble s'être opéré dans les âges de l'homme. La jeunesse est devenue froide, prudente, économe, incapable d'une sottise généreuse ou d'un entraînement passionné ; elle fait le budget de ses vices et ne le dépasse jamais ; ses désordres sont réglés d'avance et s'inscrivent au carnet. Les fils prêchent leur père, et leur diraient presque « coquin de père ! » Il n'y a plus de jeunes fous, mais de vieux fous ! Aussi les anciens proverbes n'ont plus de sens, et il faut les retourner comme des habits usés ; – à père avare enfant prodigue, est aujourd'hui un dicton absurde ; – dites : à père prodigue enfant avare.

M. Octave Potfleury appartient en cela à la génération actuelle, c'est un petit monsieur très rangé, très avare, très cupide, sans aucune illusion, et croyant comme don Juan et Barême que « deux et deux sont quatre et que quatre et quatre sont huit », foi qui n'expose pas à beaucoup de déceptions, surtout lorsqu'on préfère le dernier chiffre au premier, comme plus gros. Octave ne tombe pas dans les ridiculités d'Harpagon, mais il ménage ses habits, respecte ses gants, déjeune dans les crémeries, dîne dans les établissements de bouillon hollandais, et ne monte en omnibus qu'aux occasions suprêmes, encore ne se permet-il que l'impériale. Il garde sa monnaie pour la faire travailler, il reporte à la Bourse et tâche d'agripper quelques actions au pair ; laissez-le se rider, se racornir et s'ankyloser quelques années de plus, et ce sera un Vertillac, un livre en partie double et à deux pieds, un chiffre botté et ganté, à moins pourtant que les folies de l'âge mûr et les passions de la vieillesse ne le dérangent.

Quant au sieur Arthur Potfleury son père, il mène une vie effrénée, la vie qui convient aux quadragénaires et quinquagénaires. Il allume à ses nombreux lustres toutes les bougies des petits soupers ; les garçons de Frères-Provençaux, du café Anglais et de la Maison d'Or le saluent respectueusement, et il les appelle par leur petit nom ; sa calvitie se couronne des roses d'Anacréon, et les bras les plus ronds et les plus blancs du demi-monde font des efforts pour entourer sa taille obèse. Il boit sec et du meilleur : des grands vins à longs bouchons armoriés d'estampilles ou couchés dans des barquettes clissées : Château-Palmer, Laffitte retour de l'Inde, Clos Vougeot, Romanée ; on dit que la veuve Cliquot ne livre son vin qu'aux princes et aux boyards de Saint-Pétersbourg. Croyez qu'il n'en fait pas frapper d'autre, et que, s'il y a en France une goutte authentique et légitime de Xérès Abocado, c'est lui qui le déguste dans un verre mousseline grand comme un dé à coudre. Si vous voulez bien dîner, tâchez d'obtenir d'un des garçons le menu qu'Arthur Potfleury a négligemment griffonné au coin de la table sur un bout de vélin. Le Gourmet en ornerait religieusement ses colonnes succulentes. Ce ne sont que bisques, quenelles de gibier, truites du lac de Genève, salmis de bécasses, cailles en caisse, faisans truffés, pâtés de merles de Corse, buissons d'écrevisses, primeurs de toutes sortes, fraises au mois de janvier, asperges et petits pois quand il neige. A ces festins asseyez toujours quelque femme blanche et rose sous sa poudre de riz et son fard,

emplissant tout le cabinet de sa vaste jupe de soie, car Arthur trouve qu'un joli visage est le meilleur condiment d'un repas ; il digèrerait mal devant un museau maussade, et cela lui plaît de voir trente-deux perles mordiller les fins morceaux.

Le carnaval inventé par Gavarni n'a pas de desservant plus assidu et plus folâtre qu'Arthur . C'est lui qui porte ces déguisements impossibles comme des songes drolatiques : diplomates en bottes d'égoutier, Romains ayant un plumeau pour cimier, *chevaliers* moyen âge portant aux articulations des tuyaux de poêle coudés, sauvages à colliers en griffes d'ours, suspendant à leur ceinture, en guise de scalps, des faux-toupets, des tignasses et des gazons de vieux professeurs. – Dans ses nuits raisonnables, lorsqu'il veut être grave, il se met en polichinelle ou en pierrot, laissant le nez de carton à la jeunesse timide. La tradition de Chicard et de Brididi, c'est lui qui la possède, et il en épouvante les sergents de ville. Si quelqu'un est extrait du bal et va finir sa nuit au violon, comme il convient, soyez certain que c'est Arthur , qui se fera réclamer par son fils, homme posé et d'une respectabilité qu'accepte le commissaire de police. Le dernier vaisseau d'ivoire, l'ultime crocodile empaillé, c'est Arthur qui l'a reçu avec cinq cents francs d'argent de l'unique Gobseck, qui subsiste encore.

Or, une nuit de mardi gras, le père et le fils se rencontrent dans un restaurant. – Que nous dites-vous là ? Octave *L'Avare en gants jaunes* au bal, au restaurant ! c'est invraisemblable. Rassurez-vous, il est entré à l'Opéra avec un billet donné, et ce n'est pas lui qui couchera cinq ou six napoléons sur la carte à payer. Un ami l'a invité et lui épargnera le quart d'heure de Rabelais .

L'entretien du père et du fils amuse par une transposition bizarre. Imaginez le contraire de la comédie antique : Clitandre gourmandant Orgon, qu'il trouve trop léger. « Pleutre, grippe-sou, fesse-Mathieu, ladre, ours mal léché ! dit le père. – Papa, vous êtes majeur, répond le fils, et vous êtes maître de faire des folies. Je ne puis pas vous envoyer aux Indes en qualité de mousse pour vous rendre sage. Tudieu ! quelle verdeur ! mais vous mûrirez sur la paille comme les nèfles ; ne comptez ni sur mon héritage ni sur ma bourse ; je sais tous les bons tours que jouent les *Gérontes* aux jeunes gens pour leur soutirer des écus.

– Il faut bien que vieillesse se passe, réplique le père prodigue, et ainsi va le vaudeville qui, cette fois, risque d'être de la comédie, mais de la comédie vraie et vivante, et non de la comédie à masques, comme on en fait depuis trop longtemps.

« Ayez la bonté, mon père, dit le jeune homme cravaté de blanc et boutonné jusqu'au col dans son frac de croque-mort, de ne pas trop vous griser ce soir et m'accompagner dans le monde. Je veux me marier ; non que je sois très sensible au plaisir de transmettre à d'autres le gracieux nom de Potfleury que je tiens de vous, mais j'avoue qu'épouser une belle dot me serait agréable. Je sais bien qu'avec la dot il me faudra prendre la femme, c'est un inconvénient, mais je saurai restreindre ses dépenses et ne lui ferai que la pension strictement nécessaire. Je suis sûr de moi. La lune de miel ne me fera pas commettre de prodigalités, et je connais déjà un très beau placement pour la dot, une affaire superbe ! »

C'est ainsi que s'exprime cet aimable jeune homme peu romanesque et vraiment à la hauteur de son siècle. La positive Mme Huguet, de la Jeunesse, eût été charmée de l'avoir pour fils, et n'eût pas eu besoin de lui faire la grande scène du quatrième acte. Tout en parlant avec cette profonde sagesse, il entraîne son père de salon en

salon en quête d'une dot.

« Demandez la main de Mlle Greffé, dit le vieil Octave au jeune Arthur , qui ne voyait que les yeux de la demoiselle, on lui donne deux cents mille francs, sans compter les espérances. »

Le père s'incline et fait la démarche. – Avant que rien soit conclu, Octave apprend que Mlle Fructueux, un beau nom et qui promet, a cent mille écus de dot. – Qui parlait donc de Mlle Greffé, s'écrie Octave, elle n'est pas jolie, elle a une taille orthopédique, je ne l'aime plus du tout. Mais que Mlle Fructueux est belle ! Je l'adore, celle-là : je voyais, dès mes plus jeunes ans, aux matinées d'avril, passer sa dot dans mes rêves. A son aspect, j'ai reconnu la somme qui était faite pour moi, avec laquelle mon coeur s'entendrait et que je chérirais jusqu'à mon dernier soupir. Allons, papa, demandez Mlle Fructueux. Le père obéit, et les parents sont charmés de la recherche. Un jeune homme si froid, si sec, si avare ! au collège, il prêtait, dit-on, à la petite semaine, et les jours de sortie, portait ses gains à la caisse d'épargne ; devenu grand, il nettoie ses gants avec de la gomme élastique, vernit ses bottes lui-même, et ne dépense pas un centime hors de propos : il triplera la dot de notre fille !

Dans un coin du salon, en bel habit bien porté, comme on disait autrefois, est assise Mlle de Boisrosé à côté de sa mère presque aussi jeune qu'elle et au moins aussi jolie. Quelqu'un chuchote à l'oreille d'Octave Potfleury. – Voyez-vous cette charmante personne ? – Oui. – Elle a cinq cent mille francs en mariage ! – Cinq cent mille francs ! Un demi-million ! chiffre éblouissant, total vertigineux ! O trésor ! ô Californie ! Et moi qui allais m'amouracher de Mlle Fructueux, cette petite niaise, cette pintade, cette pauvre ! Où n'entraînent pas les égarements de la passion ? Mlle Boisrosé, voilà mon idéal. Va, pauvre cher demi-million, tu ne languiras pas, j'aurais bientôt fait de toi un million entier. Cinq cent mille francs ! je me sens le feu au visage – je prendrai un bain de pieds demain – et mon coeur fait tic-tac comme une montre de Genève. Papa, mon choix est fait, je n'hésite plus, demandez les cinq cent mille livres.

Cette peinture naïve et vraie de l'amour moderne a beaucoup amusé le public. Nous voilà loin de la Nouvelle Héloïse et même des romans de Mme Sand.

Arthur , qui s'amuse de la cuistrerie de son fils, demande encore Mlle de Boisrosé, espérant qu'on lui répondra un « non » bien dédaigneux ; c'est ce qui a lieu. Mlle de Boisrosé n'est nullement flattée de cette progression arithmétique d'amour ; Mlle Greffé, Mlle Fructueux font de leur côté grise mine à maître Octave, qui finit par n'épouser personne. En revanche, on trouve Arthur charmant ; il est vif, gai, plein de générosité et de galanterie ; il a, en un mot, tout ce qui plaît aux femmes, et il obtient non pas la main de la fille, mais la main de la mère. N'est-il pas juste qu'un riche mariage vienne réparer les folies de cette joyeuse vieillesse ? Mme de Boisrosé sera heureuse avec Arthur Potfleury qui se propose de donner à son fils une foule de petits frères et de petites soeurs.

Delannoy est très gai, très amusant et très spirituel dans son rôle de père prodigue. Ravel a fait de *L'Avare en gants jaunes* un petit personnage étriqué, anguleux, tatillon et pointu, très-fidèlement décalqué sur ce type plus commun qu'on ne pense, et que les auteurs ont chargé, juste à point, pour le relief de la perspective de théâtre.

Année 1859

Variétés : *L'Ecole des Arthur*, vaudeville en deux actes, de MM. Anicet Bourgeois et Labiche.⁸⁹

Nous avons eu bien des écoles sans compter *l'Ecole des Maris*, *l'Ecole des Femmes*, *l'Ecole des Vieillards*. Voici *L'Ecole des Arthur*⁹⁰. Ce ne sera pas la faute des auteurs dramatiques ni des vaudevillistes si nous ne devenons pas sages : les leçons ne nous manquent pas.

Au lieu d'épouser une dot charmante nommée Mlle Beauminet, Arthur Chatillon s'est uni à Mlle Mimi, jeune biche plus que légère et dont les moeurs ont beaucoup de rapport avec ceux de la feuë duchesse de Framboisy. Chaque soir elle déserte le toit conjugal pour aller sur le théâtre des fleurs au pré Catelan, exécuter des pas excessivement andaloux⁹¹ ; et chaque jour, grâce à une soubrette plus que futée qui affecte d'être une naïve villageoise des Vosges, elle reçoit des poulets, des cadeaux et des galants. Heureusement M. et Mme Chatillon ne sont mariés qu'en Angleterre ; ces mariages insulaires se dissolvent en passant la Manche et ne tiennent pas sur le continent. Arthur revient à Mlle Beauminet, et Mimi continue en toute liberté ses exercices ultrachorégraphiques.

L'autre Arthur, Arthur Pigeonneau, s'il vous plaît, a des visées plus hautes ; il est le sigisbée⁹², le patito⁹³ d'une femme du monde, Mme de Bourgifié ; il porte le châle, il porte l'éventail, il porte la lorgnette, il porte l'ombrelle et porte le chien de la Havane ; que ne porte-t-il pas ! Il va chercher l'Entracte, le bouquet de violettes de Parme, le sac de marrons glacés ou de quartiers d'oranges-mandarines. Il retient et paye les loges pour les premières représentations ; il fait avancer le coupé et monte sur le siège. Mme de Bourgifié a un mari ; – on n'est pas honnête femme sans cela, et le mari ne se gêne pas avec Arthur Pigeonneau : il lui gagne son argent au jeu, il lui prend ses cravates, ses cols, ses épingles, ses boutons de chemise et proh pudor ! jusqu'à ses pantalons. Ce n'est pas tout, il faut accompagner madame partout où elle promène ses caprices de jolie femme ennuyée, à Baden, à Ems, à Biarritz, à Londres, en Italie, en Amérique. S'il lui prenait fantaisie d'aller à Tombouctou, Arthur serait forcé de suivre. Pauvre Arthur ! – décidément Mimi vaut mieux encore que Mme de Bourgifié. – C'est la morale de la chose.

Le Moniteur universel, 10 mai 1859.

Gymnase : *Le Baron de Fourchevif*, comédie en un acte de MM. Labiche et Jolly.⁹⁴

Au Gymnase, pas d'autre nouveauté que *Le Baron de Fourchevif*, une comédie en un acte, un peu en dehors des habitudes de l'endroit, mais qui n'en a pas moins été bien accueillie. *Le Baron de Fourchevif* descend en ligne collatérale de M. Jourdain, le bourgeois gentilhomme dont la postérité n'est pas près de s'éteindre. Il s'appelle en son nom M. Potard, et il s'est enrichi en donnant à ses amis pour de l'argent de la porcelaine opaque ou diaphane, blanche ou à fleurs bleues, en détail ou en gros,

à la volonté des personnes.

Le gain produit par ces différentes vaisselles a permis à M. Potard d'acquérir le domaine de Fourchevif, dont le joli château, féodalement flanqué de quatre tourelles en poivrière, l'a séduit ; il s'y est installé avec sa femme et sa fille, et il sourit doucement dans sa barbe lorsque les paysans d'alentour l'appellent M. *Le Baron de Fourchevif*. – Il espère peu à peu entrer dans la peau de Fourchevif comme il est déjà entré dans leur château. Il adopte pour aïeux les portraits de famille encore accrochés au mur de la galerie : guerriers à la cuirasse en ventre de polichinelle, douairières en vertugadins, souriant sous la crasse, dans leur cadre doré, avec le blason et la date. Potard finit même par trouver qu'il leur ressemble. Son linge, son argenterie, ses voitures sont marqués aux armes des Fourchevif ; enfin il est Fourchevif des pieds à la tête. Cette félicité est troublée. Cela était trop beau pour durer. – Un peintre, nommé Etienne Lambert, suivi de son rapin Roquerolles, un être simiesque et facétieux comme Holopherne ou Mistigris, est venu croquer une étude dans les environs du château, et la connaissance avec les Potard a été bientôt faite. Vexer les philistins ou les bourgeois, comme ils disent, est le plus délicieux passe-temps que puissent se donner les artistes. Tienne Lambert, qui a tout de suite pénétré le ridicule de ses hôtes et découvert le Potard sous le Fourchevif, imagine de se poser comme le dernier représentant de cette noble famille, qui a changé de nom pour ne pas compromettre sa baronnie dans une situation précaire. Ce nom précieux, il veut bien le laisser à Potard, mais à condition que l'ex-marchand de porcelaines le soutiendra dignement. – Noblesse oblige. – Quand on a eu des aïeux tués à la croisade, il faut être magnifique, altier et sur la hanche, jeter l'argent par les fenêtres, laisser les profits aux vilains, et mettre flamberge au vent à la moindre parole malsonnante.– La lessive de l'honneur se coule avec du sang, et les Fourchevif, de temps immémorial, ne se laissent pas marcher sur les pieds ; vous pouvez compter d'avance toutes les dents de la scie. Potard prend un intendant, Potard se bat en duel, tout en maudissant ses fantaisies nobiliaires. Il voudrait bien dépouiller le Fourchevif et le rendre à son persécuteur. Quand la mystification a duré assez longtemps, tout rendre dans l'ordre, Etienne Lambert épouse Mlle Potard, car on n'a trouvé encore que cette manière de finir un vaudeville ou une comédie.

Geoffroy est très-amusant dans son rôle de Jourdain du 19^e siècle. Il fait la roue, et se rengorge comme un dindon, et il n'a pas à côté de lui pour modérer sa bêtise une femme de sens comme Mme Jourdain. Lesueur faut une caricature très-bouffonne et très-vraie du personnage hétéroclite de Roquerolles. Qui n'a rencontré un rapin à l'ouverture du Salon, ou copiant au vieux Musée ? Peu d'acteurs possèdent au même degré que Lesueur le don de s'incarner dans des individualités diverses, et de changer complètement, selon les rôles, d'air, de voix ou de physique.

Le *Moniteur universel*, 20 juin 1859.

Vaudeville : *Les Petites Mains*, comédie-vaudeville, de MM. Labiche et Edouard Martin.⁹⁵

Au Vaudeville, *Les Petites Mains*, comédie en trois actes, de MM. Labiche et Edouard Martin, ont provoqué une hilarité franche. Il faudrait être le colonel d'Arpentigny ou Desbarolles pour juger cette pièce *ex professo*. – Selon ces messieurs, *Les Petites*

Mains sont faites pour dépenser, les grosses mains pour travailler. Si tout le monde fabriquait, qui donc consommerait ? – M. Courtin, un négociant, a marié avec cinq cent mille francs de dot une de ses filles à M. Vatinelle, un aimable gentilhomme qui, se trouvant assez riche des vingt-cinq mille livres de rentes, produit de la fortune apportée par sa femme, mange tranquillement son revenu, et pense que c'est là une occupation suffisante. Ajoutons qu'il rend Mme Vatinelle très-heureuse : que peut-on demander de plus à un mari ? Ce n'est pas l'opinion de M. Courtin, homme actif, infatigable, qui se lève à quatre heures du matin, écrit cent lettres, emmanche ou conclut vingt affaires, envoie en course des escadrons volants de messagers à tous les coins de la ville. Aussi, quand il vient visiter le jeune ménage, est-il fort choqué de l'indolente vie qu'on y mène. On se lève tard, on déjeune à midi, on ne fait rien, et, selon M. Courtin, il faut faire quelque chose, n'importe quoi, et il tance vertement son gendre de sa paresse. Aussi veut-il donner en mariage sa seconde fille à un certain Chevarot, un tourbillon d'activité, qui va, vient, jette un mot en passant, et se sauve pour quelque affaire.

Ce Chevarot, à qui son nom ne plaît pas et qui trouve celui de Vatinelle plus coulant, plus sonore, plus aristocratique, le lui a emprunté sans le lui dire, et s'est, ainsi baptisé, fait aimer d'une demoiselle Coralie, figurante à un théâtre quelconque, moyennant un mobilier en bois de rose dont la facture doit s'acquitter chez Vatinelle, qu'il se propose de prévenir en lui donnant la somme nécessaire. Une série de mésaventures empêche Chevarot d'arriver à temps et le mémoire tombe entre les grosses mains de M. Courtin, qui paye sans comprendre. Mme Vatinelle a compris tout de suite : son mari ne l'aime plus ; il la trahit ; c'est un monstre ; il entretient des danseuses. Elle veut se séparer de corps, elle se sépare de biens d'après les conseils de M. Courtin. Le contrat est formel ; elle reprend sa dot et offre une pension alimentaire à M. Vatinelle, qui la refuse et se cherche une occupation : il prend de préférence les emplois les plus grotesques, les plus impossibles ; il se fait courtier d'annonces, d'entreprises chimériques, et il poursuit tout le monde de ses prospectus abracadabrants. Il a pris aussi un costume analogue à sa situation : manches de percaline noire jusqu'au coude, casquette à visière en abat-jour, plume derrière l'oreille, souliers à clous, et il va, il tourbillonne, haletant, affairé, se cognant à tous les meubles comme un hanneton qui cherche une fenêtre. De temps à autre on entrevoit Chevarot passant à l'horizon, chargé de portefeuilles et de paperasses.

M. Courtin jubile. Mais sa seconde fille ne veut pas du tout épouser Chevarot ; elle aime un joli monsieur à petites mains qui fait courir, un fashionable, un dandy, en un mot. Cependant, Vatinelle a découvert qu'on s'était servi de son nom auprès de Coralie, et comme Chevarot a eu l'imprudence de donner son portrait photographié à la danseuse, le vrai Vatinelle n'a pas de peine à prouver qu'il n'a jamais fait présent d'un mobilier en bois de rose, et il secoue le drôle d'importance. – Il rentre dans les bonnes grâces de sa femme et dans tous ses droits. – Le dandy, pour gagner la faveur de M. Courtin, perd une trentaine de mille francs dans une spéculation sur les cotons ou les cuirs verts, et, après cette preuve d'activité, il épouse la seconde soeur, également ornée d'une dot de cinquante mille francs. Espérons que désormais M. Courtin laissera ses gendres aux petites mains tranquilles, et brassera tout seul ses affaires avec ses grosses mains à paumes épaisses, à pouce rigide, à articulations noueuses, à phalanges spatulées.

Le Moniteur universel, 5 décembre 1859.

Palais-Royal : *Autour d'une marmite*, vaudeville en un acte, de MM. Labiche et Delacour.⁹⁶

Les semaines grasses et les semaines maigres alternent au théâtre avec une régularité de climature qui devrait bien engager les feuilletonistes à réserver pendant l'abondance quelques provisions pour la stérilité. – Mais, bah ! nul n'y songe ; on puise au grenier à boisseaux, et l'on n'a pas de quoi pétrir la moindre galette quand la famine est venue. Il se jouera bien quelque chose, se dit-on, – un chef-d'oeuvre, peut-être ; – un chef-d'oeuvre ! cet espoir si souvent déçu qui soutient le critique dans sa tâche ingrate. Oh ! quelles nombreuses et hautes colonnes nous allons aligner ! quels flamboyants feux d'artifice nous allons tirer ! comme nous allons le saluer de notre plus beau style, ce nouveau venu de génie à qui nous devons une des jouissances les plus pures et les plus délicates de l'esprit humain, la surprise dans l'admiration ! La Trinité se passe, comme dit la chanson de Malbrough, et le chef-d'oeuvre ne vient pas ; l'on est tout heureux alors de glaner les petits vaudevilles spirituels ou burlesques que l'on avait dédaignés quand on sciait à pleine faucille dans le champ dramatique pour en composer, à défaut de gerbe d'or, un petit bouquet d'épis entremêlé de bluets et de coquelicots.⁹⁷

Donc, rendons compte d'un joli vaudeville du Palais-Royal, que l'analyse d'*un Père prodigue* avait éliminé de notre feuilleton de lundi dernier. Cela s'appelle *Autour d'une marmite*, – le Palais-Royal affectionne les titres singuliers, – et ne rappelle en rien le *Voyage autour de ma chambre*, de Xavier de Maistre. En l'absence de sa femme, un bourgeois remarque chez sa cuisinière des grâces qu'il n'avait pas soupçonnées jusqu'alors. Sans ressembler à cette agaçante Photis, si bien peinte par Lucius de Patras dans son *Âne d'or*, Mlle Prudence a bonne mine devant ses fourneaux dont la flamme avive encore les fraîches couleurs de ses joues. Elle remue ses casseroles avec désinvolture, et elle jette comme du sel attique son sel de cuisine dans cette marmite autour de laquelle rôde son maître énamouré. *Ne sit ancillae amor pudori*⁹⁸, se dit-il, d'après Horace. A chaque instant il vient demander quelque chose à Prudence : de l'eau chaude pour sa barbe ; et l'eau bout depuis longtemps à gros bouillons, bonne à faire cuire les oeufs à la coque, qu'il est encore là prétendant qu'elle est tiède à peine ; une autre fois, c'est quelque ustensile juché sur une planche et dont il a besoin. Prudence grimpe sur une chaise, et le maître admire comme la jambe de la jeune fille est bien tournée, quoique un peu forte, sous ce bas bleu qui la moule, bas bleu qui n'a rien de littéraire, car Prudence probablement ne sait pas écrire, et tout au plus épèle-t-elle dans la Cuisinière bourgeoise. Qu'importe ! le maître en raffole, et volontiers, comme l'étudiant dans le Faust de Goethe, il dirait : « La main qui tient un balai le samedi est celle qui le dimanche, caresse le mieux. » Heureusement, car on ne sait jusqu'où irait cette passion ancillaire, on annonce le retour de la dame du logis. La vapeur d'eau grasse à travers laquelle le maître désœuvré apercevait sa cuisinière se dissipe ; le voile de torchon se déchire ; la plate réalité reparaît ; la nymphe se transforme en Maritorne ou plutôt redevient Maritorne comme devant ; et pour prévenir le retour de pareilles fantaisies, le maître exige qu'elle épouse le groom de la maison. Désormais il ne froissera que de la dentelle et de la soie et ne prendra que des mains massées de pâte d'amande ; il ne respirera que les parfums du vétiver ou du patchouli ; son odyssée autour de la marmite est accomplie : Ulysse a revu Pénélope.

Le *Moniteur universel*, 12 décembre 1859.

Année 1860

Palais-Royal : *J'invite le colonel*, vaudeville en un acte de MM. Marc-Michel et Labiche.⁹⁹

Le Palais-Royal est tout triste de la mort de Grassot. Le fantasque comique est allé rejoindre dans le royaume des ombres Alcide Tousez, Sainville, Achard. Rien de plus sinistre, à notre gré, que l'oraison funèbre d'un bouffon. Aussi n'essayerons-nous pas celle du burlesque fantoche qui si souvent nous fit rire. Les éloges que nous donnerions à cette verve folle traduite par des gestes de macaque et des gloussements bizarres seraient trop discordants avec la gravité de la dernière heure. Cependant nous n'avons pas voulu laisser partir sans un mot d'adieu cette figure originale et falote dont la pétulance fébrile valait presque l'ahurissement surnois d'Odry.

J'invite le colonel, de MM. Labiche et Marc-Michel, est une de ces joyeuses folies à titre mystérieusement alléchant dont le Palais-Royal a l'habitude.

Que de malheurs le bal de l'Opéra ne cause-t-il pas ! Demandez à M. Carbonnel, le plus vertueux propriétaire et le meilleur mari qui soit au monde.

Carbonnel a reçu un billet de bal pour l'Opéra. – Il ne veut pas qu'il se perde, et il se rend vêtu de noir, cravaté de blanc, dans ce pandémonium de l'intrigue et du galop, seulement dans l'intention de jouir du coup d'oeil. Il a compté sans un petit domino frétilant qui lui murmure à travers sa barbe de satin toutes sortes de révélations plus ou moins piquantes et finit par lui donner rendez-vous chez Brebant, dans un cabinet particulier, à l'heure des huîtres et du vin de Sauterne.

Vous pensez bien que Carbonnel ne manque pas au rendez-vous ; la curiosité, l'amour, le poussent malgré ses scrupules d'homme marié et de propriétaire. – Au lieu de la marquise, de la femme du monde rêvée, Carbonnel se trouve en face de la couturière de sa femme ! Quelle chute ! mais il se résigne assez vite, car, après tout, la fillette est jolie, et l'on est déjà à la deuxième bouteille de vin de Champagne lorsque, par la porte entrebâillée, passe la tête effarée et stupide d'Isidore, le domestique de M. Carbonnel, qui cherche dans tous les cabinets le chef de cuisine, son ami. Le masque de Méduse entouré de serpents ne produirait pas un plus grand effet de terreur !

Instruite par Isidore de la trahison de son époux, Mme Carbonnel retire à ce volage dissipateur les clefs de la caisse où il puiserait pour subvenir à des orgies avec des créatures, et ne lui donne plus pour ses menus plaisirs que vingt francs hebdomadaires, dont encore il doit rendre un compte détaillé.

Le mari essaie bien de ressaisir les sacro-saintes clefs, mais Elisa l'arrête avec ces trois mots magiques, aussi puissants que le célèbre *Il bondo kani* du calife de Bagdad : *J'invite le colonel* ! Cette formule annihile le pauvre bonhomme, qui, dans son épouvante, croit déjà sentir à son front pointer les cornes du minotaure.

M. le colonel Bernard, du 102^e de ligne, venait assidûment aux jeudis de Mme Carbonnel. – On ne l'a pas vu, il est vrai, depuis trois mois, – mais son absence vient uniquement de la vertu d'Elisa, à qui il avait déclaré son amour, et qui l'a prié

de cesser ses visites. Cependant le colonel ne s'est pas découragé : il envoie chaque semaine un bouquet et une lettre à Mme Carbonnel. Elle met le bouquet dans l'eau et la lettre dans le feu, mais c'est vraiment trop de délicatesse ! – Les lettres et les bouquets, c'est Elisa qui se les expédie comme vous l'avez déjà deviné.

Carbonnel qui n'a plus que sept francs cinquante centimes sur sa semaine pour payer à ses amis un déjeuner parié chez Véfour, apprend fort à propos que le 102e de ligne fait partie de l'expédition contre la Chine et va s'embarquer. Elisa pourra désormais dire autant qu'elle voudra – j'invite le colonel, – et il saute sur les clefs de la bienheureuse caisse ; mais que devient-il lorsque le colonel lui-même apparaît ! M. Bernard a donné sa démission et veut se fixer à Paris : il désire même louer le deuxième étage qui se trouve inhabité dans la maison de Carbonnel. Celui-ci en demande un prix exagéré qui ne rebute pas M. Bernard ; alors il essaye de dégoûter ce locataire obstiné par toutes sortes de misères : il allume un feu de bois vert dans son cabinet dont la cheminée enfume horriblement l'étage supérieur. Bernard, qui le visitait, en descend presque asphyxié, et trouvant seule mme Carbonnel, il lui explique la cause de son retour : sur le point de se marier, il vient tout simplement lui demander conseil dans le choix difficile d'une corbeille de mariage et il la consulte sur des bracelets qu'il a déjà achetés pour sa future. Mme Carbonnel les agrafe à ses bras pour mieux juger de l'effet.

Quand le mari entre, un soufflet à la main, il n'est déjà pas peu indigné de la surprendre en tête-à-tête, impudiquement parée des présents du colonel. Elisa, qui se garde bien de dissiper l'erreur de son jaloux, rend les bracelets, à la condition de reprendre les clefs, et le malheureux Carbonnel reste avec ses sept francs cinquante centimes. Mais, apprenant que Bernard se marie, il revendique la direction de la caisse, et Mme Carbonnel, qui s'est un peu compromise par ses manèges, est obligée d'accepter cet ultimatum.

Ravel a emporté la pièce avec sa vivacité méridionale.

Le Moniteur universel, 23 janvier 1860.

Palais-Royal : *La Sensitive*, vaudeville en trois actes, de MM. Siraudin et Delacour¹⁰⁰.

Au Palais-Royal, *La Sensitive*, vaudeville en trois actes de MM. Siraudin et Delacour (déjà nommés comme on dit aux distributions de prix) a obtenu un de ces succès qui tournent en vogue inépuisable ; *La Sensitive* deviendra classique dans le répertoire du Palais-Royal. Aussi est-ce un chef d'oeuvre d'esprit et de difficulté vaincue. Le sujet est un des plus scabreux, mais *honne soit qui mal y pense !* MM. Siraudin et Delacour ont trouvé le moyen de faire tout comprendre et de ne rien dire ; – acceptez la situation telle qu'on vous la présente, et rien ne vous choquera.

M. Bougnol est un bon garçon, timide, facile à déconcerter, tressaillant au moindre bruit, – une sensitive enfin. Pour déployer ses moyens, car il n'est pas plus bête qu'un autre, il lui faut la sécurité, la solitude, le silence, sans quoi il rougit, il pâlit, il bégaye et perd le fil de son discours ; Bougnol a demandé en mariage Mlle Laure, une jolie fille qu'on lui a accordée, et, depuis quinze jours, il répète une phrase qu'il a préparée pour le moment où il se trouvera en tête-à-tête avec sa jeune épouse ; moment plein de charme et d'angoisse ! Cette phrase, il la prononce sans

broncher ; toutes les syllabes sortent pleines et sonores ; l'accent est convenable, le geste pathétique : « Laure ! ma chère Laure ! enfin nous voilà seuls ! » Cela ne semble pas bien difficile à dire ; mais peut-être ceux qui parlent le plus couramment se trouveraient-ils un peu interloqués s'ils avaient à le débiter devant une jeune fille franchissant pour la première fois le seuil de la chambre nuptiale dans son blanc vêtement de mariée et inondée des larmes d'une mère comme mme Thierret, après un repas de noce égayé par la joie bruyante d'un cousin spahi qui a amené un ami cuirassier, suivi lui-même de trois hussards, tous plus Alsaciens les uns que les autres. – Jugez dans quel état doivent être les nerfs de Bougnol, cette frêle sensitive !

Ce n'est pas tout : Bougnol a reçu une lettre d'un rival inconnu qui, sous le nom de Pétrarque, le menace de lui disputer sa Laure *quibuscumque viis*, par mer, par terre et par trahison !¹⁰¹ En voilà bien assez pour démoraliser un garçon timide sujet au zéyagement. Comme le pauvre Arabe de Nourmahal la Rousse, il aimerait mieux entrer dans une caverne de lions, de tigres et de panthères noires que dans cette chambre où l'attend une pudique jeune fille en frais négligé nuptial. – Faisant effort de courage, il va s'asseoir près de sa femme sur une causeuse ; il la regarde tendrement, il lui prend les mains, et, malgré sa gorge qui se serre, ses lèvres qui se contractent, sa langue qui s'embarrasse, il commence assez bravement pour un poltron la fameuse phrase si longtemps travaillée dans le silence du cabinet : « Laure, ma chère Laure... » Tout à coup grognent des gongs et tintent des chapeaux chinois ! Une pendule à sonnerie bizarre, cadeau et surprise du beau-père, chante l'heure avec un carillon affreux. Epouvanté, abasourdi, Bougnol fait un saut de carpe sur la causeuse et s'arrête court ; impossible de dire un mot de plus. Laure, qui voudrait bien entendre la fin de la phrase, a pour lui mille petits soins délicats ; elle lui offre un verre d'eau sucrée et le rassure de son mieux.

Remis de cette alerte, Bougnol, aussi opiniâtre que timide, essaye encore une fois de prononcer son compliment ; il en est à : « Laure, ma chère Laure, enfin nous..., » lorsque d'horribles détonations éclatent, des lueurs éblouissantes flamboient à travers les vitres : pétards, marrons, serpenteaux, chandelles romaines, bombes d'or et d'argent, font rage. On se croirait dans le cratère d'un volcan en éruption ! C'est un feu d'artifice que l'ingénieux beau-père a eu l'idée de tirer en l'honneur de son gendre. Pour le coup, c'en est trop. Bougnol, hagard, effaré, pantelant, convulsif, ruisselant de sueurs froides, à demi fou, essaye en vain de balbutier les derniers mots de son madrigal, et retombe anéanti sur un fauteuil. Faire la conversation avec un mari qui a l'élocution si laborieuse est un divertissement médiocre ; aussi, malgré sa douceur et sa patience, Laure se retire à l'autre bout de la chambre, et reprend la lecture du roman qu'elle avait interrompue pour écouter la phrase de Bougnol.

Quand il est notoire que Bougnol est totalement privé d'éloquence dans le tête-à-tête, les amoureux évincés de Laure reprennent courage, jugeant la situation bonne. Le spahi, le cuirassier et les trois hussards continuent indéfiniment le lendemain de noce, et rendent la vie intolérable à ce pauvre Bougnol. Il a en outre pour cauchemar un domestique ironique et narquois, à qui l'on a promis une montre d'or si son maître avait un garçon, d'argent s'il avait une fille, et qui à chaque instant lui murmure à l'oreille : « Monsieur, est-ce en or, est-ce en argent ? » Pour se donner du cœur et ne pas faiblir au moment du duel qu'il s'est mis sur les bras en provoquant un de ses persécuteurs, *La Sensitive* avale un demi-flacon

de rhum¹⁰². La généreuse liqueur de la *Jamaïque* fait un homme nouveau de Bougnol : il a le regard assuré, la contenance ferme, et avant d'aller se battre il achève victorieusement sa phrase : « Laure, ma chère Laure, enfin nous voilà seuls ! » Bref, Bougnol triomphe sur toute la ligne et perd son surnom de *Sensitive*.

C'est Hyacinthe qui représente Bougnol, avec des tressaillements de grenouille galvanisée, des étranglements de chat pris entre deux portes, des fureurs et des affaissements on ne peut plus comique. A travers cette burlesque histoire de maléficié circule un valet important, prétentieux, lettré et narquois, joué par Arnal avec la plus désopilante originalité. Amant , Gil Perez, Luguët , Brasseur, Mme Thierret, ont fait assaut de bouffonnerie ; Mlle Deschamps¹⁰³, une délicieuse blonde, a écouté avec la plus décente ingénuité la phraséologie pénible de Bougnol. Elle est la grâce de toutes ces caricatures.

Le *Moniteur universel*, 20 mars 1860.

Gymnase : *Les Deux Timides*, vaudeville en un acte, de MM. Marc-Michel et Labiche.¹⁰⁴

Le Gymnase a donné coup sur coup plusieurs représentations : *Une Voix du ciel*, de MM. Fournier et Meyer ; *Les Deux Timides*, de MM. Marc-Michel et Labiche ; *le Paratonnerre*, de MM. Gabriel et Dupeuty.

[Analyse d'*Une Voix du ciel*.]

Les Deux Timides sont plus amusants. On y reconnaît la verve bouffonne de deux gais auteurs de tant de bonnes farces. – Le premier timide est un *caduc* orné d'une fille très-gentille, très espiègle et très mutine ; le second timide est un avocat amoureux de la jeune fille. – Un quidam doué d'aplomb a demandé la main de la jeune personne au père qui n'a pas osé la lui refuser, quoiqu'il n'eût aucune envie de la lui accorder. L'avocat intimidé se retirerait s'il ne découvrait que le quidam est un veuf condamné jadis en police correctionnelle pour avoir battu sa femme. Alors *Les Deux Timides* mettent toute fausse honte de côté et le mariage se fait.

Le *Moniteur universel*, 26 mars 1860.

Gymnase : *Le Voyage de M. Perrichon*, comédie en quatre actes de MM. Labiche et E. Martin.¹⁰⁵

On se plaint souvent qu'il n'y ait plus de comédie. C'est qu'on la cherche où elle n'est pas et qu'on s'obstine à ne pas voir où elle est. – Beaucoup de vaudevilles sont d'excellentes comédies auxquelles il ne manque qu'un peu de style pour être des chefs-d'oeuvre, et encore préférons-nous le langage familier, semblable à celui que nous parlons, à la phraséologie prétentive des pièces *bien écrites*, comme on les appelle. Il s'est dépensé au Palais-Royal plus d'invention et de force comique dans des farces rapidement esquissées que dans bien de grandes machines élaborées longuement et d'un ennui mortel, malgré tous leurs mérites. Duvertet Lauzanne, Labiche, Marc-Michel , Siraudin, E. Martin, sont plus près de Molière qu'on ne pense.

Le Voyage de Monsieur Perrichon repose sur une donnée neuve, originale, et de la plus fine observation. Avec un art qui n'en est pas moins réel pour n'être pas

apparent, MM. Labiche et Edouard Martin ont poussé jusqu'au bout les déductions de leur sujet et produit une pièce charmante. M. Perrichon est un honnête bourgeois de la grande tribu des Prudhommes¹⁰⁶. Il a amassé dans la carrosserie une fortune qui lui permet de réaliser ses rêves et de faire enfin tourner à son profit les roues qu'il a confectionnées pour les autres. M. Perrichon veut voyager, admirer la belle nature, visiter les sites décrits par les guides Joanne et Richard, s'enthousiasmer devant les spectacles pittoresques qu'il ne connaît que par les photographies, et le voilà à la gare du chemin de fer de Lyon avec sa femme et sa fille, encombré de paquets et d'ustensiles comme s'il partait pour un voyage de circumnavigation : c'est en Suisse que se rend M. Perrichon. – O les lacs, les montagnes, les glaciers, les avalanches, les cascades ! – s'écrie-t-il dans son enthousiasme lyrique. Soyez sûr qu'il rapportera des chalets sous verre, des cornes d'isard, des couteaux à papier et des porte-allumettes en bois sculpté, sans compter les cailloux, et autres minéralogies. – Nous avons dit que M. Perrichon possédait une fille, jolie personne de dix-huit ans, courtisée par deux jeunes gens, Armand et Daniel, rivaux pleins de courtoisie, qui sont convenus que le moins favorisé des deux se retirerait discrètement après avoir épuisé tous ses moyens de réussir. Les prétendants s'arrangent pour suivre la famille Perrichon, et au second acte nous les retrouvons en Suisse, installés dans la même auberge, au pied du Mont Blanc.

Perrichon fait ses préparatifs pour l'excursion obligatoire aux Glaciers. Sa bêtise bouillonne, déborde et se répand en phrases d'almanach ; à chaque pierre il s'extasie et lance des interjections pompeuses et disproportionnées ; médiocre cavalier, il oublie qu'il a ergoté d'éperons ses chaussures, et sa monture, chatouillée hors de propos, l'envoie rouler sur le bord d'un précipice, au fond duquel il tomberait selon les lois de la gravitation, si Armand, qui accompagne la caravane, ne se penchait vers le gouffre et ne tendait à l'ex-carrossier une main secourable. Quinze cents pieds presque à pic, et au fond un torrent savonneux d'écume ! on n'eût pas retrouvé un bouton de guêtre du Perrichon, et c'en était fait du voyage en Suisse.

Mme Perrichon et Henriette , qui a une préférence secrète pour Armand, le remercient avec chaleur et reviennent sans cesse sur cet acte de courage. – Le jeune homme est proclamé le sauveur de Perrichon et il en augure bien pour l'avenir de ses amours. Cette confiance prouve qu'il ne connaît pas l'amour-propre humain. Ce service rappelle à Perrichon une mésaventure, une chute humiliante et qu'il aimerait oublier. Cela lui déplaît de se reconnaître inférieur devant quelqu'un. – L'ingratitude est l'indépendance du coeur¹⁰⁷, – a dit un homme de beaucoup d'esprit, et, tout bête qu'il est, notre philistin pense comme l'homme d'esprit. Il commence à avoir les oreilles rebattues de la reconnaissance qu'il doit à son sauveur. Daniel, l'autre prétendant, s'aperçoit de cette disposition avec une machiavélique perspicacité, et il médite un stratagème des plus ingénieux. Il se laisse glisser sur la mer de glace aux environs d'une fissure, appelant à l'aide et fournissant le prétexte du sauvetage le moins périlleux. Perrichon accourt, tend son bâton ferré à Daniel et le retire glorieusement d'un péril qui n'existait pas. Le rusé gaillard se confond en remerciements : sans Perrichon il était mort, et toute sa vie ne suffira pas pour acquitter la dette de sa reconnaissance.

L'ex-carrossier se rengorge et prend des airs négligemment héroïques : de débiteur il devient créancier. Quelle position superbe ! Le ridicule de sa chute est effacé, et

d'ailleurs, si on l'eût laissé faire, il se serait bien tiré d'embaras tout seul. La vue d'Armand le gêne et il raffole de Daniel. C'est son homme, sa chose ; il le place à tout propos dans sa conversation comme le caporal Trim son bonnet. Daniel veut commander un tableau pour l'exposition où figurera un M. Perrichon énorme à côté d'un tout petit Mont-Blanc et où sera représenté ce sauvetage surnaturel.. Le carrossier jubile et rayonne.

A son retour à Paris, il voit dans les journaux, les papiers publics comme il les appelle, un *fait divers* racontant avec des détails emphatiques et romanesques sa courageuse action. Il s'enivre des louanges qu'on lui décerne. Le fait divers, comme vous le pensez bien, est l'oeuvre de Daniel. Décidément Armand est distancé, et il perdrait la partie sans une imprudence de son rival qui, sûr du triomphe, lui raconte avec force quolibets et plaisanteries, les moyens qu'il a employés pour l'obtenir. Perrichon, caché derrière un rideau, entend tout, et, désabusé, accorde la main d'Henriette au naïf Armand. Trop d'habileté nuit quelquefois. Nous avons négligé, en racontant le motif principal de la pièce, l'épisode du commandant Mathieu, qui s'est permis une observation peu respectueuse sur la phrase de Perrichon inscrite au registre des voyageurs : « Que l'homme est petit devant la *mère* de glace ! » L'élève de Brard et Saint-Omer¹⁰⁸ n'eût pas mieux dit. – A la suite de cette *pensée*, le commandant a écrit : « La mer de glace n'ayant pas d'enfants, ne doit pas prendre d'e : l'orthographe et la nature s'y opposent » ; à quoi Perrichon a répliqué par le mot « mal appris »¹⁰⁹, d'où est résultée une provocation en duel qu'Armand arrête en faisant coffrer le commandant, dont il possède une lettre de change impayée. On voit que le bon jeune homme tient à se conserver un beau-père.

Geoffroy est excellent dans le rôle de Perrichon. Quelle rondeur dans la sottise, quelle infatuation bourgeoise, quel lyrisme imbécile, et en même temps quel égoïsme sournois et quelle facilité d'ingratitude ! – MM. Dieudonné, Landrol, Blaisot, Mmes Mélanie et Albrecht¹¹⁰ lui ont donné la réplique à merveille.

Le Voyage de M. Perrichon sera un grand succès d'argent pour le Gymnase.

Le Moniteur universel, 18 septembre 1860.

Palais-Royal : *Un Gros Mot*, vaudeville en un acte, de MM. Dumoutier et Labiche. *La Famille de l'horloger*, vaudeville en un acte de MM. Labiche et Raymond Deslandes.¹¹¹

La brouille s'est mise dans le ménage de Gaillardin¹¹², jusque-là si bien uni. La jeune femme a gratifié son époux d'une épithète acide, verte et peu flatteuse. En un mot elle l'a appelé... cornichon ! *horresco referens* ! et cela encore par-devant notaire ! Les conjoints étant allés renouveler un bail chez Me Ribouté leur locataire, le notaire distrait a écrit dans son acte « cornichon » et bien qu'il ait porté en marge « *un mot rayé nul* », l'injurieux vocable n'en figure pas moins sur papier timbré, et Gaillardin ne s'en souviendrait pas, que le malicieux Ribouté le lui remettrait en mémoire avec cette phrase dentelée en scie dont il lui agace l'oreille plus souvent que de raison : « Un mot rayé nul ! »

Ô rage ! ô désespoir ! avoir été comparé par sa femme – une femme jeune et jolie – à ce ridicule légume de la famille des cucurbitacées arrêté dans sa croissance et nageant parmi le vinaigre sous le verre des bocaux ! – M. Gaillardin ne pardonnera

pas une si piquante injure. Il lui faut une rétractation formelle, des excuses agenouillées, et tous les soirs il propose sans succès son ultimatum. – Madame lui rit au nez de toutes ses dents blanches, et rentre fièrement dans sa chambre à coucher dont elle pousse le verrou ! – Il répond : « J'attendrai ! » Les maris sont patients, car ils sont éternels !

Quand on n'est majeure que depuis un an ou deux et qu'on a pour mari un M. Gaillardin, on maintient son dire ; cela est bon pour les femmes de M. de Balzac de s'excuser ! chaque jour de retard leur donne une chance. Mais avec ses tempes fraîches, ses joues roses, son oeil limpide, ses cheveux abondants et lourds, madame se moque bien de monsieur !

Chacun vit donc de son côté ; l'appartement commun a été séparé en deux camps ; le salon reste neutre, et les parties belligérantes peuvent s'y rencontrer sans que cela tire à conséquence.

Depuis quatre jours la guerre est déclarée et ne semble pas près de finir. Monsieur dîne en garçon avec son ami Cascadou de Beaucaire, un lovelace de province, un don Juan départemental ; madame, de son côté, donne un bal et elle y invite monsieur avec toute la politesse de formules qu'on emploierait à l'endroit d'un étranger. Une carte de visite répond comme il convient à la lettre d'invitation.

Le dîner a été arrosé de copieuses libations ; les vins capiteux de Romanée et de Chambertin ont excité la belle humeur de M. Gaillardin, qui n'a jamais mieux mérité son nom. Il invite à chaque valse la belle madame de Rouvre et lui débite en tourbillonnant des galanteries les plus vives. – Mme Gaillardin est courtisée à outrance par l'inflammable et méridional Cascadou, qui la prend pour la femme du notaire. Mais les bougies baissent et vont faire éclater leurs bobèches ; peu à peu les invités s'écoulent et le vide se fait dans le salon. Les époux restent seuls sur le terrain neutre. M. Gaillardin réitère sa sommation habituelle, et madame, après un petit signe négatif, rentre chez elle.

Bientôt après Gaillardin reparaît en robe de chambre ; il bombycine et virevousse à travers le salon, sous prétexte de s'apprêter un verre d'eau sucrée, heurtant les meubles pour être entendu. Peut-être madame trouve-t-elle qu'elle a résisté autant que l'honneur du sexe l'exige, car la voici qui entrouvre sa porte dans la plus fraîche toilette de nuit pour mettre hors de sa chambre des fleurs dont le parfum trop fort pourrait lui porter à la tête.

Si Gaillardin a bu, Mme Gaillardin a dansé, et le bal enivre les femmes comme le vin les hommes, seulement leur ivresse est plus aimable et plus gracieuse. Le mari oublie *le mot rayé nul* ; il se montre empressé ; madame ne fait pas trop la farouche. De douces plaisanteries s'échangent : Deux chambres ! est-ce bien nécessaire ? A quoi bon deux bougies ? une seule suffirait bien. L'observation paraît de si bon goût au couple, qu'elles s'éteignent en même temps sous un souffle simultanée, et le rideau tombe fort à propos sur l'obscurité complice. Le mot *nul* est décidément rayé, et personne ne pourra le lire désormais sous la rature.

Ravel est un excellent Gaillardin. Luguët , chargé du rôle de Cascadou, vient tout droit de Beaucaire et n'a pas perdu en route une note de son accent. On n'est pas plus notaire que Lhéritier ; quant à madame Cico, elle a de quoi justifier son obstination.

La Famille de l'horloger, de MM. Labiche et Raymond Deslandes, jouée avant le *Gros Mot*, a beaucoup fait rire. Malfilâtre, le héros de leur pièce, n'est pas, comme son nom pourrait le faire croire, un poète inconnu et famélique ; il tourne l'ivoire, l'os, l'ébène et la corne sous forme de boutons, et il se livre au sauvetage des personnes en péril. Ce n'est pas lui qui dirait : « Ce n'est rien, c'est une femme qui se noie », car il a retiré des eaux du canal de l'Ourcq une femme submergée et l'a rapportée toute humide à son domicile.

Quoique chargée d'une dizaine de lustres, la bonne dame, quand elle a repris sa respiration, pousse la reconnaissance jusqu'à s'enamourer de son sauveur. Si les concetti, à la mode au 16e siècle, l'étaient encore aujourd'hui, nous dirions que son feu a pris naissance dans l'eau et que son ardeur vient de ce qui devait l'éteindre. Quoi qu'il en soit, Malfilâtre est très embarrassé de cette femme subite, et nous ne jurerions pas que la pensée de reporter l'incandescente créature au canal ne lui soit pas venue. Le fabricant de boutons est à la veille de se marier, et la présence de cette folle dans ses lares pourrait le compromettre. Justement on sonne.

La repêchée se jette derrière un rideau ; mais devant le foyer sèche et fume, étalé sur une chaise, le châte qui a suivi sa maîtresse dans l'immersion. Le visiteur n'est autre que le beau-père de Malfilâtre, qui vient voir son futur gendre. A l'aspect de ce cachemire accusateur, l'horloger se hérise, s'indigne. Quelle horreur ! quelle immoralité ! Recevoir chez soi des femmes au moment de serrer le plus sacré des noeuds ! Malfilâtre essaye de se justifier, mais, à vrai dire, il patauge et ne trouve rien qui vaille. Son mariage a bien la mine d'être détraqué, comme les monstres que raccommode son beau-père. Heureusement, tout s'éclaircit. La femme sauvée est la propre épouse de l'horloger, et Malfilâtre entre enfin dans cette aimable famille... et voilà un vaudeville de plus.

Hyacinthe joue le fabricant de boutons ; L'héritier l'horloger ; Mme Thierret la femme romanesque et repêchée, et Mme Ducellier la charmante jeune fille qu'épouse ce dadais de Malfilâtre.

Le Moniteur universel, 1er octobre 1860.

Année 1861

Gymnase : *J'ai compromis ma femme*, vaudeville en un acte, de MM. Labiche et Delacour. [113](#)

J'ai compromis ma femme, de MM. Labiche et Delacour, rappelle un peu la donnée de Madame de Cérigny [114](#). – L'agent de change Verdinet, qui a pris femme depuis, lorsqu'il était garçon, avait cette théorie de se présenter comme un mari abandonné et trompé. De la sorte, il intéressait les femmes et rassurait les maris, pénétrés à son endroit d'une pitié dédaigneuse. – Plus tard, il est rencontré ayant au bras sa jeune épouse par un couple auquel il avait conté sa mélancolique histoire. – Vous l'avez donc reprise cette jolie coupable, lui chuchote-t-on à l'oreille, et voilà Mme Verdinet compromise, toute innocente qu'elle est. Verdinet raconte qu'il a coupé la figure au séducteur, qui n'accepte pas du tout cette version et lui fait toutes sortes de misères en le provoquant à un véritable duel. Verdinet est forcé de présenter à sa femme M. de Manerville, le suborneur imaginaire, et Dieu sait ce qu'il en arrivera !

Vaudeville : *Les Vivacités du capitaine Tic*, comédie en trois actes, de MM. Eugène Labiche et Edouard Martin. [115](#)

Les Vivacités du capitaine Tic, de MM. Eugène Labiche et Edouard Martin, ont obtenu un succès de franc rire. Le canevas de la pièce est peut-être un peu frêle, mais la joyeuseté spirituelle des détails en fait un divertissement des plus agréables. Le capitaine Tic, qui a fait les guerres d'Afrique, de Crimée, d'Italie et de Chine, éprouve à son retour du pays des magots et de la porcelaine des vellétés matrimoniales. Ces idées lui sont inspirées par la vue d'une jolie cousine, d'enfant devenue jeune fille pendant la dernière campagne du capitaine. Il lui serait douloureux qu'elle épousât, comme il en est question, un certain M. Maugis, assez triste sire, en somme, et qui ne plaît que fort médiocrement à Lucile (c'est le nom de la jeune personne). Il se met sur les rangs, et il est agréé, au grand chagrin de M. Désambois [116](#), tuteur de la demoiselle. M. Désambois protège M. Maugis, cuistre de son acabit, et il a pour le capitaine Tic une aversion des plus prononcées. Il faut dire que le capitaine, cœur d'or et tête de feu, s'exaspère facilement et se laisse aller à des vivacités plus tolérées dans la pantomime que dans le monde. Sa jambe droite se lève avec une aisance déplorable. Le bras est là pour répondre des impertinences de la jambe. Désambois l'éprouve après une scène où il excite savamment la colère du capitaine par des allusions sur les capteurs de dot, sur les buveurs d'absinthe et les traîneurs de sabre. Tic le saisit au collet, le retourne, et l'envoie au milieu d'une contredanse. Le visage de Désambois, qui eût été un excellent diplomate, d'après le mot de Talleyrand, ne trahit aucune émotion, mais il garde sous son gilet noir une profonde rancune à l'endroit du capitaine et il le calomnie avec un [lacune] auprès de Lucile et de sa mère : Tic n'a pas renoncé à ses habitudes de garnison cosmopolite. On l'a vu sortir de bonne heure, accompagné de son brosser portant deux sabres sous le bras : c'était sans doute un duel pour quelque Aspasia infidèle. En effet, Tic s'est battu, mais c'est avec son brosser. A quelque bévue dans le service du brave homme, la terrible jambe droite du capitaine, quittant la perpendicularité pour l'horizontalité, avait malencontreusement rencontré le fond de culotte du vieux brave et, regrettant sa vivacité, Tic avait loyalement offert au troupier ému jusqu'aux larmes ce que les Espagnols appellent la lessive de l'honneur : une estafilade et une goutte de sang. – Aucune Aspasia dans la querelle, mais la jalousie de Lucile s'émeut et elle accepte un bouquet de M. Maugis, qui a trouvé le moyen de rendre les fleurs bêtes et maussades. Le capitaine Tic voit le bouquet, l'arrache des mains de Lucile et le jette par la fenêtre. M. Désambois triomphe et se frotte les mains. Plus de mariage, toute union est impossible avec un pareil forban. – Tic va quitter la maison de sa tante et s'en aller à l'hôtel ; le brosser emporte les paquets et raconte son duel avec son maître. Les choses se raccommoient : M. Maugis est de nouveau distancé, Désambois ne se tient pas pour battu et il dresse un contrat de mariage en prenant contre l'époux des précautions si injurieuses que la jambe du capitaine se balance avec un mouvement nerveux des plus inquiétants. Heureusement Tic a promis à Lucile de se calmer dès qu'elle agiterait une sonnette comme pour le rappeler à l'ordre. Il se calme et fait des cocotes avec le plus beau sang-froid du monde. C'est alors Lucile qui s'emporte, et le capitaine prend la sonnette à son tour. Les futurs n'ont rien à se reprocher et malgré leurs vivacités, ils feront le meilleur ménage.

Félix est charmant dans le rôle du capitaine Tic. Il se fait aimer malgré ses colères, à force de franchise, de cordialité et de bonne humeur.

Une débutante fort jolie et très intelligente remplissait le rôle de Lucile.¹¹⁷ C'est une bonne acquisition pour le Vaudeville.

Le *Moniteur universel*, 21 mars 1861.

Année 1862

Palais-Royal : *La Station Champbaudet*, vaudeville en trois actes, de MM. Marc-Michel et Labiche.¹¹⁸

Ne cherchez pas *La Station Champbaudet* sur l'*Indicateur des chemins de fer* à la ligne du Nord ou de l'Ouest, de l'Est ou du Midi. Vous ne la trouveriez jamais. Cette station a été créée par l'imagination bouffonne¹¹⁹ de MM. Marc-Michel et Labiche. *La Station Champbaudet* est l'appartement d'une veuve de ce nom chez qui se rend le jeune architecte Tancarel sous le prétexte de présenter à cette Artémise le plan d'un monument pour son mausolée, mais en réalité pour correspondre avec la femme de M. Garambois, estimable employé au télégraphe, logée à l'étage supérieur. Tancarel, lorsque la veuve le laisse seul quelques instants, avertit Mme Garambois de sa présence par la fanfare enrouée d'une trompette de fontenier. L'air *J'ai du bon tabac dans ma tabatière*, tapoté avec énergie sur un piano qui n'en peut mais, apprend à l'architecte que le mari est sorti. *Trempe ton pain, Marie, dans la sauce* signifie « ne descendez pas, il est là ». Ces visites fréquentes ont touché au cœur l'inflammable veuve, qui voit dans Tancarel un soupirant timide qu'elle enhardit de son mieux, espérant bientôt convoler en secondes noces. La situation se complique, Garambois devient jaloux, Mme Champbaudet de plus en plus explicite, et le futur beau-père de Tancarel, bourgeois de l'espèce Prudhomme, genre Phellion¹²⁰, sous-genre Homais¹²¹, veut que son gendre en finisse avec les folies de jeunesse et exige pour lui donner sa fille que la formidable Mme Champbaudet soit pourvue bel et bien d'un mari. Ce n'est pas sans peine que Tancarel colloque à son ancienne station un certain vieux garçon passablement détruit, nommé Durosoir.

Cette farce, si froide à raconter, a obtenu un succès de fou rire.

Le *Moniteur universel*, 10 mars 1862.

Année 1864

Gymnase : *Un mari qui lance sa femme*, comédie en trois actes de MM. Eugène Labiche et Raymond Deslandes.¹²²

Après les âpretés et les implacables ironies de *l'Ami des femmes*¹²³, qui ont soulevé contre Alexandre Dumas fils des tempêtes exagérées, voici venir une pièce plus aimable. Les pudeurs qui s'alarmaient à certains passages de *l'Ami des femmes* ont écouté sans murmurer et sans se cacher, derrière leur éventail, des scènes assez risquées dans la pièce d'hier, mais que les auteurs avaient eu la prudence de composer suivant les formules traditionnelles : ils n'ont point poussé au sombre des situations qui pouvaient facilement tourner au dramatique ; ils n'ont pas voulu

mettre à nu les laideurs et les ridicules des caractères et les ont seulement déshabillés juste autant que la décence le permet : aussi le spectateur leur a-t-il témoigné de la reconnaissance pour cette concession qui lui permet de partir sur une bonne impression.

Le thème choisi par MM. Labiche et Raymond Deslandes est du reste bien actuel et digne d'être développé. « Je lance ma femme ! » Cela se dit avec un geste tout spécial, avec une intonation imitative, en pirouettant sur un pied et en faisant claquer les doigts. Belle idée, en effet, et dont on a le droit d'être : tirer une jeune fille du silence et de l'ombre où elle a vécu dans sa bourgeoise famille pour la jeter toute vive dans les tourbillons du monde ; l'exposer aux médisances des femmes, aux tentatives des hommes, aux fatigues des nuits sans sommeil, c'est bien là une imagination de gandin qui veut continuer dans le mariage sa vie de garçon et pour qui la femme n'est qu'une maîtresse légale !

La pièce commence par un mariage. Le jeune Olivier a daigné accepter la main de Mlle Thérèse Lépinos, fille d'un chocolatier retiré, dont le rêve est de pénétrer dans le monde : le monde avec ses bals, ses toilettes, ses girandoles ! s'écrie-t-il d'une voix sonore et enthousiaste. Les témoins arrivent : d'abord le baron de Grangicourt, vieillard ridicule, dont les aïeux ont été maîtres de forges, et qui a ramassé dans leurs hauts fourneaux des millions et un blason ; puis le vicomte de Jonsac, celui-là élégant, affable, avec cette dose de spleen qui convient à l'homme comme il faut. M. de Jonsac a, du reste, ses raisons pour être parfois rêveur ; quoiqu'il se dise célibataire, il est marié, et l'incompatibilité d'humeur l'a séparé de sa femme, qu'il croise parfois dans le va-et-vient du monde. Mme de Tremble vit à sa façon – qui n'est pas toujours exemplaire, – de la rente que lui fait M. de Jonsac. Une princesse moldo-valaque, qui menace à tout moment de tomber en faiblesse et qui ne se soutient qu'en valsant beaucoup et en soupant toujours, complète la série des grotesques. Du côté des raisonnables, il faut placer Robert Taupier, jeune peintre qui aspire à la main de Laure, la soeur cadette de Thérèse, et Mme Lépinos en qui revivent le bon sens et la verte franchise de mme Jourdain.

Tout le monde se retrouve quelques jours après le mariage, réuni chez le baron de Grangicourt. Ce Midas a eu l'idée la plus galante du monde : il a imaginé de donner dans son hôtel une fête champêtre ; il a planté des arbres dans sa chambre à coucher, étalé des pelouses dans sa salle à manger ; des bancs de verdure ont remplacé les poufs capitonnés, des tonnelles entrecroisent leurs treillages chargés de fruits lumineux dans le fond des alcôves ; des chevaux de bois, des bascules, des tirs à l'arbalète, offrent aux invités des divertissements assortis à l'esprit de la fête ; un orchestre villageois, monté sur une estrade soutenue par des tonneaux, conduit la danse : il lui est expressément recommandé de jouer faux, c'est plus couleur locale. Les domestiques patoisent, et le laquais qui annonce les nouveaux arrivants est affublé d'un tricorne et d'un baudrier de garde champêtre.

Olivier trouvant sans doute que sa femme n'allait pas assez vite, s'est adjoint Jonsac pour la lancer : ils forment un groupe d'inséparables, glissant sur la pente dangereuse des plaisirs mondains, au risque de rencontrer le terrible écueil du ménage à trois. A la faveur des déguisements et de l'abandon qu'autorise le parti pris champêtre de la fête, les intrigues et les quiproquos les plus singuliers se nouent et s'embrouillent dans cette soirée. Olivieri qui, pour être plus libre, confie sa femme à son ami Jonsac, voltige habillé en jardinier de dessus de porte, autour

de Mme de Tremble. Celle-ci, de son côté, rencontre M. de Jonsac qu'attendrissent un instant les charmes éclatants de sa femme. Il n'est pas jusqu'au bonhomme Lépinois, travesti en tyrolien, qui n'ait son intrigue ; il écrase de sa lourde assiduité la princesse moldo-valaque toujours mourante et toujours valsante.

Quant à Grangicourt, il poursuit à travers tout cela, l'exécution d'un plan machiavélique : son oeil libertin s'est arrêté sur Laure, la fille de Lépinois, et il la harcèle d'attentions ridicules auxquelles la fillette ne comprend rien, et que traverse, avec un sérieux imperturbable, le jeune Taupier. A la fin, Grangicourt, emporté par la passion, demande à Lépinois la main de sa fille. La femme qui porte son nom et qui occupe son hôtel n'est pas sa femme... A cette déclaration horripilante, l'assemblée scandalisée s'enfuit en se bouchant les oreilles. Cette sortie générale, qui termine l'acte, est d'un effet fort bouffon.

Des événements graves pour le jeune ménage ont pris naissance dans cette soirée. Madame Lépinois blâme violemment la conduite de son gendre, et une lettre de madame de Tremble, qui lui indique un rendez-vous et qu'on a interceptée, lui donne raison. Thérèse demandera la séparation. D'un autre côté, il est revenu à Olivier des bruits médisants, des commentaires équivoques sur l'attitude de M. de Jonsac, entre lui et sa femme. Olivier qui, au fond, est un brave coeur, bouillonne en pensant que Jonsac, pour l'honneur duquel il s'est battu sans jamais avoir eu l'idée de s'en vanter, tant il trouve naturel de défendre un ami, menace de porter le trouble dans son ménage. Heureusement, le vicomte, par une noble déclaration vient détendre la situation : ces assiduités auprès de Thérèse étaient feintes ; tout en ayant l'air d'entraîner la jeune femme dans le mauvais chemin, il la guidait vers la bonne voie, la garant des écueils sans qu'elle s'en aperçût, et dirigeant sur lui-même, résigné à ne point en être touché, les vellétés de tendresse que l'excitation du monde pouvaient éveiller chez Thérèse. Pour compléter le tableau final, Robert Taupier épouse Laure au nez du ridicule baron, qui est éconduit avec déshonneur, et Lépinois, un peu refroidi à l'endroit du monde et de ses girandoles, jure à sa femme de ne plus s'occuper de sa princesse déplorable.

Cette comédie, toute pétillante de mots vifs, de surprises bouffonnes, d'effets inattendus, est enlevée avec une prestesse et une gaieté tourbillonnantes par l'excellente troupe du Gymnase.

Le Moniteur universel, 25 avril 1864.

Comédie-française : *Moi*, comédie en trois actes et en prose de MM. Labiche et Edouard Martin. [124](#)

Il y a chez M. Labiche cette qualité rare qu'on regrette de ne pas trouver à beaucoup d'ouvrages estimables sous beaucoup de rapports : la force comique, *vis comica*. Il a l'invention dans le rire et sait faire ressortir le côté ridicule des choses avec une jovialité qui n'a rien de cruel. Ses personnages caricatures, plus ressemblants souvent que des portraits sérieux, se démènent éperdument à travers des situations burlesques de la plus amusante bizarrerie, et vous font en passant des grimaces si bouffonnes qu'elles dérideraient le visage pleureur d'Héraclite . Aussi M. Labiche a-t-il obtenu sur les scènes de vaudeville des succès qui vont jusqu'au délire. La bonté franche n'abonde pas en ce temps morose, et le Théâtre-Français [125](#), où l'on ne rit que du bout des dents, excepté les jours de Molière , a

dû se tourner vers cet auteur si vif, si pétulant, si hilare, dont les farces contiennent tant de vraie comédie. Le Misanthrope peut-être ne le ferait pas asseoir sur un des fauteuils de Célimène ; mais Pourceaugnac, à coup sûr, l'admettrait parmi la bande des matassins. Par malheur, M. Labiche s'est troublé à l'idée de travailler pour cette scène majestueuse ; il ne s'est pas senti à l'aise avec la Thalie de l'endroit, qui est une muse un peu collet-monté, et qui tient son masque fardé de rose tendre d'une main gantée de blanc. Cette grande dame lui a fait de l'effet, comme on dit, et au lieu de l'aborder hardiment, il lui a fait trois saluts cérémonieux. Préoccupé du bon ton, il n'a pas été au Théâtre-Français le Labiche du Palais-Royal ; il aurait fallu pour qu'il gardât sa libre originalité lui cacher la destination de sa pièce, sauf à éteindre plus tard quelques détails trop crus, quelques touches trop heurtées. Ce que nous disons là n'empêche pas que *Moi* ne soit encore une charmante comédie. On n'a pas tout son esprit la première fois qu'on va dans une maison, surtout quand cette maison est celle de Molière .

Moi ! ce titre énergiquement monosyllabique résume toute l'idée de MM. Labiche et Edouard Martin. « Moi, dis-je, et c'est assez. ¹²⁶ » Mais était-ce là une idée de comédie ? Le type de l'égoïste nous semble plus propre à poser pour un caractère de La Bruyère que pour servir de principal personnage à une pièce. Par son tempérament même, l'égoïste se retire de l'action, s'isole des événements, ne participe à rien, ne s'échauffe pas, ne se prend pas d'amour. Tout ce qui est humain lui reste parfaitement étranger. Pour durer longtemps, il se conserve dans la glace. Seulement peut-il exister un égoïste absolu ? Rien n'est parfait, pas même le vice.

Dutrécly – ce nom ratatiné est d'un bon choix – prend le plus grand soin de sa petite personne. Le corps est la robe de chambre de l'âme, et pourquoi ne serait-elle pas bien moelleuse, bien chaude, bien ouatée ? Notre prudent quinquagénaire ne fait pas profession d'égoïsme. Il sait combien le dévouement est utile dans les autres ; c'est une force vive qu'il détourne adroitement à son profit. Son ménage de vieux garçon est installé avec un confort tout spécial. Le meilleur fauteuil près du feu ne reçoit que lui entre ses bras. La lampe se pose de manière à ménager ses yeux, au risque d'incommoder les yeux des autres. A déjeuner, s'il a un convive, c'est que le médecin lui a dit que les morceaux caquetés se digéraient mieux ; mais il mange les blancs du poulet, les aiguillettes du canard. Dans ce fin verre de mousseline le domestique lui verse du Laffitte retour des Indes, et, changeant la bouteille sur le buffet, donne à l'hôte du vin ordinaire, quelque fade piquette sans bouquet. ? Il a des cigares d'*amis* qu'il tire d'un étui à compartiments pour les offrir ; mais croyez que, d'une autre poche secrète, il extrait un pur havane de la Vuelta de abajo ¹²⁷, d'un brun doré, mûr à point, d'un parfum exquis, et donnant la plus belle cendre blanche. Rien n'est trop bon pour ce pauvre Dutrécly ! On n'est jamais plus aimé et mieux choyé que par soi-même ! Telle est sa devise.

Dutrécly a une nièce et un neveu. Il est trop fin pour se poser en oncle fantasque et rébarbatif, mais il n'a pas contrarié la vocation d'Armand Bernier pour la marie. Un neveu sur l'océan Pacifique ou dans les eaux de la Chine ne gêne pas beaucoup. Quant à Mlle Thérèse, il a fait choix pour elle du meilleur pensionnat d'où elle ne sortira que pour changer son nom contre un autre et débarrasser Dutrécly de toute responsabilité. Vous voyez que le digne homme offre le moins de surface possible aux ennuis et aux inconvénients.

De la Porcheraye, lui, est un égoïste cynique ; il professe franchement la religion du

moi. Il est son Dieu, son autel et son prêtre. Sans être bien fort sur la philosophie allemande, il divise l'humanité en *moi* et en *non-moi*, et la première partie seule l'intéresse. Disons-nous qu'il est l'ami de Dutrécy ? Ce serait profaner un tel mot : deux égoïstes, sans manquer à leur caractère, ne sauraient avoir d'amitié l'un pour l'autre. Il vient chez Dutrécy parce que la maison lui plaît, que les tapis y sont épais, les fauteuils capitonnés et les calorifères soutenus à une température égale, et aussi parce qu'il fait de bonnes affaires avec le maître du logis. Leurs capitaux battent à l'unisson. Notons encore un médecin que n'émeut pas beaucoup la santé de ses malades, et qui, ayant un terrain à vendre, fait valoir les souvenirs qui s'y rattachent : tant pour le foyer de ses pères, tant pour les réminiscences enfantines, tant pour la première émotion d'amour, et nous en aurons fini avec ces personnages peu sympathiques.

Armand Bernier, dans une traversée où s'est déclaré un cas de fièvre jaune, a renoncé à ses épaulettes d'officier pour accompagner à terre le malade que le capitaine y faisait déposer, terre sauvage, inhospitalière, pleine de périls heureusement surmontés par un dévouement que rien ne lasse. Ainsi soigné et protégé, le jeune Georges Fromental est revenu à la vie, et Armand n'a pas ramené en France un ingrat. Thérèse a été précisément demandée en mariage le jour de sa sortie de pension, et le futur n'est autre que Georges. Armand a emporté dans ses voyages lointains une passion d'adolescent pour sa cousine qu'il croit aimer de toutes les forces de son âme, et la pensée de la voir au bras d'un autre le désole. Alors s'élève entre les deux amis un combat de générosité. Georges ne veut pas être heureux aux dépens de son sauveur. Armand croit de son devoir de se sacrifier, et Dutrécy qui pense que sa nièce, s'il l'épousait, ferait une gentille garde-malade, tâche d'utiliser à son profit ces beaux mouvements de cœur.

Mme de Verrières, une charmante veuve soeur de Georges, dans une très jolie scène, a beau raconter à notre égoïste ce qu'elle a souffert mariée à un vieil époux qui aurait pu être son père, elle ne convainc pas Dutrécy, qui répond avec beaucoup de logique : « Vous n'avez pas été heureuse, mais il a été heureux lui ! » Quand elle sait les intentions de son oncle, les manières de la nièce changent : elle le rudoie autant qu'elle le choyait d'abord, et Dutrécy, qui avait rêvé d'être ce qu'on appelle en style moderne « un mari dans du coton », voit bien qu'il faut renoncer à cette chimère. Georges épouse Thérèse et Bernier s'en console bien facilement en se mariant avec Mme de Verrières qui le comprend et l'apprécie. Un entretien où il essaye d'éveiller dans le cœur de Thérèse les anciens souvenirs lui montre qu'elle n'a gardé mémoire que des bas bleus, des souliers lacés et des manches trop courtes du collégien. De la Porcheraye, effrayé par le retour de sa femme, qui a eu la fantaisie de réintégrer le domicile conjugal après onze ans de séparation sans nuage – un joli mot, par parenthèse, part (Ahasvérus de l'égoïsme) pour un voyage éternel, et la pièce finit sur ces mots tristes : « Vous m'écrirez ? – A quoi bon , – C'est juste. »

Régnier joue le personnage de l'égoïste avec ce talent fin, observateur et soigneux qui lui est propre. Peut-être n'a-t-il pas la placidité sereine, le détachement tranquille du véritable égoïste. Ses nerfs parfois le dominent, et il met à ses gestes, à ses parcours, une vivacité qui est une dépense, et les gens comme Dutrécy ne songent qu'à la recette. Got montre un aplomb superbe dans l'égoïste déclaré. Lafontaine n'a pas encore rencontré, depuis son entrée au Théâtre-Français de rôle sérieux, de rôle à sa taille. Armand Bernier ne lui permet pas de déployer ses

énergiques qualités. Worms est un élégant Georges Fromental, et Coquelin tire un bon parti du valet jadis naïf qui s'applique à la philosophie de son maître et se sert d'abord lui-même. Mlle Dubois rend bien la grâce un peu éventée de Mlle Thérèse, et Mlle Riquier joue à ravir Mme de Verrières. Elle est charmante dans la scène où elle raconte les ennuis de son premier mariage.

Le Moniteur universel, 28-29 mars 1864.

Gymnase : *Le Point de mire*, comédie en quatre actes de MM. E. Labiche et Delacour. [128](#)

Le Point de mire, de MM. Labiche et Delacour, est une charmante comédie à laquelle il ne manque, pour être parfaite, qu'un peu plus de mouvement dans les deux premiers actes ; mais une fois l'impulsion donnée, quelle course au clocher de situations comiques et de péripéties grotesques !

Vous ne connaîtriez pas l'esprit de notre temps si vous ne devinez tout de suite quel est le point de mire si fort couché en joue. – Un million, parbleu ! – Vous avez prononcé le mot magique qui fait aujourd'hui délirer toutes les imaginations et semble en ses trois syllabes renfermer toutes les possibilités de bonheur sur la terre.

Le détenteur de ce million est un jeune homme nommé non pas Mardoche, mais Maurice, fils de M. Duplan, vieux notaire qui a le sac, pour nous servir de l'élégant langage moderne. Maurice peut passer pour joli garçon. Quoiqu'il ait beaucoup d'argent, il ne manque pas d'esprit, ce dont il faut lui savoir gré, car c'est du luxe ; mais il a un défaut – est-ce un défaut ? – Il est irrésolu, changeant, variable. Fourier le dirait atteint de la papillonne et l'emploierait en harmonie à servir d'intermédiaire entre les groupes ; avec un caractère pareil on ne doit pas avoir grande envie de se marier. Aussi Maurice songe-t-il aussi peu que possible à allumer les flambeaux de l'hymen. Mais son père, homme régulier et par profession aimant à dresser des contrats, y songe. Ce brave tabellion ne voudrait pas mourir sans voir sa descendance légitime, et dans le salon de M. et Mme Carbonel, riches limonadiers retirés, M. Duplan père laisse entrevoir des idées matrimoniales à l'endroit de son fils. Ces mots, comme dit le proverbe allemand, « ne tombent pas dans l'oreille d'un veau », mais dans les oreilles dressées de Mme Carbonel et de Mme Perugin, deux fines commères qui ont chacune une fille en âge d'être pourvue et que l'idée d'un gendre millionnaire pousse au paroxysme du délire. Berthe Perugin est blonde comme les blés ; Lucy Perugin a les cheveux noirs comme l'aile du corbeau ; toutes deux sont charmantes. Voilà la position des deux camps.

Alors les deux familles se mettent à tracer autour du père Duplan des lignes de circonvallation, qui se resserrent de plus en plus et l'enferment comme une place assiégée. On le choie, on l'adule, on le dorlote, on le comble d'attentions et de petits présents ; à table les meilleurs morceaux sont pour lui ; on le traite comme un oncle à héritage. Mais les manoeuvres ne se bornent pas là. Les deux partis, tout en gardant des apparences amicales, cherchent à s'égorgiller le plus doucement du monde.

Ce sont de petites calomnies doucereuses, venins enveloppés de miel, morsures qui ressemblent à des baisers et qui laissent aux joues des marques bleuâtres comme font les crochets des serpents, susurrements perfides, phrases dites d'un ton

négligent et comme au hasard, mais qui font plaie, tout un travail de dénigrement occulte que Bazille, le connaisseur émérite et le grand maître en cette matière, aurait assurément daigné applaudir. Le père gagné, rien n'est fait encore : il faut déterminer Maurice et lui faire donner la pomme de beauté à l'une des deux jeunes filles.

Pâris, qui sur le mont Ida avait trois déesses à juger, était moins perplexe. Entre Junon, Pallas et Vénus le choix n'était pas douteux ; mais ici, en prenant l'une on s'expose à regretter l'autre, puisque le dénouement d'Iu-Kiao-li¹²⁹ n'est pas admis par nos moeurs, et qu'un époux chez nous ne saurait promener son amour alternatif du pavillon oriental au pavillon occidental. Tantôt Maurice penche vers la blonde, et alors tout le camp brun, voyant le million s'enfuir sur les ailes d'or, pousse des gémissements et s'arrache les cheveux, excepté Lucy cependant qui les a trop beaux pour cela, et qui aime en secret un jeune architecte. Tantôt il se tourne vers la brune, à la grande consternation du camp blond : ce sont des revirements soudains, des écroulements comiques. Les belles-mères en espérance s'aplatissent ou se gonflent, plongent ou remontent avec des physionomies de désastre ou de triomphe à mourir de rire. Les airs dont elles cachent leur déconvenue ne sont pas moins amusants.

Au milieu de tout cela, le vieux notaire promène un ahurissement naïf et ravi ; jamais il ne s'est trouvé à pareille fête. Tous ces gens sont fort aimables sans doute, mais le mariage n'avance guère, et les doigts démangent au tabellion. Il voudrait instrumenter et dresser le contrat. Enfin, après bien des hésitations, Maurice se décide. Il opte pour la blonde, c'est-à-dire pour Berthe Carbonel, et la brune, Lucy Perugin, épouse le jeune architecte, qu'elle aime et dont elle est aimée. Les deux contrats s'embrouillent encore à la signature, mais tout s'arrange et se remet en ordre. Le calme se fait dans cette agitation insensée, parmi cette folle et réjouissante complication d'intrigues.

Il y a de l'observation fine et vraie à la Henry Monnier dans ces figures de bourgeois parvenus qui ont leurs mercredis et reçoivent dans un appartement qu'on croirait décoré par Grindot, l'architecte de la *Comédie humaine*, si expert à placer chez César Birotteau son fameux salon rouge, blanc et or, avec estampages de cuivre¹³⁰. Ces silhouettes épisodiques sont très-finement indiquées et lavées.

Lesueur joue Duplan père d'une façon étonnante ; il gante, admirablement cette peau de vieux notaire. Chaque rôle de cet artiste si fin, si vrai, si réel, est une espèce d'avatar.

Mlles Montaland et Pierson représentent une perfection complète, l'idéal de la brune et l'idéal de la blonde ; ce sont deux charmants camées aux chairs blanches et transparentes, dont les chevelures ont été prises l'une dans une veine fauve, l'autre dans une veine noire de l'agate, mais qui ont des traits également purs et suaves. Heureux Maurice, qui, grâce à son million, peut choisir et choisir entre ces deux types exquis de la grâce féminine ! Ajoutons que malgré leur beauté Mlles Céline Montaland et Blanche Pierson jouent avec autant d'esprit, de finesse et de sentiment que si elles étaient laides. Elles font mentir le proverbe jaloux qui prétend que les belles sont bêtes. Mme Lesueur, l'excellente Maritorne du *Don Quichotte*¹³¹, a joué avec un acharnement comique le rôle de l'une des deux futures belles-mères ; l'autre étant rempli par Mme Mélanie, qui a aussi bec et ongles. Un

débutant, du nom de Bordier, a réussi dans le rôle de Maurice, et Widmer, représentant le gandin qui se croit aimé pour lui-même, porte très bien son col carcan et son stick à pomme mâchonnée.

Le *Moniteur universel*, 19 décembre 1864.

Année 1865

Opéra-Comique : le *Voyage en Chine*, opéra-comique en trois actes, paroles de MM. E. Labiche et Delacour, musique de M. François Bazin.¹³²

Ce titre, le *Voyage en Chine*, nous avait fait travailler l'imagination d'avance, quoique le Chine ne soit pas un pays bien musical, du moins dans nos idées européennes. Nous entendions déjà tinter les petites clochettes de cuivre ou d'argent à l'angle des toits recourbés des pagodes et des tours en porcelaine, grincer les mandolines agacées par les griffes des poètes à boutons de jade, grogner les gongs avec leurs ondulations sonores qui s'étendent comme les cercles sur une eau troubler, miauler des voix d'une acuité impossible chantant « le Saule et la fleur du pêcher ». Nous rêvions que cela se passerait dans des pavillons de laque et de bambou historiés de pièces de vers de Li-tai-pé¹³³ et de Tou-fou, ornés d'idoles bouddhistes, souriantes et dorées, meublés de paravents peints par Lam-qua, de fauteuils en bois d'aigle et d'escabeaux en faïence blanche et bleue, ou dans des paysages aux rochers factices, aux rivières traversées de passerelles en forme de dragons, aux arbres bizarrement contournés, aux larges touffes de pivoines, aux grottes habitées par des bonzes grimaçants. Nous rêvions une héroïne mince, fluette, avec des pieds imperceptibles, des yeux langoureusement rehaussés vers les tempes, quelque Mong-in¹³⁴ ou quelque Yo-men-li¹³⁵ soupirant derrière son treillis, entre deux pots de reines marguerites, pour un See-Yeoupe¹³⁶ bien noté aux examens. Mais nous en avons été pour nos frais de livret chimérique, et nous n'en sommes nullement fâché. *Le Voyage en Chine* de MM. Labiche et Delacour vaut mieux que le nôtre. S'il est moins exact, en revanche il est plus amusant et plus gai.

*

L'entêtement breton est célèbre, mais M. Pompery dépasse de beaucoup en obstination tout ce qu'on a pu conter sur l'opiniâtreté des fils de l'Armorique. Pompery ne cède sur rien, n'admet pas de réplique, et lutte jusqu'à l'absurde même contre la résistance des choses inertes. Un jour il a manqué se laisser cuire vif dans un bain, comme un faux monnayeur au moyen âge, parce que le robinet d'eau chaude ne pouvait pas se fermer, et qu'il préférait être ébouillanté à sortir. Il aurait eu dans sa baignoire le sort d'un homard, et se serait cardinalisé à la coction s'il n'eût été retiré à temps par un jeune homme, que depuis il appelle son sauveur. Pour un caractère ainsi fait, jugez de l'aversion qu'il doit avoir à l'endroit de M. Henri de Kernoisan, un jeune officier de marine, qui, sans son agrément, s'est permis de se faire aimer de sa fille. Il acceptera tous les gendres qu'on voudra, pourvu que ce ne soit pas Kernoisan. Pour contrarier les amours de sa fille et du jeune officier, il protège un cocodès¹³⁷ demi-idiot et tout à fait bègue, M. Alidor de Rosenville, qui se promène vêtu des saute-en-barque les plus extravagants et des panamas les plus exotiques. Henri de Kernoisan se présente, car il est Breton et non

moins entêté que Pompery. Il ne pouvait plus mal tomber. Sa voiture a accroché celle du colérique bourgeois et lui a brisé une lanterne. Pompery intime à l'officier l'ordre de ne jamais remettre les pieds dans ses lares, et emmène toute sa famille à Cherbourg pour soustraire sa fille aux poursuites de cet amoureux enragé. Un prétendu doué du caractère de Henri de Kernoisan ne se rebute pas pour si peu, et il arrive à Cherbourg en même temps que les Pompery, auxquels s'est adjoint un M. Bonneteau, de Pontoise, véritable Joseph Prudhomme du notariat, qui, ayant quinze jours de libres, veut se donner la volupté de savourer « les sauvages poésies de l'Océan ». C'est un insupportable personnage que ce Bonneteau, avec son long gilet blanc d'où pendent des breloques en graines d'Amérique, son chapeau à larges bords et son pantalon d'un nankin féroce. Il s'invite lui-même à toutes les parties, et il est impossible de lui faire comprendre qu'il est de trop. Alidor, le cocodès bègue et blond, a fait aussi le voyage de Cherbourg, et, à l'instar de Démosthènes, qui avait la même infirmité que lui, il s'exerce à déclamer le récit de Théràmène avec des cailloux dans la bouche, le long de la mer retentissante. Lorsqu'il pourra prononcer correctement « je vous aime », il fera sa déclaration à Mlle Marie, sûr désormais de l'approbation de M. Pompery.

Les baigneurs et les baigneuses sont réunis dans la grande salle du casino. Les femmes portent des toilettes excentriques auprès desquelles paraissent sages et raisonnables les travestissements des bals masqués, et que Marcellius croque d'un crayon si vif dans les illustrations de la *Vie parisienne*. Les grandes cannes, les bottes, les jupes bariolées, les casaques à la zouave, à la Garibaldi, les chemisettes russes avec des soutaches, les passementeries, les jais, les brimborions d'acier, les petits chapeaux andalous, les toquets hongrois, rien n'y manque. Au milieu de cette foule bigarrée, s'est glissé Henri de Kernoisan. On a prié Mlle Marie de chanter, et l'air se change bien vite en duo, grâce à l'aplomb du jeune officier. Le rancunier Pompery espère que quelque horrible couac viendra punir l'outrecuidance de cet effronté ; mais Henri de Kernoisan a eu la malice d'emprunter la voix de Henri de Montaubry, et, au lieu de la chute attendue, il obtient un immense succès. La rage de Pompery redouble et il cherche à Kernoisan une querelle que celui-ci décline, malgré tout son courage. Un duel avec son futur beau-père, cela n'arrangerait pas les choses. Alidor, croyant Henri poltron, se met sur la hanche et parvient à bégayer un défi à Kernoisan, qui l'accepte avec enthousiasme. Henri est homme à dire comme don César à propos de don Guritan : « J'ai rué cet oison »¹³⁸. Mais il se contente de lui faire au bras une légère estafilade. Peu reconnaissant de cette magnanimité, Alidor, qui a des protections à Paris, fait expédier à M. de Kernoisan l'ordre de partir pour la Chine sous deux heures.

Un entêtement moins bien trempé que celui de Kernoisan se découragerait. L'officier de marine envoie sa démission et frète un navire marchand que les Pomery, Alidor et M. Bonneteau vont visiter, le prenant pour un vaisseau de guerre. Ils ne sont pas forts en construction navale !

Quand il a tout ce monde à son bord, Kernoisan fait lever l'ancre et déclare le but de l'expédition, – un voyage en Chine ! – Il n'a pas le temps de remettre les visiteurs à terre et ils en seront quittes pour aller manger à Canton du potage aux nids d'hirondelles salanganes, des ailerons de requin à la sauce au ricin, des vers blancs en pasticchio et des chiens roses étouffés dans leur graisse. En attendant, il faudra se serrer le ventre, car la soute aux provisions est mal garnie. Pompery glapit comme un geai plumé vif ; les femmes, à l'exception de Marie, se

lamentent ; Bonneteau geint en phoque échoué ; Alidor devient rêveur, il pâlit, il verdit, il s'accoude aux bastingages avec des airs de poète élégiaque, le mal de mer le travaille. Si Pompery consentait à lui accorder sa fille, peut-être Kernoisan consentirait à le débarquer à la première île, mais le vieux butor tient bon et fomenté une révolte parmi l'équipage. Le complot est découvert ; c'est un cas puni de mort. On jette un bout de corde à une vergue, le noeud coulant est prêt. En consentant au mariage, Pompery rachèterait sa vie ; il hésite encore, et ce n'est que lorsqu'il commence à être un peu gêné par la cravate de chanvre qu'il se décide à donner sa fille à l'officier de marine. A Breton, Breton et demi. Tout cela, vous pensez bien, n'avait rien de sérieux : le navire a seulement couru quelques bordées au large et a bientôt ramené ses passagers au port.

C'est plutôt un amusant vaudeville qu'un véritable opéra comique, et il a fallu tout le talent de M. François Bazin¹³⁹ pour tirer un si heureux parti d'un livret très spirituel, il est vrai, mais où les situations musicales n'abondent pas.

L'ouverture est charmante, gaie, légère, et d'un délicat travail d'orchestre. On y sent que M. Bazin est un maître et possède toutes les ressources de son art. Les couplets de Henri de Montaubry sont pleins de grâce, on a fait bisser le morceau : *Cinq cailloux, six cailloux*, du bègue Alidor, dit par Sainte-Foy dans un si excellent sentiment bouffe. Le duo : *Je suis Breton*, est ravissant, et le motif destiné à peindre l'entêtement des personnages revient avec une spirituelle opiniâtreté. Il y a de la verve, de la chaleur, de la mélodie dans le duo des aveux, et l'air : *En Chine !* chanté par Henri de Montaubry est une chose charmante. Le chœur des matelots a de la largeur et de la puissance, et prouve, ce dont personne ne doute d'ailleurs, que M. Bazin est capable de manier les grandes masses vocales. Le finale du second acte est un morceau des plus remarquables, et toute la partition abonde en détails exquis, dont quelques-uns se perdent un peu dans la rapidité d'un livret burlesque, qui distrait de la musique et ne lui laisse pas assez de place. Il faut du temps et un certain repos dans l'action pour qu'une idée musicale puisse se développer. Du reste le succès a été étourdissant, on n'a fait que rire et applaudir d'un bout à l'autre ; paroles et musique sont admirablement interprétées par Couderc, Henri de Montaubry, Sainte-Foy, Ponchard, Prilleux, Mmes Cico, d'Hervilly et Gontié.

Le *Moniteur universel*, 18 décembre 1865.

Année 1867

Théâtre Impérial de l'Opéra-Comique : *Le Fils du Brigadier*, opéra-comique en trois actes de MM. Delacour et Labiche, musique de M. Victor Massé.¹⁴⁰

Il est assez difficile de formuler une opinion bien précise à l'égard de la nouvelle pièce de MM. Delacour et Labiche, mise en musique par M. Victor Massé, et qui porte le titre de *Le Fils du Brigadier*. On ne peut même exactement définir tout d'abord à quel genre elle appartient : est-ce un vaudeville mêlé de couplets, ainsi qu'on pourrait le croire par instants ? est-ce un mélodrame, comme se l'imaginerait volontiers un spectateur qui n'aurait vu que certains passages ? Est-ce un mimodrame du Cirque Impérial ? L'importance exclusive donnée à l'élément militaire, l'abondance de plumets, de sabretaches, de talpacks, de shakos et de kolbacks, pourrait également faire pencher l'opinion de ce côté. Néanmoins un

examen attentif et patient nous a permis de constater qu'il s'agissait simplement d'une pièce à faire pendant au *Voyage en Chine*, des mêmes auteurs, et dont le succès fut considérable.

Nous avons plus d'une fois exprimé les sentiments que nous inspire cette forme de l'opéra-comique, forme surannée que l'on s'étonne de voir subsister à côté d'oeuvres comme *Faust*, *Mireille*, *la Statue*, où se manifeste une louable volonté de relever l'opéra-comique au niveau du grand opéra. Nous ne reviendrons pas sur ces considérations, mais nous exprimerons le regret de voir un homme de talent comme M. Victor Massé, que des ouvrages d'un mérite incontestable ont rendu aussi sympathique aux artistes qu'au public, se prêter à des combinaisons qui font rétrograder le goût musical bien plus qu'elles ne l'avancent.

L'analyse du livret dont nous allons résumer les principaux traits démontrera du reste, plus que toutes les dissertations esthétiques, combien sont fondés nos regrets à l'endroit de M. Victor Massé.

Le « brigadier » qui se nomme Cléopâtre est en même temps père d'un jeune homme élevé à l'École militaire, et qui sert en Espagne comme lieutenant dans le même régiment de lanciers que son père. Ce régiment est commandé par une colonelle « forte en gueule », mais bonne femme, et qui, pour compléter l'insuffisance de son éducation première, se fait enseigner le français par une jeune et gracieuse institutrice, Mlle Thérèse. D'après ces données sommaires, on voit déjà poindre l'amour du lieutenant pour l'institutrice. Cet amour s'explique d'autant mieux que Thérèse est la seule qui connaisse le secret de naissance du lieutenant.

Malheureusement, pour les jeunes amoureux, il y a dans ce régiment de lanciers polonais composé de Français servant en Espagne, un adjudant bavarois qui agace énormément le brigadier, par la raison que ce Bitterman aspire à la main de Mlle Thérèse. Cléopâtre, d'un tempérament peu diplomatique, ne peut se retenir de procurer à Bitterman tous les désagréments possibles, et Bitterman, qui tient le carnet de punition, ne se fait pas faute d'y inscrire Cléopâtre plus souvent qu'à son tour. Mais un jour, – c'est au soir de la prise de Burgos, – le brigadier, qui par hasard n'est pas la salle de police, profite de ce répit pour s'enivrer : son orgie est suivie d'une petite scène de famille pendant laquelle il frappe son fils ; Bitterman a vu la chose : cela s'appelle dans le code militaire lever la main sur son supérieur, et cela est puni de mort : le terrible adjudant ne laisse point passer cette occasion d'envoyer son ennemi en conseil de guerre. Comment les auteurs vont-ils se tirer de là ? Car il faut bien qu'à la fin Cléopâtre soit pardonné, Bitterman bafoué, et que les amoureux se marient. La chose se dénoue avec une aisance extraordinaire : en effet, Bitterman, ramené à des sentiments plus doux par un feint acquiescement de Thérèse à ses vœux, modifie son rapport et se déclare lui-même coupable de l'insulte envers le lieutenant : comme il se découvre qu'au moment où le délit était constaté ledit Bitterman était cassé depuis vingt-quatre heures, et par conséquent n'était plus militaire, le conseil de guerre n'a plus rien à faire et ne condamne personne ; après ce beau trait, on se fait un devoir d'envoyer promener Bitterman, et les deux jeunes gens joignent leurs mains sous les bénédictions du brigadier.

L'énumération des morceaux qui foisonnent dans cette pièce ne saurait offrir qu'un médiocre intérêt ; aussi en dispenserons-nous nos lecteurs. Nous dirons seulement que M. Victor Massé¹⁴¹ nous a paru sensiblement moins bien inspiré cette fois-ci

que dans ses oeuvres précédentes. La musique du *Fils du Brigadier* nous a paru terne ; son entrain est factice, et l'originalité ne paraît ni dans le chant ni dans l'orchestre. Crosti rend avec beaucoup de rondeur et de sentiment le rôle du brigadier. Sainte-Foy a su découper dans le personnage de Bitterman une silhouette bouffonne. Mlle Girard, qui a chanté naguère de meilleures choses, a donné tout le relief possible à un rôle de cabaretière. Quelle douce et charmante institutrice que Mlle Marie-Rose : *docta lenire tigres*, elle fera une brebis de la terrible colonelle !

Le *Moniteur universel*, 4 mars 1867.

Théâtre des Bouffes parisiens : *La Main leste*, vaudeville en un acte, de MM. Labiche et Martin. [142](#)

Le petit théâtre du passage Choiseul, qui s'appelle encore, nous ne savons pourquoi, les *Bouffes parisiens*, a triomphé, grâce à des mesures radicales, du mauvais sort qui paraissait le fasciner depuis quelque temps. Après avoir flotté entre les mains de plusieurs directeurs, après s'être égaré dans les genres les plus variés, le théâtre du passage Choiseul a été pris par M. Dupontavisse, qui nous paraît devoir le mener à bien. Aujourd'hui que les scènes de genre sont accaparées pendant des années entières par une seule et unique pièce, que la basse bouffonnerie, voisine de l'épilepsie, en chasse les gens de goût, il n'est pas mauvais qu'un théâtre se consacre aux petits vaudevilles en un acte, où la force comique concentrée dans un petit volume produit toujours plus d'effet que délayée dans une farce monotone, qui s'allonge en cinq actes tout comme une tragédie. [...]

La Main leste se compose d'un imbroglio de soufflets qui ont passé comme autant d'éclairs devant nos yeux éblouis et qui ne supportent guère la froide et logique analyse. Mme Thierret remplit encore ici [143](#) le principal rôle et elle y a trouvé les éléments d'un comique irrésistible. Somme toute, ce théâtre a conquis le succès ; nous lui souhaitons bien sincèrement de le conserver.

Le *Moniteur universel*, 9 septembre 1867.

Année 1868

Opéra-Comique : *Le Corricolo*, opéra-comique en trois actes, paroles de MM. Labiche et Delacour, musique de M. Poise. – Vaudeville. – [...] le *Petit Voyage*, comédie en un acte de M. Labiche. [144](#)

Le Corricolo. Alexandre Dumas père a conté ce que c'était avec sa verve facile et toujours prête. Pour ceux qui n'ont pas lu *Le Corricolo* [145](#) sous forme de livre, nous dirons que c'est une sorte de cabriolet ou plutôt de strapontin posé sur un brancard entre deux grandes roues peintes en rouge. Il a place pour une ou deux personnes sur le corricolo. Comment une quinzaine d'individus parviennent-ils à s'y suspendre ? C'est un problème qui se résolvait autrefois tous les jours dans les rues et les places de Naples ; mais ce curieux véhicule tend à disparaître et va rejoindre les modèles de carrosserie antédiluviens que nous admirions jadis en Espagne lorsque quelque course de taureaux extraordinaire les faisait sortir de leurs remises poudreuses. Malgré sa charge, le corricolo traîné par un cheval de brancard et un cheval attelé au-dehors, roulait joyeusement avec un bruit de grelots, sur les grandes dalles de lave, sans trop d'accidents, et l'on n'eût jamais soupçonné qu'il y

eût encore tant de feu et de vigueur chez deux maigres rosses depuis longtemps mûres pour l'équarrissage. Nous avons vu à Malte quelques guimbardes de ce genre avec d'extravagantes roues écarlates qui produisaient le meilleur effet pittoresque en rasant les murailles blanches des magasins de la Darse.

Mais *le Corricolo* n'est guère qu'une charmante étiquette attachée au livret de MM. Labiche et Delacour. Ce cabriolet napolitain n'y joue qu'un rôle très subalterne.

Le *Vetturino* aurait été un titre plus exact, car il est difficile de s'imaginer M. de Nerville, Mme de Lussan et un vieux général voyageant sur ce véhicule incommode. M. de Nerville vient de Venise, où il a rencontré M. de Lussan fort épris de la Fioretta, une prima donna de la Fenice, et ne pensant guère à sa femme qu'il dit être vieille et laide, ce qui amène à la fois une moue et un sourire sur les jolies lèvres roses de la jeune femme. Le hasard, ce dieu de l'opéra-comique, amène dans la même auberge que les voyageurs M. de Lussan, lui-même un peu inquiet de la résolution où il sait Mme de Lussan de le rejoindre à Venise. Mais sa femme, piquée au jeu, fait semblant de ne pas le reconnaître. Mme de Lussan n'est-elle pas laide et vieille ? Quel rapport peut-il exister entre elles ? Monsieur se trompe assurément et veut rire. Elle profite de cette position pour se laisser faire la cour par M. de Nerville au nez et à la barbe de son mari, furieux de ce procédé. Pour empêcher les voyageurs de repartir, M. de Lussan ne trouve rien de mieux que d'enlever une roue du corricolo et de la briser ; mais M. de Nerville, plus malin encore, prend la roue correspondante à la voiture de M. de Lussan, et la machine ainsi rajustée se met en route, ne laissant au mari d'autre ressource que de poursuivre la bande de voyageurs sur un bidet de poste. Ces deux roues de couleur rouge justifient suffisamment le titre de Corricolo.

On arrive à Bergame, la terre natale des arlequins, où règne le plus drôle de corps des podestat qu'on puisse imaginer. Ce fantoche a la manie de tarifer tout, et pour grossir son budget, il invente les taxes les plus extravagantes ; tant pour un soufflet, tant pour une sérénade, tant pour une infidélité. Les voyageurs doivent un sequin par tête. Cette avidité s'explique : le fils du podestat a mangé les six mille ducats de tribut que Bergame paye à Venise, avec la Fioretta, cette chanteuse objet de l'amour de Lussan. Une idée saugrenue passe par la tête de la jeune femme, qui prétend être la Fioretta, et le prouve en chantant à ravir. On l'arrête. Mais elle fait arrêter son mari, qui fait arrêter le général et M. de Nerville. C'est une cascade d'arrestations. Les voyageurs passent pour des comédiens faisant partie de la troupe de Fioretta. Comme tout ce monde ne peut rester toujours en prison, le podestat s' imagine, d'après quelque ressemblance, que M. de Lussan est le fils du doge qui, comme on sait, a enlevé la prima donna, et dans cette idée, il fait relâcher toute la troupe. Inutile de dire que Mme de Lussan, ayant suffisamment prouvé qu'elle était jeune et jolie, se réconcilie avec son volage époux.

M. Poise¹⁴⁶ a eu le bon goût de ne pas remuer les tonnerres de l'orchestre pour accompagner cette action légère et fantasque. Il a écrit sur son livret une musique proportionnée, facile en apparence ; mais plus recherchée et plus travaillée qu'elle n'en a l'air. M. Poise a une simplicité ingénieuse, compliquée d'un peu d'archaïsme. On a remarqué les jolis couplets de Mme Cabel au premier acte, la romance de la lettre et l'air très original de Lussan ; le sextuor du second acte : C'est le tarif, est très réussi ; les couplets de Barré : *Ah ! rendez-moi ma femme !* sont charmants et très bien chantés ; mais le morceau qui a fait le plus de plaisir est un quintette avec

des variations délicieuses sur ce motif : *Il pleut ! il pleut, bergère !* qui donne à Mme Cabel l'occasion de déployer toutes ses ressources de vocalises et de semer de perles un thème si connu qu'il en serait vulgaire, moins délicatement traité.

Prilleux, Barré, Sainte-Foy, Laurent et la gentille Mme Heilbronn ont bien secondé Mme Cabel et contribué au succès de ce gracieux et spirituel ouvrage, qui restera au répertoire de l'Opéra-Comique.

*

Le Vaudeville a fait affiche neuve et représenté trois pièces nouvelles dans la même soirée : *Autour du lac*, de MM. Prével et Crisafulli ; *Miss Multon*, de MM. A. Belot et Eugène Nus ; le *Petit Voyage*, de M. Labiche.

Le Petit Voyage, de M. Labiche, est une amusante et franche bouffonnerie. Un jeune couple nouvellement marié, pour se conformer au bel usage, a voulu passer sa lune de miel, sinon en Italie, du moins dans quelque site renommé de la banlieue. La note faite, ils ont pris deux billets de chemin de fer, et les voilà dans un hôtel de petite ville. La cheminée fume, les portes ne ferment pas, la sonnette est fêlée. Les courants d'air charrient le coryza. Le mari s'enrhume, la jeune femme éternue, et le garçon, quoiqu'on n'ait rien consommé, apporte une note aussi longue que la liste des maîtresses de Don Juan. Parfaitement dégoûtés de l'amour en hôtel garni, les jeunes époux retournent à Paris dare-dare pour être heureux dans leurs meubles, ce qui est moins bon genre, mais plus commode. Arnal, Saint-Germain et la jolie Mlle Davril/NAME> enlèvent cette pochade avec beaucoup d'entrain.

Le Moniteur universel, 7 décembre 1868.

Année 1869

Palais-Royal : *le Dossier de Rosafol*, vaudeville de MM. Labiche et Delacour¹⁴⁷.

Nous ne chercherons pas une transition inutile¹⁴⁸ pour arriver à la pièce du Palais-Royal assez bizarrement intitulée *le Dossier de Rosafol*, et ce dossier consulté par un juge d'instruction, ne donnerait pas des renseignements bien favorables sur le compte du prévenu qui d'abord ne s'appelle pas Rosafol, mais bien Godivet. Ce changement de nom est suspect. Dépouillez son nom pour en prendre un autre, c'est monter une envie de faire perdre sa trace qui ne présage rien de bon. Fouillons donc le passé de ce prétendu Rosafol. Nous y voyons que, sous son nom de Godivet, un nom de prédestiné, il avait épousé à Genève une femme un peu plus que légère. Pourquoi à Genève ? Les mœurs sont assez bien réglées dans ce pays classique de l'horlogerie, et les mariages ne s'y détraquent pas plus que les montres. Après tout, même au bord du lac Léman, on n'est pas forcée d'adorer un mari qui s'appelle Godivet. Comme le divorce est admis par la loi en Suisse, les juges ont rendu leur liberté à ces époux mal assortis. Godivet est venu à Paris, où il épouse une veuve un peu âgée, mais cossue, dont il a pris le nom mieux sonnante que le sien. Rosafol a un air coquet, évaporé et régence qui plaît.

Mme Rosafol, nous l'avons dit, est riche. Cependant elle n'aime pas à lâcher ses écus et Godivet doit se contenter d'une pension de 500 fr. par mois. Comme la pension ne suffit pas à ses menus plaisirs et dépenses secrètes, Godivet a une manière d'obtenir un supplément de Mme Rosafol. Il a acheté chez un marchand de bric-à-brac un assez joli portrait qu'il prétend être celui de sa première femme. Se jetant à genoux devant cette peinture, il affecte de regretter cette épouse si charmante, si tendre, d'un si bon caractère, et il agace la jalousie de la vieille par cette passion rétrospective. Mme Rosafol lui donne de quoi oublier son Eurydice. Par malheur Godivet a le goût des bonnes et des femmes de chambre – *ne sit ancillae amor pudori* [149](#) – et il entame ses amours en arrachant à ses chemises des boutons qu'il fait recoudre. Chaque fois qu'il est surpris dans cette position favorable aux larcins amoureux, Mme Rosafol lui fait payer pour infraction à la foi conjugale une amende qui absorbe presque tout son budget. Un jour se présente pour bonne une demoiselle Antonina, qui n'est autre que l'ex-madame Godivet, et quand Godivet se présente pour faire remettre son bouton, il se rejette en arrière comme un homme qui aurait marché, pieds nus, sur un serpent. Vous pensez bien qu'Antonina Godivet use et abuse de la situation, où elle s'implante avec une ténacité rare. Au moyen de divers chantages, elle extirpe au ménage Rosafol une dizaine de mille francs que Godivet rendra à raison de 50 francs par mois. Mais il fait le sacrifice du portrait, et Mme Rosafol touchée lui fait remise de sa dette.

Geoffroy et Mme Alphonsine jouent avec franchise et bonne humeur ce petit acte assez amusant.

Le Journal officiel, 30 mars 1869.

Ouverture du Vaudeville : *le Choix d'un gendre*, comédie en un acte de MM. Labiche et Delacour. [150](#)

Le Choix d'un gendre est une chose bien délicate. Comment se fier à des informations la plupart du temps mensongères ! Aussi Trugadin, dont le comte Emile de Montmeillan recherche la fille, est-il entré au service de son futur gendre, qui ne le connaît pas, pour le surveiller de plus près. Il n'est pas de héros, dit-on, pour un valet de chambre et les yeux d'un beau-père sont bien plus clairvoyants encore. Cependant Trugadin brosse les habits, vernit les bottes, allume le feu, promène le plumeau sur les meubles sans rien voir de suspect. Seulement, en bon bourgeois, il n'a pas l'habitude de veiller ; il s'endort chaque soir sur sa banquette et ne s'aperçoit pas que le comte rentre souvent avec Mme Mandolina, prima donna de l'Alcazar. Dans ses fonctions, Trugadin a une alerte ; il voit un matin entrer chez le comte, Bidonneau, son caissier, qui reste stupéfait d'étonnement à l'aspect de son bourgeois en livrée. Bidonneau est locataire du comte et vient se plaindre comme tout locataire des cheminées qui fument. Son patron l'oblige à partager sa domesticité ; il le coiffe d'une perruque poudrée, l'affuble d'une redingote à grand collet de fourrure ; il sera cocher, et à deux la surveillance exercée sur le comte sera plus exacte. La liaison de M. Emile de Montmeillant et de Mme Mandolina est bientôt découverte ; mais Trugadin, qui n'est pas bête, la fait enlever par Bidonneau, travesti cette fois en général russe, avec promesse d'un engagement superbe au Théâtre-Français de Saint-Pétersbourg et cinq mille francs de frais de voyage. La place ainsi nettoyée, rien ne s'oppose à ce que M. le comte Emile de Montmeillan épouse Mlle Trugadin, dont nous ignorons le petit nom [151](#).

Année 1870

Palais-Royal : *Le plus heureux des trois*, comédie en trois actes de Labiche et Gondinet.¹⁵²

Le Palais-Royal vient d'obtenir un grand succès avec la pièce de MM. Labiche et Gondinet, *Le plus heureux des trois*. Dans cette triplicité phénoménale, pour nous servir du langage de M. Cousin, que constituent le mari, la femme et l'amant, le plus heureux, à coup sûr, c'est l'époux inconscient. Cette vérité est démontrée de la façon la plus gaie et la plus amusante par les auteurs. M. Marjavel a une femme charmante, dont il n'a qu'à se louer, car elle est pour lui aux petits soins ; il n'est prévenances, caresses, ni mignardises qu'elle ne lui prodigue. Rien n'égale auprès de son seigneur et maître l'amabilité d'une femme qui se sent en faute. Or, dans ce ménage où la lune de miel semble renouveler indéfiniment ses quartiers, il y a un Ernest, ami de Marjavel et plus ami encore de madame.

Comme cela arrive souvent, le mari s'est pris pour Ernest d'une tendresse extrêmement gênante ; il ne peut pas plus s'en passer qu'un prince de tragédie de son confident. Il l'accapare, il en fait son esclave, son nègre, son commissionnaire. A chaque instant il lui demande mille petits services, il l'envoie d'un bout de la ville à l'autre par des pluies battantes pour le motif le plus frivole. S'il est malade, c'est Ernest qui lui prépare ses tisanes et lui fricasse ses cataplasmes ; Marjavel ne veut rien prendre que de cette main trop chère qu'il secoue avec une cordialité dont rougit le coupable Ernest. Qu'a-t-il pour loyer d'une telle servitude, ce malheureux amant digne de la pitié même du mari ? Un serrement de main rapide, un baiser furtif volé entre deux portes ; de loin en loin, une courte promenade en voiture, les stores baissés, une visite essoufflée et troublée de transes affreuses dans son petit logement de garçon, car Mme Marjavel n'est point de ces femmes dont le front ne rougit jamais ; elle a des terreurs folles et se croit toujours sur le point d'être surprise. Quand Roméo enjambe le balcon de Juliette, il n'y avait là ni jardinier, ni concierge dont il fallût acheter le silence, et ce pauvre Ernest est l'objet du plus odieux chantage de la part des subalternes qui ont découvert le transparent secret de ses amours. C'est une vie qui n'est pas tolérable.


Pour surcroît de torture, Marjavel ne se gêne pas devant Ernest et se livre à des privautés conjugales qui font bouillir le sang du pauvre jeune homme ; il embrasse sa femme, lui prend la taille, l'attire sur ses genoux, lui dit de ces mots de tendresse ridicules que les bons ménages bourgeois n'épargnent pas aux étrangers. Mme Marjavel n'ose se soustraire à ces familiarités légitimes à coup sûr, mais de si mauvais goût et si blessantes pour un cœur bien épris. Aux servitudes de *Célimare le bien-aimé*¹⁵³, Ernest joint les souffrances de Roger, l'amant de *Fanny*¹⁵⁴. C'en est trop, et l'idée lui vient de se réfugier dans le mariage, d'avoir à lui seul une femme jeune, pure et charmante. Vous pensez bien qu'il n'y aura pas chez lui d'ami de la maison. En ménage, la dualité vaut mieux que la triplicité. Mais comment Marjavel pourra-t-il se passer de cet esclave intérieur si commode ? Madame vivrait peut-être bien sans amant, mais monsieur ne vivrait pas sans ami. Bah ! il ne manque pas d'Ernest dans le monde, et l'existence à trois, si douce pour Marjavel, sera bien vite reconstituée.


Vaudeville. – [...] *Le Cachemire X. B. T.*, comédie en un acte, de M. Eugène Labiche. [155](#)

Le Cachemire X. B. T. est une joyeuse folie d'Eugène Labiche. Comme le fameux châle jaune jonquille, dit *le sultan Sélim*, dont l'illustre Gaudissart¹⁵⁶ raconte l'histoire dans la *Comédie humaine* de Balzac, *le Cachemire X. B. T.*, est un châle de placement difficile. Lobligeois et Rotanger, les possesseurs associés de ce tissu invendable, se disputent et se raillent toute la journée à ce propos. Comment le châle trouve un acheteur qui le rapporte et les péripéties qui s'ensuivent, ce serait un récit trop long à faire ; allez plutôt voir la pièce d'Eugène Labiche, c'est un bon conseil.

Le Journal officiel, 28 février 1870.


Notes de bas de page


¹  Il s'agit du vaudeville *Un Voyage en Espagne*, créé le 21 septembre 1843 au théâtre des Variétés et qui n'obtint qu'un succès d'estime. Cette expérience avait d'ailleurs laissé quelque rancoeur à Gautier, car on lui avait imposé la collaboration d'un « carcassier » en la personne de Siraudin.


²  C'est le cas pour *Exposition des produits de la République* attribué à Clairville, *La rue de l'Homme armé 8 bis*, attribué à MM. Nyon et *** et *A bas la famille !* sans nom d'auteur cité.


³  C'est ainsi que Gautier juge *En manches de chemise* (1851).


⁴  C'est ainsi qu'il juge *Mam'selle fait ses dents* (1851).

⁵  Ce revirement, ou cette conversion, est contemporain du grand succès d'*Un Chapeau de paille d'Italie*. Il est donc particulièrement regrettable que Gautier n'ait pas rendu compte de la création de ce spectacle en août 1851. Cette pièce qui fut jouée plus de trois cents fois consécutives a fait la renommée de Labiche. – Dès 1852, à propos des plus modestes vaudevilles de Labiche, les éloges se succèdent.


⁶  Encore les deux dernières années de la vie de Gautier devraient-elles être mises à part ; Gautier, malade, ne sort plus guère et s'éloigne, par force, du monde du théâtre.


⁷  Voir son compte rendu de *Un Notaire à marier* (1853).


⁸  Voir par exemple les comtes rendus de *Mr votre fille* ou de *Un Avare en gants jaunes*.

⁹  Gautier tenait beaucoup à ces parties narratives de ses feuilletons de critique dramatique et il regrettait qu'ils aient été si souvent coupés dans l'*Histoire de l'art dramatique* depuis vingt-cinq ans, publié chez Hetzel en 1858-1859 : « [...] Théophile Gautier nous a dit à nous-même combien il était peu satisfait de cet ouvrage, resté interrompu, et dont la partie réimprimée de ses critiques théâtrales s'arrête au mois d'avril 1852. Il regrettait vivement qu'on eût supprimé toute la partie descriptive de ses articles et nous recommanda d'une façon pressante de les rétablir un jour dans toute leur intégrité. » Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, *Histoire des oeuvres de Théophile Gautier*, 1887, p. 124. Ajoutons qu'une telle entreprise est commencée : Voir, Théophile Gautier, *Critique théâtrale*, T. 1, 1835-1838, Texte établi, présenté et annoté par Patrick Berthier avec la collaboration de François Brunet, Honoré Champion, Paris, 2007. Les autres volumes sont en préparation.


¹⁰  Voir note 49.

¹¹  Gautier a déformé le titre de cette pièce qui est exactement : *M. de Coyllin ou l'Homme infiniment poli*, comédie-vaudeville en un acte de Marc-Michel , Auguste Lefranc et Eugène Labiche, créée le 2 juillet au Palais-Royal, petite salle d'environ huit cents places où Labiche fera jouer un grand nombre de ses pièces.


¹²  Paul-Louis-Auguste Grassot (1800-1860) qui, venu de province, a débuté à Paris dans cette pièce. Ce n'est ni la première ni la dernière fois que Gautier fera l'éloge de cet acteur comique qui perdra sa voix « d'ours réveillé en sursaut » en 1859 et mourra peu après.

¹³  Labiche n'est pas nommé, mais il l'a été en tête de l'article où est faite l'énumération de toutes les pièces nouvelles, parmi lesquelles figure également *L'avocat Loubet*. Mais Gautier ne commentera pas cette pièce ni dans ce feuilleton, ni dans les suivants.

¹⁴  Création le 28 mars 1845.

¹⁵  Création le 21 novembre 1845.

¹⁶  Création le 9 avril 1846.

¹⁷  Charles-Antoine-Guillaume Pigault de l'Épinois dit Pigault-Lebrun (1753-1835) est une personnalité sympathique et un auteur plein de verve qui publia des romans et fit jouer quelques pièces parfois autobiographiques. Les *Rivaux d'eux-mêmes*, comédie en un acte, en prose, fut joué en 1798 et souvent repris à la Comédie-Française. Pigault-Lebrun fut le grand-père du dramaturge Emile Augier .

¹⁸  Création le 28 avril 1846.


¹⁹ 


Création le 29 décembre 1847.


20  C'est le nouveau nom donné par la République au théâtre du Palais-Royal.


21  Création le 8 juin 1848.

22  Création le 12 décembre 1848.


23  Gautier a rendu compte de cette pièce jouée au Vaudeville le 11 décembre 1848.

24  Les idées du socialiste Pierre-Joseph Proudhon (1809-1865) furent particulièrement en vogue sous la seconde République. L'expression « la propriété, c'est le vol » provient de son ouvrage *Qu'est-ce que la propriété ?*, publié en 1840.


25  Le titre exact est *Madame veuve Larifla*. Création le 25 janvier 1849.


26  On trouve écrit Quintin-Metzis. Quentin Metzys est un peintre flamand né à Louvain (1466-1530).


27  Création le 3 février 1849.

28  Création le 20 juin 1849.


29  Gautier vient de faire le compte rendu du *Juif errant*, « drame à spectacle » d'Eugène Sue joué à l'Ambigu.

30  Personnage particulièrement vilipendé de l'histoire d'Athènes.

31  George Grote, historien anglais, né en 1794, publia son *History of Greece* (3 vol.) en 1850. Gautier fait sans doute allusion à un écrit un peu antérieur.


32  Né en 1824, professeur au lycée Louis-le-Grand, Eugène Fallex publia sa traduction du *Plutus* d'Aristophane en 1848.

Création 24 septembre 1849.


34  Une pièce intitulée *La Rue de l'Homme armé* avait été jouée précédemment au Théâtre des Variétés. Cette rue était destinée à un destin littéraire particulièrement fourni : c'est au numéro 8 de cette même rue que Jean Valjean et Cosette s'installeront après avoir fui la maison de la rue Plumet, et c'est là que Jean Valjean mourra. A l'époque de la pièce, il se trouvait à cette adresse un club politique.

35  Chicard : personnage très en vue du monde des bals publics à l'époque de la

Monarchie de Juillet. Il animait les cancans et portait un costume excentrique dit « à la Chicard ».

36  Nous reproduisons le texte tel qu'il est et qui imite peut-être le parler des gamins de Paris.

37  Création le 6 mars 1860.

38  Cette orthographe apparaît seulement dans le titre. *Le Sopha*, de Crébillon fils (1707-1777) parut en 1740.


39  Création le 18 juillet 1850.

40  L'orthographe dans le roman de Crébillon est Schah Baham.


41  Création le 10 mai 1850.

42  Création le 4 janvier 1851.

43  Inadvertance : lisons « Mathurine ».


44  On trouve écrit « *Champy* ». Il s'agit évidemment du roman de George Sand (1848) ou plutôt de la pièce qui en a été tirée en 1849 et qui, jouée à l'*Odéon*, a eu beaucoup de succès comme en témoigne le compte rendu qu'en fit Gautier le 27 novembre 1849.


45  Création le 9 avril 1851.

















46  Allusion au *Vol à la Duchesse*, drame en cinq actes d'Eugène Granger et Xavier Montépin , joué à la Porte-Saint-Martin et assez longuement commenté (2 colonnes) juste avant dans ce feuilleton.

47  Création le 8 février 1851.

48  Création le 8 août 1851.


49  Le titre exact ne comporte pas l'article. Création le 13 mars 1852.

50  Première apparition d'un compliment ainsi formulé et qui se retrouvera dans plusieurs comptes rendus, notamment dans ceux relatifs à *Un Monsieur qui prend la mouche* (6 avril 1852), *Mr votre fille* (6 mars 1855), *Les Noces de Bouchencoeur* (15 juin 1857) et *Le Voyage de M. Perrichon* (18 septembre 1860).


- 51  On aura reconnu la petite Fadette, personnage éponyme du roman de George Sand publié en 1849.
- 52  Création le 25 mars 1852.
- 53  Etienne Arnal (1794 – 1872) avait déjà une longue carrière derrière lui lorsqu'il devint l'interprète de Labiche. Il avait déjà connu de grands succès au Vaudeville où Duvert et Lauzanne, deux vaudevillistes en vogue sous la Restauration et la Monarchie de Juillet écrivirent des rôles spécialement pour lui avec des vocables inventés exprès de sorte que l'on forgea le mot « arnalerie » pour désigner ces prestations.
- 54  Création le 19 janvier 1853.
- 55  Création le 11 février 1853.
- 56  Création le 19 mars 1853.
- 57  Création le 8 avril 1854.
- 58  Création le 7 juin 1854.
- 59  On trouve écrit « falotte » : dans l'une ou l'autre orthographe, cela n'a guère de sens.
- 60  Danse d'origine andalouse qui faisait fureur sur les théâtres depuis son introduction par Dolorès Serral en 1835.
- 61  Dans le même feuilleton, Gautier fait un compte rendu d'un spectacle donné par cette danseuse espagnole au Gymnase.
- 62  *Sic* pour *baile nacional*, que l'on peut traduire par « danse folklorique ». Gautier, qui en a vu de qualité fort diverse dans ses voyages en Espagne de 1840 et 1846, explique fort exactement quelle était leur place dans les spectacles de théâtre.
- 63  Hispanisme : *caballero*, c'est-à-dire « homme ».
- 64  Hispanisme : il s'agit d'un *pandero*, le tambour de basque.
- 65  Création le 2 mars 1855.
- 66  Bradamante est une héroïne de l'*Orlando furioso* (1516) de l'Arioste où


apparaît également Marfise, une Amazone ; le combat de Clorinde contre Tancrède est un épisode de la *Jérusalem délivrée* (1581) du Tasse.

67  On trouve écrit « mameluck ».

68  Amédine Luther (1834-1861), actrice très appréciée du public pour sa beauté de blonde délicate et son talent, et qui mourut toute jeune. Gautier avait consacré à ses débuts dans *Le Verre d'eau*, de Scribe, un compte rendu très admiratif le 29 mai 1848. Amédine Luther avait épousé Raphaël Félix, frère de Rachel.


69  Création le 7 août 1855.

70  Est-il nécessaire de souligner que ce passage constitue une sorte d'autoportrait rétrospectif ?

71  Souvenir d'une expression que Gautier et Nerval appréciaient à l'époque de leur voyage en Belgique de 1836 et que l'on retrouve dans la nouvelle *La Toison d'or* (1839), dont le héros, Tiburce, est « au pourchas du blond ».

72  Création le 19 janvier 1856.

73  Création le 20 février 1856.


74  On trouve écrit : « La Fiancée du coin ».

75  Création le 16 avril 1856.

76  On trouve écrit : « faces ».

77  *Sic*.

78  Création le 9 mai 1856.


















79  *Quos ego* : je devrais les...


80  Création le 14 novembre 1856.


81  Création le 26 mars 1857. La pièce obtint un succès vif et durable.

82  Dans tout l'article, on trouve écrit « Langlumé ». Nous corrigeons.

83  Création le 10 juin 1857.


- 84  Horace, *Satires*, II, 1 : « Le rire fera tomber tes tablettes des mains, et tu seras renvoyé absous ».
- 85  Création le 11 décembre 1857.
- 86  Création le 14 février 1858.
- 87  Création le 1er avril 1858.
- 88  Le titre exact est : *L'Avare en gants jaunes*. Création le 1er mai 1858.
- 89  Création le 30 avril 1859.
- 90  On trouve écrit « Arthurs ».
- 91  Orthographe d'époque.
- 92  On trouve écrit « sigisbé ».
- 93  patito : au sens propre, en espagnol, ce terme signifie « petit canard ». Au sens figuré « personne sotte et ridicule ».
- 94  Création le 15 juin 1859.
- 95  Création le 28 novembre 1859.
- 96  Le titre exact est : *Voyage autour de ma marmite*. Création le 29 novembre 1859.
- 97  A vrai dire ce préambule, par lequel commencent les six colonnes de ce feuilleton, ne concerne pas plus particulièrement le vaudeville de Labiche qui est analysé à la suite que les deux autres pièces (*Coqsignue*, vaudeville en un acte de A. Monnier et Edouard Martin, et *L'Amour*, légende en sept tableaux de Paulin Niboyet, donné à la Porte-Saint-Martin). Sa portée est évidemment générale.
- 98  Horace, *Odes*, II, 4, Au Phocéén Xanthias : « Que ton amour d'une servante ne soit pas une honte, Xanthias le Phocéén... »
- 99  Création le 16 janvier 1860.
- 100  Créée au Palais-Royal le 10 mars 1860. Cette pièce est donnée par les éditeurs comme étant de Labiche et Delacour. Dans ces conditions, quelle aurait été la part de Siraudin ?


101  Reprises des paroles d'une chanson populaire : *Brave capitaine* ; ce personnage, à qui un père refuse la main de sa fille, s'écrie : « Je l'aurai par terre, / Je l'aurai par mer, / Ou par trahison ! »


102  En réalité, un verre de madère.


103  Ils jouaient dans l'ordre les rôles de Rothanger, Balissan, Chalandar, Clampinai, Mme Rothnager et Laure.

104  Création le 16 mars 1860.

105  Création le 10 septembre 1860. La pièce obtint du succès (54 représentations) sans qu'on puisse parler de succès éclatant. Le compte rendu de Gautier est particulièrement développé et chaleureux et le critique pronostique un bon succès d'argent pour le Gymnase, sans prévoir pourtant que ce chef d'oeuvre deviendra un véritable classique.

106  Joseph Prudhomme, personnage inventé par le dessinateur et homme de lettres Henry Monnier (1799-1877). Sa première apparition remonte à la pièce *Grandeur et Décadence de J. Prudhomme*, créée à l'Odéon en 1852.


107  Propos attribué tantôt à Molière , tantôt à Marat, ou même à Roqueplan.

108  Il s'agit de Monsieur Prudhomme, « Professeur d'écriture, Elève de Brard et Saint-Omer, Expert assermenté sur les Cours et Tribunaux... ».

109  En fait, Perrichon a utilisé le mot « paltoquet », d'un meilleur effet comique.

110  Dieudonné faisait Armand, Landrol jouait Armand, Mme Mélanie et Mlle Albrecht jouait Mme Perrichon et Henriette , quant à Blaisot il faisait Majorin.

















111  Création (pour les deux pièces) le 29 septembre 1860.

112  Assez curieusement, cette analyse de *Un Gros Mot* suit, sans aucune transition, celle d'une pièce jouée au Vaudeville, *Une Tasse de thé*. D'ordinaire, Gautier annonce toujours nettement de quoi il va parler.

113  Création le 13 février 1861.


114  Madame de Cérigny, vaudeville de Bayard et Regnault (1844).


115  Création le 16 mars 1861. Cette pièce bénéficia de 74 représentations.

- 116  On trouve écrit « Desaubois » dans tout l'article.
- 117  Il s'agissait de Mlle Athalie-Manvoy.
- 118  Création le 7 mars 1862.
- 119  On trouve écrit « l'imaginative bouffonne », ce qui est sans doute une coquille.
- 120  Personnage des *Employés ou la Femme supérieure*(1838), de Balzac .
- 121  On trouve écrit « Hommais ».
- 122  Création, le 23 avril 1864.
- 123  *L'Ami des femmes*, comédie en cinq actes, en prose, création au Gymnase le 5 mars 1864. Gautier en fit le compte rendu le 14 mars 1864. Il admira l'esprit de cette pièce , la modernité du sujet et les qualités de l'observation.
- 124  Création le 21 mars 1864.
- 125  Le sens veut ici des majuscules, absentes dans le feuilleton.
- 126  Citation extraite de *Médée*, de Corneille.
- 127  *La Vuelta de abajo* est l'un des meilleurs terroirs cubains où se fait du tabac.
- 128  Création au château de Compiègne le 4 décembre 1864 et à Paris le 12 décembre 1864.
- 129  *Iu-Kiao-li ou les deux cousines* (1828), roman chinois d'Albert de Rémusat à la fin duquel le héros, See Yeoupe, épouse les deux jeunes cousines.
- 130  Grindot, architecte de la *Comédie humaine* qui contribue à la ruine de César Birotteau (*Histoire de la grandeur et de la décadence de César Birotteau*, 1837). On le retrouve dans la *Cousine Bette*. Le salon de Birotteau est rouge et blanc, c'est dans la *Cousine Bette* qu'il est question d'un salon empire, d'ailleurs fané, blanc, rouge et or, celui d'Adeline Hulot.
- 131  *Don Quichotte*, pièce féerie en huit tableaux de Victorien Sardou jouée au Gymnase et dont Gautier a fait un long compte rendu très élogieux le 1er août 1864. « Quant à Mme Lesueur, elle a fait du petit rôle de Maritorne un chef d'oeuvre de réalisme. On ne peut comprendre comment une femme distinguée a pu


se donner ce teint hâlé par le soleil et les fourneaux, cette tournure hommasse, ces appas massifs, et cette grâce de laveuse d'écuelles, amour des muletiers. Elle a peint sur elle-même un tableau de Velasquez » ;

132  Création le 9 décembre 1865.


133  Dans *Le Pavillon sur l'eau*, nouvelle d'inspiration chinoise publiée en 1846, on voit apparaître la plupart des noms chinois cités dans cette page. Gautier s'était inspiré, pour l'écrire, d'une nouvelle d'Abel de Rémusat, *Yu-Kiao-Li, ou les Deux Cousines*. Plus tard, Gautier eut l'opportunité d'approfondir ses connaissances de certains poètes classiques de la Chine des Tangs grâce à sa fille Judith, qui étudia le chinois avec un lettré du Céleste Empire, Tin-Tun-Ling, arrivé on ne sait trop comment à Paris, privé de ressources, et à qui Gautier était venu en aide. La jeune fille publia ainsi, à vingt-deux ans, sous le nom de Judith Walter, un recueil de traductions de poèmes chinois, *Le Livre de jade*, chez Lemerre, en 1867, l'année même de cet article. – Li-tai-pé fut un poète chinois du VIII^e siècle, qui obtint un grand succès à la cour de l'Empereur à Chang-ngang . Tou-fou (ou Du-Fu), un peu plus jeune, obtint une renommée égale.


134  Mong-in ou plutôt Mengli, personnage masculin dans lequel l'une des deux jeunes femmes s'est travestie pour mieux approcher de See-Yeoupe.

135  Déformation du nom d'une des « deux cousines », Yo-Mu-Li de la nouvelle de Rémusat.


136  C'est le nom du protagoniste masculin de la nouvelle de Rémusat.


137  Cocodès : jeune homme d'une élégance outrée et ridicule.


138  *Ruy Blas*, IV, scène 7. C'est ainsi que Don César annonce à Don Salluste qu'il a dépêché Don Guritan dans l'autre monde.

139  Le compositeur François Bazin (1819-1878) était un ami de longue date de Gautier dont il a mis plusieurs poésies en musique vers 1840.


140  Création le 25 février 1867.


141  Victor Massé (1822-1884) composa surtout des opéras-comiques dont le plus connu est *Les Noces de Jeannette* (1853). Gautier, qui n'aimait pas le genre de l'opéra-comique, considérait pourtant Massé comme un compositeur estimable.


142  Création le 6 septembre 1867.

143  Ceci renvoie au précédent compte rendu concernant *La Bonne aux Camélias*, de Crémieux et Jaime fils, également joué dans la salle des *Bouffes parisiens* du

passage Choiseul, où Mme Thierret a joué « son rôle inimitable de bourgeoise forte en gueule ».

144  Création le 27 novembre 1868.

145  *Le Corricolo* est le récit d'un voyage à Naples d'Alexandre Dumas publié en 1843.


146  Ferdinand Poise (1828-1892). Gautier le tenait en médiocre estime si on en juge par sa critique négative de la musique composée pour *les Absents*, livret d'Alphonse Daudet, en 1864.

147  Création le 20 mars 69.


148  Gautier vient de faire la nécrologie du graveur Calamatta.

149  Voir note 97.

150  Création le 22 avril 1869.


151  Elle s'appelle Hermance, comme le révèle Emile de Montmeillant dans son monologue de la scène II.

152  Création le 11 janvier 1870.

153  Il s'agit d'une autre comédie-vaudeville de Labiche, créée au Palais-Royal le 27 février 1863. Célimare, après avoir séduit beaucoup de femmes mariées, épouse une jeunesse mais ne peut se défaire de deux maris qu'il a cocufiés et qui l'encombrent de leur amitié.

154  Allusion au roman d'Ernest Feydeau, *Fanny*, paru en 1858.

155  Création le 24 février 1870.

156  Personnage de commis-voyageur du roman *L'Illustre Gaudissart* qui date de 1832.